

D. de Souramy

SIRDAR de la GÉORGIE INSURGÉE

TIFLIS

contre

MOSCOU

D. de SOURAMY
224, Rue de la Victoire
BRUXELLES

Erratum pp: 1, 3, 8, 14, 17, 23, 35, 40, 47, 58, 72, 90, 91, 92, 93,
112, 119, 120, 123, 124, 126, 127, 128.



Հոնորալ սեփեցի Ծովակոստ - ձեր բնական
բեղկում ընդհանուր կարգի շարժման մարտնչական
բարձր - կրոնական տեսողությունից շարժման կրոնական
կենտրոնական կրոնական - ձեր տեսողությունը կարգի -
սուրբ քաղաքի տեսողությունը - ձեր տեսողությունը
հիշողությունը բարձր կրոնական - ձեր տեսողությունը
չկարողանալու կրոնական - ձեր տեսողությունը
ձեր տեսողությունը - ձեր տեսողությունը, ձեր տեսողությունը
կրոնական - ձեր տեսողությունը կրոնական!

Բ. Կոնյան.

P. S. Ինչպես կենտրոնական, խորհրդակցական - կենտրոնական
տեսողություն - ձեր տեսողությունը, կարող եմ ձեր տեսողությունը -
կենտրոնական տեսողությունը կրոնական - ձեր տեսողությունը
կենտրոնական, կարող եմ ձեր տեսողությունը կրոնական -
կենտրոնական տեսողությունը կրոնական Նիկոս Բ. Բուրաչյան "Լո-
կոնական տեսողություն: Բայց "չարագու" Նիկոս "Tsozakaria"
ձեր տեսողությունը կրոնական կենտրոնական - ձեր տեսողությունը
կենտրոնական - ձեր տեսողությունը կրոնական Նիկոս Բ. Բուրաչյան
կենտրոնական? Ինչպե՞ս կենտրոնական ձեր տեսողությունը, կենտրոնական
կենտրոնական "կենտրոնական" - ձեր տեսողությունը կրոնական, ինչպե՞ս կենտրոնական,

3649367120
1918

Եւան Եւստիպիոսի և Լուքասի շնորհակալ հոգեբանները
 ինչու յետոյ չեն գիտեր իրենց... Երբեք չէին
 յիշում, եւս ի՞նչ ինչո՞ւն հոգեբան-հոգեբան չէին ընտրուած,
 և ի՞նչ պատճառով - եւ ի՞նչո՞ւն ի՞նչ հոգեբան չէին ընտրուած.
 Ինչ? չէին պատճառով - եւ ի՞նչ ի՞նչ ընտրուած էին? Երբեք չէին
 տեսնում ինչպէս ընտրուած էին ընտրուած - Կրնա՞նք
 հասնել այն, երբեք չէին ընտրուած - չէին ընտրուած ոչ ոք չէին
 ընտրուած ինչպէս - Երբեք չէին ընտրուած ինչպէս չէին
 "ընտրուած", եւ ի՞նչ պատճառով.

Ինչպէս, եւ "Երբեք չէին" եւ ընտրուած էին ընտրուած...
 Ինչպէս ընտրուած էին ընտրուած - ընտրուած էին ընտրուած.
 Ինչպէս ընտրուած էին ընտրուած.

Երբեք չէին ընտրուած.

A remplir
par l'Agent des Postes.

Valeur déclarée :

f.

Remboursement :

f.

Poids :

g.

Coller
l'étiquette
gommée
extraite
du 510
ou du
510 bis.

086

BRUXELLES

N° 517-2

RÉÇU

à remettre au déposant.

(A remplir par l'Expéditeur.)

NOM ET ADRESSE DU DESTINATAIRE :

M.

rue

à

(A remplir par l'Agent des Postes.)

Nature de l'objet :

Signature
de l'Agent

21/10/1908
3-8376
10/10/1908

DEDICACE.

*En souvenir de mes parents bien-aimés
victimes innocentes de la barbarie moscovite.
En souvenir des Géorgiens assassinés
dans les caves de la tcheka russe,
morts en exil ou dans les bagnes soviétiques.
En souvenir de mon Grand Chef
et ami Didi Valiko, tombé en héros,
mort pour la liberté et la
dignité de la Géorgie.*

En 1925.



Pierre Renaudel

Sur l'Insurrection géorgienne

(Extraits de son discours
prononcé à la Chambre des-Députés le 29 janvier 1925.)

« ...J'arrive à l'insurrection d'août 1924.

Ses causes naturelles d'abord.

J'ai entre les mains, pour la période de 1921 à 1924, un dossier considérable de terreurs, arrestations, emprisonnements, fusillades. Les preuves sont nombreuses, mais je n'insiste pas sur cela, sauf pour dire que c'est la politique de répression, appliquée à la Géorgie par les bolcheviks de Russie et ceux de Géorgie qui ont pris le gouvernement, c'est cette politique qui a, comme toujours, provoqué l'insurrection d'août-septembre...

On a nié l'importance de cette insurrection ; on a nié que les paysans et les ouvriers de Géorgie en fussent les acteurs, y eussent participé. On a prétendu que l'insurrection avait été le produit d'une action extérieure à la Géorgie même, qu'elle était due, d'une part, aux puissances impérialistes, dont vous êtes, monsieur le Président du Conseil, (M. Edouard Herriot), car, dans des documents qui ont été publiés à Moscou, en particulier dans la « Pravda », on indiquait que vous, et moi d'ailleurs, nous avons eu un rôle prépondérant dans la préparation de cette insurrection. (Sourires)...

Dès le 8 août, je recevais de mes amis de Géorgie une dépêche, expédiée de Constantinople, dans laquelle ils m'annonçaient qu'un certain nombre d'amis, que j'avais connus lors d'un voyage en Géorgie, en 1920, avant l'invasion, et qui avaient été faits prisonniers, venaient d'être fusillés dans les prisons de



Tiflis. On me faisait part, en même temps, de ce qui s'était passé.

J'écrivis immédiatement à M. le Président du Conseil une lettre le priant d'intervenir auprès de la Société des nations.

Notre ami, M. Paul-Boncour, qui a eu naturellement aussi sa part d'injures, apportait à la Société des nations une protestation contre les événements qui se produisaient en Géorgie. (Applaudissements à l'extrême gauche, à gauche et sur divers bancs du centre)...

Mes amis géorgiens m'ont remis la statistique des prisonniers exécutés dans la ville de Tiflis : extraits de la prison de Métékhi, 138 ; extraits de l'hôpital de Métékhi, 12 ; extraits des prisons des tchekas, 24 ; extraits de la prison départementale, 10. Au totale, 184 exécutions à Tiflis.

Dans la province de Mingrélie et dans les autres provinces, il y a eu 451 exécutés.

Voici, enfin, un détail que je dirais savoureux, si le terme n'était un terme joyeux :

La famille portant le nom de Paniahvili, habitant le village de Rouissi, en Karthlie, fut entièrement exterminée :

Louis Paniachvili et son fils David, âgé de 16 ans ;

Jean Paniachvili, ses filles Tamar, 14 ans, et Souliko, 6 ans, et ses deux bébés de 4 et 3 ans ;

Mme Julie Paniachvili, son fils Grégoire, 12 ans, et ses deux filles, Louise, 10 ans, et Irène, 8 ans ;

Badour Paniachvili, son fils, 11 ans, et ses trois filles, 5, 4 et 3 ans ;

Guéno Paniachvili, sa femme Marguerite, leur fille, 9 ans, leur garçon, 4 ans, et leur bébé, 3 ans ;

Mme Dounia Paniachvili, sa mère 60 ans, sa domestique, 14 ans ;

Mme Anna Paniachvili, 23 ans. (Vives exclamations à l'extrême gauche et à gauche).

M. Mistral. — Quelle bande d'assassins !

M. Pierre Renaudel. — Ai-je accusé à tort, quand j'ai dit qu'on avait assassiné non pas seulement des prisonniers, mais



des femmes et des enfants ? (Applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.)

M. Pierre Renaudel. — Mais je reviens à ce qui j'appellerai la question morale des prisonniers...

Comme le disait M. Cachin, il y a quelques jours : quand on fait l'insurrection et quand on fait appel à la violence, on sait à quoi on s'expose. On sait qu'on risque la répression. Mais lorsque des hommes n'ont pas participé aux faits, et même en guerre s'ils y ont participé, mais s'ils sont prisonniers, on peut dire qu'alors leur existence est sacrée.

Or, les hommes qui étaient là ont-ils participé à l'insurrection ? Etaient-ils engagés dans l'insurrection ? Je ne parlerai pas de tous. M. Khoméríkí, dont je vous ai cité le nom, était une personnalité tout à fait remarquable. C'était l'ancien ministre de l'Agriculture du gouvernement géorgien ; il a fait, dans l'ordre agricole, des choses excellentes, que je n'ai pas lieu, naturellement, d'exposer en ce moment. Or, M. Khoméríkí avait été arrêté en octobre 1923, vous entendez, un an avant l'insurrection.

M. Saloudvadzé, ancien député social-démocrate, avait été arrêté en 1922, deux ans avant l'insurrection.

M. Pagava, ancien député, avait été arrêté en janvier 1924, sept mois avant l'insurrection.

Enfin, Tchikvichvili, maire de Tiflis, avait été arrêté en juin 1924, trois mois avant l'insurrection.

Par conséquent ce sont bien des prisonniers sans défense que l'on a fusillés, et je dis que c'est là un acte contre l'humanité et la civilisation tout court. (Applaudissements à l'extrême gauche, à gauche et au centre.)

AUJOURD'HUI

« Je crois que, le cas échéant, ni le socialisme international ni la France républicaine ne pourraient laisser écraser l'Union soviétique. » (L. Blum, à Châtenay, le 16 septembre 1934.)

« J'accepte entièrement la Révolution russe, même... si les Bolcheviques ont commis les crimes contre la liberté et la justice... le régime soviétique est le véritable régime socialiste. »
(E. Vandervelde, à Bruges.)

« Nous collaborons déjà à soutenir, sinon à sauver, le régime russe. »
(Quotidien socialiste belge « Le Peuple. »)

D. de Souramy

SIRDAR de la GÉORGIE INSURGÉE

Tiflis contre Moscou



Dieu pardonne toujours,
La nature jamais...

CONSIDERATIONS POLITIQUES.

I

Il existe en Angleterre un proverbe populaire que j'aime beaucoup : « The life begins with sacrifice and ends with its » (1) disent les Britanniques. Je resterai dans le royaume de la vérité et même dans le domaine de la modestie en écrivant, que dans toute ma vie consciente, depuis mon âge le plus tendre jusqu'aujourd'hui, l'esprit de sacrifice m'a toujours guidé et ne m'a jamais abandonné dans n'importe quelle circonstance.

Cette fidélité et cet attachement à la cause que je servais me coûtta souvent très cher, j'ai du passer par des épreuves

1) La vie commence par le sacrifice et finit par lui.

extrêmement dures : mon exil qui dure voilà déjà 12 ans, ma lutte pendant 4 années acharnées et impitoyables avec le pouvoir diabolique les bolcheviks russes, enfin cinq blessures reçues dans les différents fronts de la grande tempête 1914-1921 n'ont pu refroidir mon ardeur de sacrifice et la volonté déterminée de combattre, de continuer la lutte contre l'injustice et le mensonge. La démocratie ne veut plus convenir qu'il y a eu entre l'Oural et le Koura, vingt cinq millions de chrétiens et de patriotes assassinés et torturés, l'horreur de ce flot de sang qui coule sans répit au pays des soviets encore aujourd'hui — un régime de terreur sanglante qui ne se contente pas de mal-traiter cyniquement ses sujets.

Les partisans du Front Populaire semblent oublier que l'histoire de la révolution bolcheviste n'est que celle d'une boucherie sanglante et sans nom : que le communisme russe n'est qu'un massacre : massacre des hommes, massacre des idées, massacre des croyants, massacre de la vérité. La lutte entre le Caïn moscovite et l'Abel géorgien continue. La Géorgie attend son héros, elle prendra sa revanche le moment venu et par son affirmation vivante vaincre ou mourir, la mère patrie réveillera dans chaque âme de ses enfants le rebelle. Ce héros achèvera l'ennemi : l'âme populaire dans sa volonté de sauver la communauté nationale, marchera avec ce héros longtemps attendu.

Je reste le rebelle insoumis.

Je remercie le Créateur tout-puissant de m'avoir fait ainsi. Je suis né dans la famille d'un Aznaouri (Samouray). Géorgien complètement ruiné. Justes et généreux, mes parents m'inculguèrent l'amour pour ma sainte patrie, la foi et l'attachement envers l'Eglise de Sainte Nina. Je restai jusqu'à onze ans sous l'influence de la famille et de l'école géorgienne... après quoi j'ai été admis comme élève à l'Ecole tsariste des Cadets, comme fils d'un Aznaoui, malgré ma pauvreté...

Ni l'École des cadets russe, avec son système d'éducation à la façon russo-prussienne, ni l'Armée Impériale n'ont pu étouffer chez moi mon origine géorgienne, la tradition et la mentalité à laquelle je tenais si farouchement : fidèle sujet du Tsar, je ne marchandais pas bienentendu avec ma parole donnée et le serment que j'avais prêté...

Mais ma fidélité envers la Russie et la Dynastie étrangère, je la comprenais à la manière de la chevalerie géorgienne. Après l'abdication de l'Empereur, ce serment cessa d'exister et ma conscience de soldat et de patriote fut libérée de ses engagements. La fidélité répugnante du traître Staline envers son maître Lenine, ou l'un des esclaves de l'actuel dictateur rouge, je la rejette avec dégoût et mépris. Soit béni le pays où le patriotisme est une religion. Le serment de fidélité envers sa race, fortifie la cohésion anémique de son propre pays. Une telle manifestation de la primauté du sang dans la vie nationale garde toute sa valeur puissante et précise notre pensée, quand nous parlons de serment. Le nationalisme a des fondements divers chez les quatre grands peuples européens : en Italie, c'est l'idée romaine de l'Etat ; en Angleterre, les traditions ; en France, le sol ; en Allemagne, le sang. J'opte pour le nationalisme allemand, c'est-à-dire « pour le sang ».

Les hommes politiques géorgiens sont dans l'erreur, en nous conseillant l'alliance avec Erivan et la création d'un bloc anti-Islam... la Géorgie comettrait une sottise épouvantable, si, un jour, Tiflis épousait leur point de vue... Il faut remonter dans la nuit des temps passés pour retrouver une aberration pareille.

Nos armenophiles enrayés oublient que « Blood is thicrer than water » (1).

La pitié et la tendresse sont de mauvaises conseillères en politique. Le vieil esprit prussien, fondé sur le dévouement à

(1) Le sang est plus épais que l'eau.

l'idée raciale et sur l'impératif catégorique du devoir, a transformé le petit Brandebourg de Hohenzollern en un puissant empire allemand. L'unité de sang du peuple allemand résista aux assauts terribles de l'entente pendant la grande guerre ; « le peuple a tenu bon et sauva l'œuvre de Bismark » écrit le célèbre écrivain sémite Emile Ludwig. Il y a deux peuples sur le Continent chez qui la cohésion anémique la plus puissante et solide qu'on puisse rêver, ayant la base l'unité du sang, sont réalisées : l'Italie fasciste et l'Allemagne nationale-socialiste. Ni la France ni la Pologne avec ses 4 millions de juifs, autant d'Ukramiens et d'Allemands, ni la Russie soviétique avec ses 100 millions de citoyens non russes, ne peuvent se vanter d'une telle cohésion. Je ne parle pas du sort de Prague et de Bucarest : ce sont des condamnés à mort et leur exécution ne tardera pas si la France et la Russie subissent une défaite ; la France sortira très mutilée d'une malheureuse campagne : la Flandre, l'Alsace Lorraine, la Corse, la Savoie et la Bretagne se détacheront d'elle ; j'ai été témoin moi-même d'une histoire que je transmettrai en toute impartialité : c'était à Lille, dans un restaurant très modeste, je prenais mon repas, un garçon qui me servait me prit pour un Belge — il était de la Flandre française et m'avoua son attachement à la cause flamande et son vif désir d'être débarrassé de la tutelle française ; je compris à l'instant que le mouvement flamand n'est pas un mot vain dans la bouche d'un nationaliste flamand. La lutte de l'Alsace pour son autonomie est connue, celle de la Bretagne n'est pas non plus négligeable, en ce qui concerne la Corse, rappelons nous le cas de Napoléon. Il était bien entendu par sa formation intellectuelle plus tôt français qu'italien, mais son sang et son génie, quoique latin, sont des phénomènes d'origine italienne. Il aimait la France, certes, car sa gloire y est liée, mais il aimait la France d'un sentiment auquel Blum ou Rotschild ne sont pas complètement étrangers.

Bonaparte savait que Paris vaut bien une messe : mais sentant sa mort prochaine, l'Empereur supplie sa mère de faire des démarches auprès du Pape et de prier le Saint Père de lui envoyer, d'urgence, un prêtre, un confesseur d'origine Corse...

Cette méfiance envers un ecclésiastique d'origine non Corse, que Napoléon manifeste avant sa mort, montre clairement en dépit du bavardage de tant de vendus et d'imbéciles, que l'Empereur resta jusqu'au bout un Corse farouchement hostile à l'assimilation française.

On voit maintenant pourquoi les états d'une cohésion anémique faible, déclarent la paix indivisible et exigent l'assistance mutuelle dans les cadres de la Société des Nations. Faisant allusion à l'inadmissible immixtion de la France dans les affaires belges, M. Lecomte, disciple fidèle du grand patriote belge E. Picard, écrivait dans son « Franc parler », « ces messieurs de Paris devaient se rappeler qu'on ne parle pas de corde chez le voisin quand on a soi-même un pendu dans la famille. » Par le mot « pendu » M. Lecomte entend le mouvement séparatiste qui menace la France.

Aujourd'hui la France met toute sa puissance au service du crime et voit son salut dans l'Alliance soviétique. La France pardonne aux Soviets le carnage des peuples, l'assassinat des innocents et jette le voile de l'oubli sur les victimes des bourreaux... Paris n'écoute même pas les conseils de son illustre enfant L. Daudet, qui écrivait : « que l'ébranlement volontaire des choses sacrées, le fait de fouler aux pieds la loi divine et humaine ne pardonnent pas... que les mensonges infâmes ne peuvent être transformés en vérités éternelles » mais un jour viendra, où le flambeau de la vérité brûlera la barbe de ces messieurs socialo-maçonnique et où le Grand Zola avec ses mots terribles, sortira de son tombeau pour assister à la terrible vengeance de la justice, je me permets d'y croire... Si la France ne voit pas que Moscou prépare à Paris un deuxième Brest-

Litovsk avec toutes ses conséquences, que dans cette alliance le Kremlin n'apporte rien, que la révolution et la Tcheka, pour y mettre ses villes à sac et entendre le murmure des ruisseaux de sang comme en Espagne, tant pis pour elle... Si M. Herriot ignore « la beauté diabolique » du régime soviétique, nous, les exilés, nous savons très bien que chez le Maire de Lyon, la conscience ne fait pas bon ménage avec la justice... mais quand la France lui accorde sa confiance, nous pouvons constater avec tristesse sa trahison. Le brutal réalisme nous enseigne, que l'Allemagne reste l'adversaire fanatiquement haï par la France et ses rapports avec Berlin tendent de plus en plus vers une explication par les armes ; je reviendrai tout particulièrement sur ce point dans mon prochain chapitre. — L'alliance avec Moscou est une folie, nous savons que la sécurité de la nation passe avant le fétichisme des principes, mais Dieu nous garde dans ce domaine de dépasser la limite pour devenir, comme c'est le cas pour Herriot, le triste héros de la lâcheté. — « La paix ne pourra être bâtie sur la force brutale » déclara ce misérable marchand de paroles à Bruxelles, pendant la grande manifestation populaire du Rassemblement Universel pour la Paix, « mais seulement sur la libre volonté des peuples libres ». — Je vous demande le minimum d'honnêteté, M. Herriot. Est-ce que la Géorgie n'a pas été victime de l'agression infâme d'une puissance barbare ? Cette puissance ne s'appelle-t-elle pas les Soviets : voulez-vous, avec le sinistre Staline, votre ami et allié, défendre la paix ? Ne savez-vous pas que Moscou écrase l'âme généreuse de la nation géorgienne depuis déjà quinze ans, mais que malgré la terreur diabolique, Moscou n'est pas parvenu à violer la conscience et la dignité nationale géorgienne. Caïn de Lyon, soyez maudit !...

M. Herriot, dans sa réplique à M. Franklin-Bouillon, nia publiquement la trahison de Lenine. Si cela peut être utile au Maire de Lyon, je lui recommanderai le livre du général allemand Luden-

dorf, édité à Paris par la Maison Berger Levrault : « Conduite de la guerre et politique ». Le défenseur de Lenine pourra lire : « Or, en même temps que le Chancelier envoyait Lenine en Russie... » et plus loin : « Si l'Intelligence Service » (il s'agit de l'assassinat de Raspoutine) « n'a pas hésité à armer la main d'un grand Duc pour empêcher la paix séparée avec la Russie, pourquoi alors, notre Gr. Q. Général n'aurait-il pas accepté le service de Lenine ? » (p. 343).

Le chef de l'Intelligence Service, qui arma la main du prince Soumarokoff et celle du Grand Duc Dimitri, s'appelle Samuel Hoare, actuel chef de l'Amirauté Britannique et ex-chef du Foreign Office de l'Empire. M. Herriot ignore tout cela, pauvre bonhomme dirais-je par politesse, pour ne pas répéter l'expression plus forte en non moins juste de Charles Mauras à son sujet. Les lecteurs de l'Action française connaissent très bien « cette expression forte », sortie de la plume d'un génial polémiste et l'une des rares gloires de la pensée française.

Sachez, M. Herriot, messieurs les pontifes de l'Internationale et MM. des Loges, que la Géorgie, ma patrie, n'envisageait pas de conquêtes, mais que cela ne l'a pas empêchée de devenir la proie d'un état barbare, que vous protégez. — Au nom de la Géorgie assassinée, je vous demande le minimum d'honnêteté messieurs les démocrates. La Russie viola toutes les lois divines et humaines en tuant la Géorgie: il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour ne pas éprouver le plus profond dégoût et de la honte devant l'alliance avec les assassins de la Géorgie démocratique. Notre lutte continue, sans vous, même contre vous, nous les enfants fidèles de la Géorgie héroïque, nous la mènerons jusqu'au bout. Nous avons la conscience de notre devoir civique profondément ancrée, culte des ancêtres, respect pour de la liberté et, avant tout, l'esprit de sacrifice total pour la Patrie et sa dignité. Notre magnifique peuple reste plein de foi et son expérience politique et historique plusieurs fois mil-

lionaires, rechauffe sa confiance illimitée dans la victoire à venir. — La lutte demandera des sacrifices, sans eux, il n'y a pas de succès. J'écrivais à la Revue Belge du 15 août 1926 : « Je ne pleure pas nos morts, non, ils sont morts en braves, ce qui me tourmente, c'est de savoir si le seul fils qui me reste pourra venger les siens. » Je me rappelle aussi les paroles prononcées par le général Abkhasi avant son exécution : « Bourreaux, notre sang sera vengé » ; — les paroles du général Tsouloakidzé : « d'autres patriotes remplaceront les fusillés » ; celles de mon ami Kimchia Gogui : « notre mort avancera l'heure de la victoire » ; ou encore les paroles des leaders du prolétariat géorgien, Homeriki, Paghava, Nodia, Djongheli : « nous mourrons en défenseurs du drapeau et de la liberté nationale et nous léguons à la classe ouvrière géorgienne sa défense ». Je revois l'héroïsme des paysans insurgés chargeant les tanks et autos blindés, armés de haches, de poignards ou simplement de cannes. Je me rappelle ce héros, cet aviateur qui, pour venger son frère mort, martyrisé sur l'ordre d'un juif, Mazilevski, se précipita d'une hauteur de 500 mètres et entraîna dans sa chute trois des membres les plus féroces de la Tcheka qu'il pilotait, et enfin l'héroïsme et le stoïcisme de notre clergé. Quand je pense à tout cela, je suis fier d'être Géorgien. Staline, ce bourreau sanglant, ramena à Tiflis les ténèbres russes où régnait déjà le crépuscule de la liberté. Fils d'une prostituée et d'un père alcoolique, Stalin par sa férocité satanique, dépassa, dans sa bassesse, les vices de ses ignobles parents. Stalin aime le pillage, Stalin aime à détruire, Stalin aime le sang. Le soulèvement de la Géorgie a été étouffé par ordre de ce bourreau, au mois de septembre 1924, par des répressions atroces. La Géorgie fut noyée dans le sang. Le bourreau se vengeait d'un peuple qui avait tenté de secouer le joug russe et qui aspirait à reconquérir sa liberté perdue. Aujourd'hui l'Internationale socialiste soutient ce monstre, l'Internationale maçonnique se considère comme son allié

le plus fidèle, Blum, Herriot et Cie s'efforcent de se montrer particulièrement agréables à cet assassin le plus sombre que l'histoire ait jamais connu. « Vous n'êtes pas un homme », j'emprunte ces mots à M. Daudet, « entendez-moi bien, vous M. Herriot et vous M. Blum, vous êtes tout au plus une fille de réunion publique. » « Ecoutez-moi misérable Stalin : Du sang des morts, des martyrs du 26 mai en Géorgie va lever une moisson de vengeurs. — Le spiritualisme ibero-chrétien vaincra le matérialisme judeo-russe. — Le patriotisme écrasera la trahison.

On me dira : A quoi bon écrire, à quoi bon attaquer les vedettes toutes puissantes de la démocratie inhumaine ? A quoi bon compliquer nos situations assez misérables déjà en France et ailleurs ? Je comprends les inquiétudes des faibles et des désespérés et jamais je ne me permettrai d'aggraver leur cas mais, ma qualité de patriote m'ordonne d'agir pour défendre notre cause — elle, est juste —. Je rappelle à la conscience universelle, l'injustice commise envers nous — je crois à l'existence de cette conscience vivante — une intelligence passive, sans volonté d'agir, reste lettre morte et comme telle inutile à la cause, que nous défendons. L'humanité veut la paix, mais Moscou prépare la guerre, nous sommes devant des événements capitaux. L'analyse profonde de la situation actuelle nous montre que nous sommes à la veille de la guerre. En Extrême-Orient, la flamme couve annonçant l'incendie mondial — de nouveau l'Empire du Mikado doit régler ses comptes avec les russes insolents. — A la provocation franco-soviétique, Berlin répond par l'occupation de la Rhénanie. — La guerre civile ensenglante la douce Espagne. — Moscou organise la boucherie mondiale, Moscou prépare la révolution mondiale. Stephan Lauzanne écrivait au sujet des événements en Espagne : « Ce qui est indiscutable, c'est que là Russie-Soviétique est à la base de cette guerre civile. » Moscou attaque ! la contre-attaque est imminente : l'héroïque Franco a déjà commencé cette contre-attaque pour la civilisation et la

paix ; — à l'Est la Roumanie et la Pologne restent les sentinelles de la civilisation chrétienne. Dans mes études sur la guerre mondiale, parues au « B. M., le 14-7-35, j'écrivais au sujet de l'armée polonaise et de son chef : « La quantité soviétique a été battue et vaincue par la qualité polonaise... la stratégie russe, influencée par la guerre civile, a fait perdre aux bolcheviks, non seulement la guerre contre la Pologne, mais ce qui est infiniment plus grave, l'enjeu de la révolution mondiale, et c'est au glaive du Maréchal Pilsudski que l'humanité tout entière doit être reconnaissante. » Le grand soldat polonais, sauveur de l'Europe, a disparu. Son testament, que son successeur, le général Ridz-Smigly, n'oubliera pas d'exécuter : défendre la Pologne comme la prunelle de ses yeux. Soit ? Mais ce qui est infiniment plus grave c'est de savoir, si le général a hérité du génie politique et militaire de son immortel prédécesseur et maître. L'impérialisme russe est plus fort que jamais. La Pologne avait été envahie plusieurs fois par l'armée russe et qu'à peine sortie du tombeau, elle failli périr en 1920. Catherine II augmenta les désordres de la Pologne comme le font aujourd'hui avec acharnement les bolcheviks, afin de l'achever ; le démembrement de la Pologne fut son œuvre, et cet asservissement de la Pologne par lui valut dans l'histoire de Russie le titre « de grande tsarine ». L'alliance franco-soviétique est une réalité. Sait-on à Varsovie, que les signataires français de l'accord avec l'U.R.R.S. ont réduit leur pays au rôle de brillant second de Moscou ? Que la France donne à la Russie tsariste toute la Pologne en échange de la création sur la rive gauche du Rhin d'un état sous le protectorat de la France (Exp. Kerenski, p. 112). Est-on au courant, à Varsovie, de ce marchandage très peu chevaleresque ? Berlin a raison en réclamant l'honneur d'avoir recrée par les baionnettes de l'armée allemande la liberté polonaise, le démembrement et l'affaiblissement de la monarchie russe fut l'œuvre de Berlin : sans cette défaite la résurrection polonaise

ne se serait jamais produite. — Tannenberg sauva la France, mais c'est après Tannenberg que l'armée russe perdit l'attachement séculaire et la croyance mystique en son tsar — après Tannenberg commença l'agonie de l'Empire des Tsars. — Paris essaie d'acheter le sang polonais et de l'utiliser comme jadis comme Poincaré a fait de celui de la Russietsariste — la visite du général Comelin à Varsovie est une tardive tentative dans ce sens. M. Beck, actuel ministre des affaires étrangères, aura-t-il assez d'autorité et de prestige pour briser et réduire à néant l'influence et la menée des francophiles puissants? — Entre le marteau germanique, l'enclume russe et la ruse française, le choix doit être rapide et intelligent. La diplomatie polonaise n'a plus une heure à perdre, plus une faute à commettre. En ma qualité de géorgien, je tremble pour l'avenir de la Pologne : malgré l'attention chevaleresque dont je fus l'objet de la part d'un grand soldat, un maréchal polonais, nous les Géorgiens, ne pouvons rester complètement indifférents au sort et à la conduite de la Pologne. Ce noble et grand pays reste notre unique ami, quand le malheur nous frappe.

Les patriotes géorgiens marcheraient sans hésitations contre Varsovie, si la Providence nous réservait l'épreuve de voir la Pologne alliée de Paris et de Moscou... « Dans la vie nationale » dit un proverbe Arabe, « on doit appliquer le principe d'après lequel une nation tout comme un individu, doit tailler son vêtement suivant l'étoffe dont elle dispose ». La Géorgie patriote n'oublie pas que le sens national est d'abord égoïste. Il exige un esprit nettement réaliste, sur une base profondément patriotique. « Périr, plutôt qu'être sauvé par le fascisme », est plutôt le cri hystérique d'un théoricien en lunettes, qui mourra plus volontiers pour sa doctrine que pour son pays. Un théoricien pareil, ne peut être en aucun cas le conducteur du peuple géorgien. A Berlin la croisade contre la peste russe est à l'ordre du jour — l'ouragan germanique est prêt à bondir sur les ténèbres

bolchevistes — le fauve rouge, tapi dans son repaire sinistre, sent le danger — son hurlement et ses gémissements font notre joie, mais ses puissants partisans du Front Populaire sont alarmés. La roue de la fatalité est mise en marche. — Paris, de Blum, marchera avec Moscou : Malgré que l'Italie fasciste n'a jamais pris une attitude d'hostilité à l'égard de Moscou (bien au contraire, Rome a traité très amicalement avec le Kremlin) — à mon avis, Mussolini gagne du temps avec la patience d'un paysan têtu, pour mieux frapper son rival et ennemi. — Berlin et Rome marcheront ensemble pour anéantir le communisme russe.

Quelle sera la conduite de la Géorgie du 26 mai et de son gouvernement en exil ? Serons-nous avec les fascistes contre Moscou ou resterons-nous neutres pour ne pas déplaire aux gens du Front Populaire ? « Prolétaires de tous les pays unissez-vous » laissa un prophète rouge aux travailleurs de notre planète, mais nos ouvriers en exil savent très bien que la Géorgie n'est pas une invention de la bourgeoisie, que notre but suprême est de chasser l'ennemi de notre sol natal et conserver la race géorgienne. — Entre l'idéologie périmée sortie d'un cerveau juif demi-fou, et notre but suprême, notre gouvernement n'hésitera pas. Le verbiage socialiste de la solidarité internationale a disparu déjà depuis longtemps des têtes de nos ouvriers qui savent ce que vaut cette solidarité, inventée par les juifs et franc-maçons.

Les hommes politiques doivent changer d'opinion quand celle qu'ils professent ne correspondent plus à la réalité de l'heure présente. La politique demande une souplesse, une intelligence saine et rapide — la considération intellectuelle et philosophique personnelle d'un chef responsable n'a rien à voir avec la conduite de la politique étrangère d'un pays : la question politique doit toujours primer la considération économique. Pour bien expliquer cette vérité incontestable, je trouve nécessaire de repro-

duire, un article paru dans un quotidien polonais « Czas » :

« Ce serait un crime impardonnable de notre part que de nous préoccuper des intérêts vitaux et immédiats de la France, moins que de nos propres intérêts. Mais l'intégrité, la sécurité et la grandeur de la France, c'est une chose ; mais ce qui est autre chose, c'est l'intégrité, la sécurité et la grandeur de ses nombreux clients pour lesquels nous ne devons pas nous exposer au danger. »

Voilà la décision idéale de la conduite de la politique étrangère saine et réaliste. La conduite de la politique étrangère est un véritable fait de science.

Même ici en Belgique, l'amie naturelle et traditionnelle de la France, l'opinion politique est alertée et réagit contre le venin moscovite avec un élan digne d'admiration. « Il vaut mieux que les Français soient prévenus. Si la guerre éclate, ils seront seuls » écrit « l'Echo de la Bourse » de Bruxelles. La France porte une responsabilité formidable dans les troubles actuels. Ceux qui comptaient sur elle se regardent avec effroi. Par sa faute, le climat du vieux continent est chargé d'une telle électricité que les cœurs ne battent plus à l'aise dans les poitrines.

C'est visible, tout en Europe dépend en ce moment du « comportement de la France. Les désordres ou la cohésion. Les ententes souhaitables ou les divisions mortelles. Tout, la paix ou la guerre... Si la France continue à être menée par un esprit « partisan », si sa voix ne couvre pas celle de quelques égarés, le pire deviendra possible, et à bref délai.

Si la volonté de paix ne se manifeste pas avec éclat par un mouvement profond, il est très possible que, selon les volontés de Moscou, la guerre générale sorte des affaires espagnoles, comme en est sortie la guerre franc-allemande de 1870. » prophétise le quotidien bruxellois. Alors brusquement Vandervelde intervint.

La reconnaissance du gouvernement des soviets fut une des

conditions mises par le parti socialiste à la participation au gouvernement national de M. van Zeeland, écrit un grand quotidien « Le Soir » (9-8-35). Quel coup terrible pour nous — que cette attitude des mandataires du parti ouvrier belge qui rappelle la trahison de la Géorgie par les révolutionnaires. « Un peuple paisible et libre fut assassiné » écrivait dans le Flambeau au mois de juillet 1921, M. de Brouckère, actuel président de l'Internationale socialiste. Pourquoi alors abso!vez-vous les assassins de la Géorgie, Monsieur le professeur, puis-je vous le demander ?

Il y a un an déjà, la Maison du Peuple de Bruxelles fêta avec éclat son 50^{me} anniversaire. Deux géorgiens socialistes se trouvaient parmi les invités comme représentant le parti de la classe ouvrière de notre pays. — Après « Le Patron » ce fut le célèbre socialiste français, nommé Bracke qui parla : ce vieux bavard, d'un égoïsme révoltant déclara textuellement que le régime soviétique est le véritable régime socialiste et que pour les prolétaires du monde entier, l'U.R.S.S. reste le suprême espoir et le berceau de la nouvelle humanité. — La presse socialiste soutient ce mensonge. Le citoyen Octave Petry a écrit dans « Le Peuple » : « Nous collaborons déjà à soutenir, sinon à sauver le régime russe. » M. Blum, le chef S.F.I.O., s'exprimait ainsi : « Je crois que le cas échéant, ni le socialisme international ni la France républicaine ne pourraient laisser écraser l'Union Soviétique. »

Nous mettons au défi, quelqu'un qui essayera de nous envoyer un démenti — mais notre organe socialiste « Brzolis Khma » se tait — les collaborateurs les plus proches de notre vénéré chef et Noé Jorchonile lui-même n'ont pas la courage de rompre avec le passé et avec l'amitié désormais condamnés par l'histoire et, leur méconnaissance continue de la neutralité socialiste nous menace des pires dangers et déceptions. Gueuler avec les traitres l'hymne des assassins, crier de toutes ses forces « prolétaires de tous les pays unissez-vous », jamais la Géorgie ressucitée ne fera cela ! Les patriotes ont vu dans leur atroce exil que la soli-

darité internationale est une vaste blague, que la justice prolétarienne, c'est la glorification de la Tcheka. Le prisonnier, ennemi de la classe, n'est pas un sujet, mais bien un objet, déclare la justice soviétique — l'humanitarisme d'extrême gauche, je le répète, c'est l'atroce Tcheka.

Une démocratie est une conception sociale et politique très définie, un programme, une méthode constructive nous apprenions à l'école — et alors, pourquoi toutes les politiques de gauche servent Moscou? On sait que le communisme impose sa domination par la force — le triomphe bolcheviste a coûté au peuple russe 25.000.000 de vies humaines. Lenine mena la lutte, la guerre fratricide au sein même des masses, au sein même de la démocratie, écrivait le démocrate Kerensky. — Pourquoi, alors, Moscou bénéficie-t-elle d'une pareille indulgence? Pourquoi cette myopie de la part des pontifes de l'Internationale socialiste? Je reviendrai tout particulièrement sur ce point dans mon prochain chapitre quand je ferai la lumière sur les rapports entre le marxisme et la juiverie.

Une alliance, une amitié suppose toujours un motif, un but — l'alliance du Front Populaire avec Moscou a donc un but, un motif — mais nous avons aussi un but, un motif pour supporter, avec stoïcisme, les déboires et les malheurs d'un exil inhumain — notre but suprême consiste à conquérir la liberté perdue, à briser l'esclavage russe et à sauvegarder l'existence de notre race. Pour y arriver, il faut allumer, au plus haut degré, l'esprit de sacrifice et réchauffer l'enthousiasme national chez les combattants de la cause sacrée — pour y arriver il faut encore que les hommes politiques de la Géorgie possèdent de la sagesse, du courage et l'expérience politique. — La connaissance de la cause et des hommes est la première condition requise pour bien résoudre les problèmes de la vie.

Je dénonce dans mon livre la fausseté de la démocratie socialiste et j'engage la lutte sans pitié avec l'ignorance et la lâcheté.

Etre traité de fasciste ou de brute par des imbéciles, ce sera le cadet de mes soucis.

MES ATTAQUES CONTRE LA FAUSSETÉ ET L'IGNORANCE.

Cher Vaneau,

J'ai lu avec une profonde tristesse que vous n'avez pas bien traduit le mot que j'ai employé pour qualifier la conduite de notre gouvernement envers les Soviets, avant notre malheureuse guerre. Je n'ai jamais employé le mot « imbécile », je vous ai envoyé mon étude imprimée en français dans laquelle je dis avec objectivité (page 25 de ma brochure) au sujet de cette conduite inadmissible : « Un ennemi, comme les Soviets, issu de la trahison et du sang, ne méritait pas la confiance que notre gouvernement lui a accordée. » Donc il me semble que l'accusation portée contre moi est le fruit d'un mal entendu et surtout du manque de connaissance de la langue française. Il est vrai que notre gouvernement mérite un profond respect — mais ces actes appartiennent à l'histoire et comme tels peuvent être portés à la connaissance de l'opinion publique et jugés impartialement, ce que j'ai fait.

Aujourd'hui, vous voyez clairement que l'Europe n'est pas faite à l'image de votre propre idéal politique. Le marxisme est une excellente école apte à développer la capacité, de saisir et juger d'une manière exacte les événements si riches de notre époque, mais cette doctrine appliquée intégralement dans tous les domaines de la vie pratique et acceptée comme seul remède à tous les maux, dont notre vie est atteinte, menace de créer de graves complications et dangers. Le marxisme pèse lourdement sur l'intelligence et tue même le génie. Croyez-moi, Marx était aussi barbare et intolérable, que le bourreau Lenine. —

« Toute idée religieuse est une abomination » a écrit le faux apôtre de l'Humanité. Petit fils de rabbin, Marx en voulait au Christ, et sa haine contre l'Eglise et envers le christianisme était aussi radicale que celle de Lenine. Mais si la Géorgie existe encore aujourd'hui, si, pendant trois mille ans nous avons pu garder le même territoire, conserver la même langue et sauvegarder le sang des Ibères dans nos veines, ce miracle unique dans l'histoire du monde, nous le devons avant tout à la religion du Christ.

Les feux roulants des canons germaniques brisèrent la puissance des Romanoff et apportèrent la révolution en Russie. Le génie de Bismarck avait prévu cette débâche. « La révolution et la république sont deux choses qui peuvent se produire à bref délai en Russie... Beaucoup de gens là-bas n'attendent qu'une guerre malheureuse pour se débarrasser de leur dynastie » écrivait le chancelier de fer à son collègue et ami, le général von Roon — mais le changement de régime, en Russie, n'avait pas modifié le rêve et la mentalité russe. La Pologne, en 1920, y porta le coup de grâce, — mais, à Tiflis, les bolcheviks passèrent pour les vrais révolutionnaires et leur chef, le sinistre Lenine, jouissait même d'une considération spéciale. Même dans ma propre famille, j'ai senti nettement les effets de cette aberration malheureuse de la démocratie géorgienne. La Géorgie redevient indépendante, en 1918, grâce à la révolution de Russie, mais notre gouvernement ne vit pas que cette révolution devenait notre ennemi mortel quand l'impérialisme rouge avec la brutalité d'un égoïsme violent, fit son apparition à Bakou. Le problème de la défense nationale devint alors le problème crucial de la vie géorgienne. Noé Jordonia et son gouvernement porteront la responsabilité devant l'histoire de n'avoir pas organisé la résistance du pays d'une manière satisfaisante. Le général Ludendorff, dans son remarquable ouvrage « La guerre totale », parlant de la responsabilité d'un chef d'état ou d'un général

en chef, écrit : « La faculté d'employer judicieusement les hommes, de connaître leurs forces et leurs faiblesses, de lire dans leur âme, de pénétrer leurs motifs les plus secrets, tout cela doit compter parmi les capacités du général en chef et d'un chef tout court. » Le gouvernement porte donc la responsabilité écrasante d'avoir nommé au poste de généralissime le général Odichelidzé. Aujourd'hui les renseignements que nous possédons à son sujet, permettent de dire que, tout porte à croire que ce misérable était au service de la Turquie et que l'armée Géorgienne fut conduite à l'abattoir et déshonorée par ce vulgaire espion. Après la destitution du général traître, la nomination du général Kvinitadzé fut plus que malheureuse. J'écrivais dans « la Belgique militaire », le 14-7-33, en parlant de lui : « Quand le détour de la cavalerie rouge en direction d'Autehali fut signalé, ce chef lamentable abandonna Tiflis sans aucune résistance, jetant ainsi le déshonneur sur la courte existence de l'armée Géorgienne. » Si le général Odichelidzé était un traître, son successeur fut « Mtavar-Sulleli ».

Notre gouvernement semblait oublier, en nommant le général Kwinitadzé au poste de généralissime de notre armée, que le courage matériel du soldat n'a rien à voir avec le courage que doit avoir le chef : le courage moral, le général en question ne l'a jamais eu — le cerveau non plus !...

L'ignorance et la légèreté de son Etat-Major, privant le pays d'une cavalerie comme réserve stratégique de l'armée, étouffa dans l'œuf tout espoir de victoire. Les généraux Adichelidzé et Kvinitadzé sont les principaux coupables de notre défaite militaire ! Mais à qui incombe la responsabilité de la nomination de ces généraux à un poste aussi élevé — l'un fut d'une moralité ignoble et l'autre d'une intelligence fort douteuse. — Il est un fait évident, c'est qu'aux yeux d'un juge, digne de ce nom, le condamné portera le nom de notre gouvernement.

Si les vertus militaires du soldat géorgien avaient été raison-

nablement utilisées et le peuple lui-même organisé par les autorités nationales, en vue de la défense et de résistance, afin de faire face aux envahisseurs, jamais le gouvernement ni nous-mêmes, nous n'aurions connu les routes de l'exil... mais je répète encore une fois que notre terrible adversaire Lenine s'avéra plus clairvoyant et plus intelligent que nos dirigeants politiques. — Grand publiciste et économiste-marxiste d'une érudition et d'une valeur inestimable, Noé Jordania, notre chef, n'avait pas l'étoffe d'un grand homme d'Etat. L'économiste qu'il était, il jugea des événements d'une manière erronée. Vous savez très bien, que je ne suis pas la victime d'une déformation professionnelle, je parle en honnête homme. Il est vrai que, dans les rangs de l'armée russe, j'ai appris le noble et dur métier de soldat, que sur les champs de bataille de la grande tempête et dans les combats que la Géorgie ressuscitée livra à ses ennemis, mon caractère et mon expérience de soldat se fortifièrent, mais il est aussi vrai que, comme citoyen et penseur, je me suis formé dans la solitude d'une conspiration patriotique en Géorgie et la solitude d'un combattant nationaliste, en exil, ce qui m'a complètement transformé. Je rejette la réaction et la routine — et avec la même énergie, je me débarrasse d'une doctrine périmée et condamne le fanatisme. J'aime mon épée bien entendu, mais avec la passion d'un amoureux fidèle que je m'adonne à la lecture et un bon livre est devenu pour moi mon meilleur ami et unique conseiller. Il y a déjà un certain temps, je lus avec une attention particulière vos articles au sujet de l'intervention de K. Marx, dans les affaires caucasiennes. Mais à mon grand regret, je rejette votre conclusion et vos affirmations. Voici pourquoi. — Il est vrai, que K. Marx fut un grand défenseur de l'indépendance caucasienne, il élaborait même un plan stratégique si génialement conçu, que les cerveaux des officiers des Etats-Majors n'en auraient jamais été capables. — C'est juste, ici je suis d'accord avec vous. Londres, après la victorieuse cam-

pagne en Crimée et la prise de Sébastopol par les forces alliées anglo-franco-turco-sardinienne fut influencée par les projets gigantesques de K. Marx et songea même à créer sous son protectorat un Etat caucasien au delà du Kouban, mais encore une fois Paris soutint l'envoyé du Tzar, le prince Orloff, et l'héroïque Caucase fut abandonné à son triste sort et subit la domination russe. Mais vous traitez de l'œuvre de K. Marx d'une manière partielle. Pourquoi ne parlez-vous pas de la conduite de votre héros dans les affaires balkaniques. Dans la question balkanique K. Marx vint au secours de Metternich et somma le chancelier autrichien d'étouffer par le fer et le feu s'il le fallait, l'aspiration « réactionnaire » des peuples slaves des Balkans. La Bulgarie, la Serbie et le Monténégro luttèrent aussi pour leur liberté. Croyez-moi, cher ami, votre Marx avec son cerveau exalté et l'esprit surexcité par la passion la plus basse, par la haine de la Dynastie russe, ne fut notre défenseur que par hasard, et sa conduite infâme, indigne d'un vrai révolutionnaire, envers les malheureux Bulgares, Serbes, me donne le droit de vous le dire. Fils d'un peuple vagabond, la question nationale n'existait pas pour lui. Les patriotes italiens représentèrent Chancelier comme le geôlier et le bourreau de leur liberté. Metternich lui-même s'appelait l'exterminateur des révolutionnaires et c'est à Metternich que K. Marx demande de la fermeté dans les affaires balkaniques et il exige de lui porter secours à Stamboul. — Deux systèmes furent en lutte, comme aujourd'hui, à cette époque : la légitimité et la souveraineté du peuple. — Dans l'affaire caucasienne et italo-polonaise, K. Marx se rangea immédiatement du côté de la souveraineté du peuple, mais dans l'affaire balkanique en haine de la Russie tsariste, il passa à l'ennemi. Voilà le vrai visage de K. Marx. Son appel a été entendu par Metternich : « les idées démocratiques ne sont point applicables à une population slave » disait Metternich, « elles tourneront au communisme, c'est-à-dire au pillage des propriétés, au meurtre des

propriétaires » et l'Autriche aida la Turquie à rétablir la souveraineté de sa gracieuse « Majesté Ottomane sur les sujets chrétiens balkaniques. » K. Marx porte la responsabilité de l'échec de la révolution dans les Balkans au XIXe siècle. Quel enseignement historique sort de toute cette affaire ? K. Marx soutenait le mouvement caucasien dans le but d'affaiblir Petrograd et combattait l'aspiration des Bulgares et des Serbes dans le but aussi d'affaiblir et arrêter complètement l'influence du même Petrograd dans les Balkans — ce machiavélisme de K. Marx condamna les peuples chrétiens des Balkans à l'esclavage et à la domination étrangère prolongée. Voilà la justice et la morale marxiste : elles sont inhumaines comme celles de leurs disciples moscovites.

En ce qui concerne l'accusation portée par la presse de droite contre la personnalité de A. Tchenkeli, je l'approuve entièrement. Arrivé de l'étranger, de Berlin si j'ai bonne mémoire, notre Ambassadeur a fait à l'improviste l'inspection de nos forces stationnées à Bortchola. — En ma qualité de premier colonel du régiment de la cavalerie de la garde populaire, je me trouvais alors à Lori, près de Varantsovka, avec mon régiment et certaines unités de la Garde, sous le commandement du Colonel Khimchia ; notre Etat-Major craignait une attaque brusquée de l'ennemi.

Deux envoyés de Tiflis du Grand Etat-Major de la Garde Data Saghia et un nommé Sarkis Glakoian partageaient entièrement notre inquiétude. D'après notre service de renseignement, qui fonctionnait d'une manière satisfaisante, les bolcheviks allaient déclencher une attaque à l'improviste sans déclaration de guerre et tomberaient comme la foudre pour nous écraser. L'ennemi concentrait ses forces à proximité de notre frontière et il nous fallait prendre des mesures pour y parer. La situation devenait extrêmement grave — il n'y avait plus une heure à perdre, plus une faute à commettre. Notre Etat-Major interpréta la

nouvelle de l'arrivée de M. Tchenkelli, comme un indice que Tiflis épousait nos inquiétudes.

Les troupes de Bortehalo rendirent les honneurs militaires à M. Tchenkelli. Il est donc faux d'écrire aujourd'hui que notre ambassadeur voyageait à titre privé dans la zone déclarée en danger et soumise aux autorités militaires ; un manque de courage ou un défaut de mémoire, ne changera en rien l'histoire vécue. Si notre ex-ambassadeur ne possède ni l'une ni l'autre, je regrette que la République ait pu tolérer si longtemps un fonctionnaire si peu intéressant. Sur place, le brutal réalisme de la situation indiquait à l'évidence que l'adversaire se préparait à faire la guerre. Une sage politique pouvait très facilement déjouer le plan infernal de l'adversaire fanatiquement haï — il fallait envoyer à Bortehalo toute la Géorgie capable de se battre. Quel fut donc notre étonnement et notre colère quand nous apprimes par les journaux que M. Tchenkelli avait déclaré après son départ, à Tiflis, que la menace de guerre n'existait pas et que le danger soviétique était inventé par des officiers de l'Etat-Major de l'armée à Bortehalo. Peu après cette déclaration insensée, la démobilisation fut décrétée par le gouvernement. Bortehalo fut évacué et l'envahisseur victorieux marcha vers la capitale. A qui revient la responsabilité d'avoir décrété la démobilisation ? Parmi les corbeaux de notre malheur, l'histoire donnera une place « d'honneur » à Tchenkelli et ses attendus impitoyables montreront le degré de sa responsabilité », j'en suis convaincu.

La tragédie ne tarda pas l'encerclément et l'écrasement de nos petits détachements dispersés furent chose facile — le triomphe russe fut complet. A l'avenir l'art militaire géorgien voudra que le peuple géorgien tout entière soit en armes. « La politique est le cerveau... la guerre un moyen et non le contraire : il est donc juste que le militaire se subordonne à la politique », écrivait Clausawitz. Mais le cerveau manquait. L'armée Géorgienne ne possédait pas de chef, c'est vrai, mais

la Patrie a eu à sa disposition une élite d'officiers particulièrement avertie, un cadre de sous-officiers méthodiquement dressés, les vétérans de la grande guerre et des soldats exercés. La supériorité numérique est en tactique, comme en stratégie, le principe le plus général de la victoire. La politique toute entière doit servir la guerre. — Tiflis en décrétant la démobilisation, servit l'ennemi et la Géorgie perdit sa foi dans le succès.

Votre jugement sur la valeur du traité de Versailles et ses conséquences correspond avec le mien. Vous vous souvenez probablement que j'ai écrit textuellement dans mes études sur ce sujet : « Le traité de Versailles porta ombrage à l'honneur national allemand et provoqua la victoire de Hitler... Ce traité fut ressenti par le peuple allemand comme une insulte... Versailles tua la République allemande car l'idée de solidarité internationale fut anéantie par ce traité »... mais quand vous parlez de la faute commise par les dirigeants et les chefs responsables de la classe ouvrière allemande, vous manquez encore une fois de clarté. Je me chargerai donc d'apporter quelque lumière — les mandataires de la classe ouvrière allemande d'origine israélite, sont les seuls responsables de la destruction de l'économie allemande et de la débâcle militaire. En organisant la grève des munitions, ils ont livré leurs frères au front aux soldats de l'Entente.

Le général Ludendorff, dans son livre déjà cité « Conduite de la guerre et politique », écrit : « Lenine se vanta d'avoir employé l'argent de Ludendorff pour révolutionner la Russie et le juif Oscar Cohn, député social-démocrate au Reichstag, nommé en novembre 1918 sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Justice, recevait l'argent de Joffre pour combattre l'Allemagne... le juif Haase, député social-démocrate, qui organisa la mutinerie dans la flotte impériale en pleine guerre, exécutait les ordres de ses maîtres de l'Intelligence Service — Haase était un vulgaire espion à la solde de Londres »...

Le traître, passé aux ennemis, le socialiste député Salomon Grumbach était l'intermédiaire entre G.Q.G. français et ce misérable. « Avec le juif, il n'y a point à pactiser, mais seulement à décider : tout ou rien ! » écrit Hitler dans son livre « Mein Kampf », a-t-il raison ? La classe ouvrière allemande, par 45.000.000 voix librement exprimées, a répondu : « le Führer a raison. »

En Allemagne, comme en Russie, les travailleurs furent témoins que nombre d'intellectuels juifs, à commencer par Encheim, pacifisaient ouvertement avec l'Internationale communiste. Le juif devint un apôtre du communisme et de la trahison. Si Lénine a eu raison facilement du peuple russe, sans expérience politique ou historique, de la ruse juive avec la promesse lointaine, l'ouvrier allemand, lui, se méfia, sachant très bien que sans sacrifices, il n'y a pas d'autres moyens pour améliorer sa vie après la guerre perdue. Par son patriotisme sain et clairvoyant, le prolétaire allemand est décidé maintenant à être un des puissants instruments de la reconstruction allemande, européenne et peut-être mondiale. Une immense majorité de chefs de la social-démocratie d'origine arienne (tels sont les cas de Noske, Severing) ... collaborent avec le nouveau régime — qui intrigue ici contre le Reich ; qui prêche la croisade contre Hitler : Un Georg Bernard, un Helfering, un Jaxas... qui alimente la presse des émigrés, installés en France... un certain Poliakoff, tous les fils de Juda. Le juif-slave a voulu fondre le collectivisme asiatique et la civilisation germanique pour créer la barbarie primitive dans le pays de Kant et de Goethe. L'inertie lamentable et la tolérance blamable que le gouvernement des juifs à Berlin manifesta envers les traîtres à la solde de Moscou, détermina l'ouvrier allemand à chercher le salut de la patrie dans le camp des hitlériens et à apporter son puissant appui au national socialisme. Le peuple souffrait et il a atteint à ce moment la limite de l'endurance. La volonté tenace

de Hitler et sa rare intuition psychologique sauvèrent l'Allemagne du règne des juifs.

Avez-vous idée de la colère et de l'indignation qui s'emparèrent à Tiflis de la classe laborieuse lorsqu'elle apprit la trahison de l'un de ses chefs : Ossete, nommé Farnieff, quand le misérable en sa qualité de chef des communications des forces républicaines, livra nos transports à l'ennemi. Si vous voulez savoir l'opinion personnelle sur ce sujet de notre immortel Khomeriei, je vous conseille de faire enquête de ma part, à Sandro Menagary et à Valico Tchaufinidzé, ces enfants et révolutionnaires fidèles de la Géorgie 26 mai, vous diront la vérité. Si vous comparez maintenant la blessure affreuse que nous a faite, par cette trahison, un misérable étranger, en qui la république a mis, pour notre grand malheur, sa confiance illimitée, à celle qu'un juif fit sur le corps allemand impérial en 1918, alors vous comprendrez la raison pour laquelle Adolphe Hitler devint le héros et le suprême espoir du Reich. Vous fûtes, vous marxistes, souvent victimes de votre mentalité spéciale : ne jamais tenir compte des effets moraux sur les masses et de la psychologie — le vieil esprit prussien fondé sur l'impératif catégorique du devoir, un peuple sentimental dont je parle, n'aurait autrement réagi qu'en châtiât sévèrement les traîtres — des déaccords de doctrine n'excluent pas un accord en matière de patriotisme, contre les gaspilleurs et pirates de la finance nationale, contre les souilleuses, infligées du drapeau, contre les bandits et prêcheurs de la guerre civile, contre les traîtres-juifs à la solde des ennemis, contre la calomnie d'un fils de Juda, l'auteur du livre « j'accuse » le Dr Richard Grelling, qui écrit p. 23 : « Cette guerre mondiale a été projetée et préparée depuis longtemps par l'Allemagne, non seulement militairement, mais aussi politiquement »...

L'Allemagne s'insurgea avec une brutalité féroce, frappa les coupables et se débarrassa d'eux, pour se sauver de l'abattoir de la guerre civile. Mais le coup le plus dur fut celui qui porta

le vieillard K. Kautsky. Dans son livre « Comment s'est déclanchée la guerre mondiale », édité pendant les pourparlers de Versailles, ce sémite célèbre accuse l'Allemagne d'avoir commencé la guerre mondiale (p. 175), dénonça la cruauté des Allemands (p. 25) et par cette publication, vu son prestige, il compromit la politique étrangère du Reich. « Les deux empires centraux déchainèrent la plus terrible de toutes les guerres », écrit ce vieillard à la page 72. Malgré l'intervention du président Ebert et du chancelier Scheideman, tous les deux connus comme les chefs éminents du prolétariat allemand, le juif Kautsky ne céda pas et publia son livre. L'entente profita de ce livre : la culpabilité de la politique des Empires centraux fut établie et légalisée et les coupables ont été traités comme un ramassis de lépreux. K. Kautsky poignarda la délégation allemande, laquelle défendait à Versailles la non culpabilité de son pays.

L'Allemagne républicaine fut condamnée à payer une somme fantastique aux vainqueurs et les travailleurs et les prolétaires du Reich furent plongés dans la misère et le déshonneur.

Je medemande pourquoi cette haine de Kautsky contre son souverain. — En accusant le régime, surtout l'entourage immédiat du Kaiser d'avoir déclenché la guerre, K. Kautsky dénonçait la culpabilité de son propre pays. — Pourquoi alors blanchir la Russie tzariste — cette Russie qui intriguait dans les Balkans que semait la haine et la révolte parmi les sujets des Habsbourgs, d'origine slave. — Pourquoi ne pas parler de la diplomatie russe et du terrible ennemi de la Germanie, de la personnalité néfaste du Grand Duc Nicolas, qui poussa la Russie vers la catastrophe. Les vrais fauteurs de la guerre mondiale sont dûrement chatiés par la Providence. La Russie tzariste, profitant des grands anniversaires quelle a célébrés avec tant de pompe, déjà en 1912 et 1913, réalisa sa mobilisation partielle, en appelant ses troupes des coins éloignés de son immense Empire, pour la parade monstre organisée près de Moscou et à Borodino. Quand la dynastie fêta

son troisième centenaire et le centenaire de la victoire contre Bonaparte, ces troupes, en prévision de la guerre, voulue par les panslavistes criminels, restèrent en Russie centrale et ne regagnèrent leurs casernes lointaines. Que la Russie jouait ce rôle de haut protecteur des nations slaves dans l'Europe centrale et les Balkans, « rôle générateur de tant de conflit depuis la guerre de Crimée », comme disait Flandin. A ce sujet K. Kautsky garda un silence suspect. Le général Golovine, parlant en juin 1935 de la visite du général Français Dubail, et des pourparlers entamés par l'Etat-Major français (1911) avec le général Gilinski, chef du grand Etat-Major tsariste, lui prête ces mots : « L'armée Française sera prête dans les deux jours de sa mobilisation pour attaquer l'ennemi — elle sera appuyée par les forces britanniques qui renforceront son flanc gauche. » Donc Kautsky eut tort d'accuser son propre gouvernement d'avoir déclenché la guerre. K. Kautsky trahit l'Allemagne. Même L. Georges, l'homme de Versailles, il n'y a pas longtemps, quand les relations entre Belgrade et Rome furent devenues extrêmement tendues, et que l'on craignait le pire, dit publiquement : « Quel bonheur pour la paix que tsarisme Russe a disparu de notre planète, sinon les Serbes auraient allumé de nouveau l'incendie mondial. ». Voilà un aveu.

K. Kautsky ne savait-il pas que son maître Engels écrivait dans l'Almanach de parti en 1892, que les socialistes allemands combattraient la France si elle se mettait au service du Tsar, et que le vieux Bebel disait au congrès du Parti à Essen, qu'il prendrait le fusil si la guerre éclatait avec la Russie.

A partir du moment où l'influence française s'était fait en Russie, la guerre devenait inévitable. Frédéric II, déjà, redoutait l'encerclement de l'Allemagne. L'homme d'Etat génial, Bismarck, prévoyait la dernière guerre : « Les Français sont un peuple jaloux » disait le chancelier de fer « jamais ils ne nous pardonneront leur défaite. »

« Depuis 1871, la France recherche l'alliance de la Russie afin de nous imposer une terrible guerre à deux fronts : de cette alliance avec le drapeau tsariste sortira la guerre mondiale » prophétisa Bismarck.

Paris et St-Petersbourg voulurent démembrer l'Allemagne en une macédoine de petits Etats. Sous le rideau de la fumée idéologique, panslavisme, Petrograd Impérial dissimule ses vises nationales. « La propagande politique et révolutionnaire pour la grande Serbie désormais entre les mains de nos frères russes », telle est l'instruction de Belgrade à son ambassadeur à Vienne, dans sa lettre du 17-4-09 (p. 174. Espionnage et le Contre-Espionnage Tome II).

En novembre 1911, l'attaché militaire austro-hongrois à Belgrade, signalait la création d'une organisation terroriste, dite « la main noire », dont le commandant d'Etat-Major Dimitrovitch était l'âme damnée — il fut en cette qualité, l'animateur de l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand, crime qu'il autorisa après avoir obtenu du colonel Artamonov, attaché militaire russe, l'assurance que la Russie n'abandonnerait pas la Serbie, même après cet assassinat. (p. 175. L'Espionnage T. II).

« Vous voulez vous allier avec le drapeau rouge (Paris) contre l'ordre, Sire » disait Bismarck au Tsar Alexandre... un bon conseil pour le général polonais Ridz-Swigly ne pas s'allier avec le drapeau rouge contre le drapeau à la croix gammée. — Le sort de la Russie impériale est fait pour conseiller la prudence à la sagesse polonaise. Le juif K. Kautsky, le disciple fidèle d'un penseur juif, K. Marx, qui enseignait que le cours de l'histoire est déterminé par les conditions économiques... et que la patrie est un instrument de la bourgeoisie, le juif Kautsky, dis-je, pensait que le sentiment national n'existait pas... Les fils des Scheideman, des Eber, eux tombèrent en héros pour l'honneur et la dignité de la patrie allemande, qu'Engels et Bebel voulaient qu'on défende, si la Russie et la France complotaient contre elle.

Mais les juifs mandataires qualifiés de la classe prolétaire, comme je vous l'ai déjà montré, piétinèrent les héros couverts de boue et de sang, épuisés par les nuits sans sommeil, fidèles à la patrie et obéissant au devoir Voilà pourquoi l'Allemagne vomit le marxisme. K. Kautsky se fâcha et quitta l'Allemagne — il s'installa à Vienne. Ses corrégionnaires Otto Bauer, V. Adler, Deutch et Co étaient les maîtres tout puissants en Autriche — le juif allemand se transforma avec une vitesse extraordinaire en juif autrichien. — Quand le règne de judeo-marxiste a pris fin à Vienne, K. Kautsky quitta en hâte le pays et se fit naturaliser Tchecoslovaque. Ne puis-je donc dire que le sémite, fils de Juda, est un citoyen sans patrie. Que dirait la Géorgie patriote et travailliste, si notre chef, Noé Jordanic avait changé trois fois de nationalité en une période si courte ? Je sais bien que je serai durement traité par ses amis géorgiens pour avoir écrit la vraie histoire ; on tâchera de me couvrir de boue, mais les tempêtes du mensonge et de la calomnie ne me feront pas trembler. Il faut savoir à rendre un hommage à la vérité. J'affronte toujours mon sort avec le même courage et les mêmes sentiments que nos ancêtres.

Ma devise est « ni faiblir, ni faillir ».

Je fus déjà l'objet d'une basse calomnie : un nommé S. Kedia me traita « denikinetss ». Les hommages posthumes rendus aujourd'hui par « Les Cosaques libres » (édition du mois janvier N. 212) à Lenko Magalli, ne sont autre chose qu'une preuve de la reconnaissance de Don devant une amie loyale qu'était la Géorgie, que le Prince Magalli aimait tant

Quelle satisfaction ai-je éprouvé. Quant à moi, je fus son lieutenant fidèle près de Taganrog et à Novotcherkass (la capitale de Don).

Nous mettons aujourd'hui nos adversaires au défi de demander « grâce ». « Plutôt être que paraître » disent les braves, et les lèvres de ces éternels révoltes au service de la vérité et la

vraie humanité... Ils montent la garde avec une conscience tranquille et pure... comme ces cadets de l'Alcazar de Tolède. Soyons francs et débarrassons-nous une fois pour toutes de l'esprit du partisan. la vérité a une valeur absolue quand elle est purement et simplement humaine. Je sais que la vérité blesse comme la lumière blesse les oiseaux de nuit. Il faut avoir le courage de voir les choses telles qu'elles sont et non pas telles qu'on voudrait qu'elles soient... et quand Hitler écrit dans son livre « Mon Combat » que « le juif est un peuple qui unit, à un rare degré, une cruauté bestiale avec un art incroyable du mensonge » il a mille fois raison.

Je serre vos mains amicalement.

LE CAS DE KERENSKY.

Aujourd'hui les grandes vedettes du monde politique et militaire déjà disparûes ont l'habitude d'écrire leurs mémoires pour justifier leur conduite devant la postérité et l'histoire... Le cas de Kerenski est autrement intéressant. Ce malheureux rompt le silence et sort bruyamment de l'oubli. — Erostrate de la révolution russe, dans son livre qui vient de paraître, il parle de son expérience — le malade est incurable — La presse mondiale, hostile au tsarisme, ne renonce pas à déclarer même aujourd'hui, que le tsar était le rempart entre l'Europe révolutionnaire et l'Asie insurgée — et que la tâche la plus urgente du Gouvernement Provisoire, issu de la révolution après la disparition des Romanoff, était d'empêcher que, dans la révolution russe, Robespierre fit connaissance avec Attila — sans expérience politique et historique, vu le nombre d'illettrés en Russie, cette alliance entre les barbares aurait été désastreuse pour l'avenir du nouveau né, la démocratie russe.

La problème agraire était toujours le problème crucial de la vie russe. M. Kerensky comprenait la situation. « La terre est

la clé qui permet de pénétrer au cœur des campagnes et de percer le mystère de l'âme populaire » écrit-il. Lenine, cet Attila et Robespierre en même temps perça le mystère de l'âme populaire par son appel aux paysans : « Pille à ton tour le fruit d'autres pillages » et regagna d'un seul coup leur sympathie et leur appui. Il fallait agir sans perdre une heure avec une énergie brutale et même de la férocité. — « Notre gouvernement cherche à s'appuyer non pas sur la force physique », continue le misérable Kerensky, « mais sur la force morale et, aux mitrailleuses bolcheviks, il ne pouvait opposer que des idées. » Voilà comment la démocratie russe et son chef comprenaient leur devoir envers le peuple. — Ne puis-je donc dire qu'il y a des circonstances où la bêtise des dirigeants est plus nuisible aux intérêts de l'Etat que la trahison et l'infamie de ses adversaires politiques ? A. Kerensky l'ignorait pas » que le problème de la révolution restait avant tout le problème du pouvoir » — et dans cette question capitale, c'est-à-dire de la défense du pouvoir, ce nigaud manifesta une faiblesse presque criminelle. En juillet 1917, Lenine avait bel et bien perdu la partie.

Kerensky est d'accord avec moi sur ce point. — Donc la question du pouvoir était résolue à l'avantage de la démocratie, que Kerensky personnifiait. Avec une fierté et un orgueil légitime, je puis écrire, de mes propres mains que le feu roulant de mes canons, près de Litheiny, empêcha le triomphe de l'ennemi de la nouvelle Russie. L'adversaire avait reçu une profonde blessure, il fallait l'achever — mais on laissa en liberté Lenine, qui, d'accord avec le général Ludendorf, poursuivait une guerre fratricide au sein même de la démocratie : « Notre révolution se distingue par le fait qu'elle ne représente pas d'intérêts mais une lutte d'idées » continue l'incurable bavard. Toute son éloquence et son talent, même aujourd'hui, après tant d'années de souffrances dans l'enfer soviétique, de son peuple, ce Erostrat méprisable les met au service de démagogie. Le génie immortel, l'hom-

me d'Etat italien, Cavour, a prévu les cas de Kerenskys, quand dans son discours, prononcé contre le démagogue Mazzini, le Père de l'Unité italienne s'écria d'une voix prophétique : « Une démocratie sans intelligence et sans énergie, croit toujours pouvoir défendre la liberté avec des phrases et des proclamations. » Taisez-vous, M. Kerensky et ayez la pudeur de ne pas vous prétendre la victime de votre devoir et de la fidélité. Vous êtes la proie de votre propre ignorance et imbécillité. Je vous ai donné la possibilité, après ma victoire en juillet, de devenir l'une des célébrités les plus puissantes, l'un des victorieux coureurs de Marathon de l'histoire, mais votre cerveau malade préféra la honte et le déshonneur. Votre alibi mensongère, l'histoire ne l'acceptera pas... A part d'avoir permis, lâchement, aux bolcheviks, en pleine guerre, d'affaiblir les forces morales, basse essentielle de la défense nationale, est autrement grave que les graves erreurs politiques et diplomatiques comises, par vous, à titre de chef d'Etat et de chef tout court. — Par une circonstance providentielle j'ai été mêlé intimement aux événements que Kerensky lui-même considère comme capitaux dans la courte existence de son règne et celle de la démocratie russe. Je commence des citations... Je parle pour la postérité et je demande qu'on ait la patience de m'écouter...

Je tiens à signaler l'estimation erronée par Kerensky de l'activité de Lenine et du parti bolcheviste dès l'arrivée de Lenine à Pétrograd. La défense de la sécurité de l'Etat en temps de guerre est en dehors de toute doctrine. Cette vérité, les socialistes russes, maîtres de la situation, n'ont pas su comprendre.

La révolution de février balaya le pouvoir tsariste de la terre russe et l'autocratie inique suivit les dépouilles mortelles de Raspoutine.

Le pouvoir passa exclusivement aux mains des partis socialistes. Le Conseil de Députés de soldats et d'ouvriers donnait les directives au gouvernement. A la tête de ce Conseil se trouvait

notre compatriote Tchéidzé. Aucune contre-révolution ne menaçait les nouvelles autorités.

Le gouvernement Provisoire ne devait dans tous cas, rien redouter de la bassesse et de la lâcheté dans le camp contre-révolutionnaire de droite. Pareilles bassesses et lâcheté ne méritaient que le mépris. Par contre, la Révolution était menacée par les redoutables contre-révolutionnaires, siégeant dans les Soviets même de Petrograd, c'étaient les bolchevistes et leur chef Lenine. Ainsi dans l'organe suprême du pouvoir révolutionnaire, aux Soviets, se trouvait la plus dangereuse contre-révolution, car l'unique traître et fossoyeur de la révolution n'était autre que Lenine lui-même. En organisant les meurtres, en instigant les soldats à la désertion, les paysans au lynchage des propriétaires terriens, Lenine faisait la besogne de Caïn. Mais les socialistes russes, à peine sortis de l'illégalité et sans expérience des affaires d'Etat, n'auraient pu avoir l'intuition créatrice. Les intérêts de la Révolution et du peuple russe commandaient l'arrestation immédiate du Comité Central Bolcheviste, Lenine en premier lieu, et, après les événements sanglants de juillet, quand la culpabilité de Lenine fut prouvée, leur exécution. J'ai pris une part active dans la répression de l'émeute bolcheviste de juillet, la cohorte de fer de la garde de Lenine fut prise de panique et d'indécision, lorsque le courageux ministre de la Justice Péri-verseff, publia les documents prouvant la trahison de Lenine. Dans le camp bolcheviste la panique était grande et siles socialistes Tchheidzé et Kerensky, très populaires, avaient eu la sagesse d'Ebert et la décision de Noske, ils auraient fusillé Lenine et tout le Comité Central de ce parti de traîtres. Cette opération aurait pu être exécutée sans encombre. C'était au moment où, ayant appris la trahison de Lenine, la garde rompant la neutralité, se mit du côté du Gouvernement Provisoire, exigeant même l'exécution de Lenine. Le moment opportun ne fut pas mis à profit, la colère du peuple ne feut pas exploitée et par ce fait

même la victoire sanglante d'octobre fut préparée, la révolution enterrée et la Russie couverte de honte. Mais comment le social-révolutionnaire Kerensky et le marxiste orthodoxe Tcheidzé eussent-ils pu prendre une telle détermination ? A leurs yeux Lenine, compagnon de la veille, restait le même révolutionnaire et marxiste malgré la preuve de ses rapports avec le G.Q.G. allemand. Les doctrinaires aveugles perdaient de vue que l'action de Lenine dès son arrivée en Russie, ne fut plus dictée par les principes de K. Marx, mais par les instructions que ce misérable recevait de l'ennemi. Le gouvernement socialiste Kerensky aurait dû fusiller Lenine, coupable de haute trahison, et sauver son pays et la Révolution — mais l'imbécilité des socialistes russes et leurs formules toutes faites, furent le malheur de la Russie. Ils agissaient d'après une recette socialiste, confectionnée par K. Marx.

K. Marx, dans son testament, conseille aux socialistes de chercher les ennemis de la révolution victorieuse parmi les vaincus. Agissant à l'aveuglette, d'après la recette marxiste, cherchant la contre-révolution parmi les généraux et la bourgeoisie, les socialistes ont laissé en liberté, sans la châtier, la bête rouge, mais cette dernière n'a pas tardé de répondre à l'inadmissible tolérance et à la grandeur d'âme inutile par le terrible incendie d'octobre, dont les flammes ont dévoré toutes les conquêtes de la révolution de février.

Je reste impartial et objectif... Je mets à votre disposition deux documents connus, d'une valeur historique inestimable « La trahison de Lenine » et « Moscou attaque ». Je les mets à votre disposition... A vous MM. les jurés de juger si la démocratie russe et son chef Kerensky méritent l'indulgence de la postérité; vous seuls prononcerez la sentence... faire la justice c'est votre affaire... Je reste dans mon rôle d'accusateur... aux risques et périls de ma vie, j'ai sauvé cette prostituée que je croyais une pure vierge... le cas de la virginité de la démocratie russe,

sa pureté morale, sa fidélité spirituelle ne peuvent être invoqués, la conduite et la lâcheté de ses chefs les vénérés et écoutés mettent en doute la sincérité d'une pareille plaidoirie. A Petrograd, au mois de juillet 1917, j'ai sauvé le gouvernement Kerensky — mais la prostituée préféra la cravache d'un terrible souteneur et apache, sorti des ténèbres de la révolution d'octobre — l'apache rouge se transforme vite en bourreau impitoyable et sa férocité bestiale et la terreur font trembler l'univers et menacent la paix. La tuerie aujourd'hui en Espagne est l'œuvre des enfants de ce monstre... Moscou attaque... elle sème la révolte et la haine partout... n'oubliez pas, MM. les Jurés que le gouvernement Kerensky fut la nourrice de ce monstre : Lenine. — Au nom de l'humanité menacée, je vous demande une sentence sévère : Voici les documents en question... Je passa la parole à S. Lauzanne :

« Il est arrivé à plusieurs reprises, à Paris, par la voie aérienne, de l'or venant d'Espagne. Par un phénomène qui laisse pantois les experts monétaires, cet or n'a pas été prélevé sur l'encaisse de la Banque d'Espagne, puisque les derniers bilans de cette banque n'accusent aucune sortie de métal jaune. Pourtant l'or venait bien de Madrid, mais avant de toucher Madrid, il avait fort vraisemblablement été expédié de Moscou. Et, à Moscou, comment y était-il venu ? Ne cherchons pas trop longtemps non plus. Il y était venu, un jour au l'autre, de toutes les capitales d'Europe où se trouvent des banques finançant les soidisant opérations commerciales avec la Russie, lesquelles débutent invariablement par des ouvertures de crédit. Il était venu, dans des temps lointains, de Berlin, qui fut le premier grand bailleur de fonds de Moscou. Il était venu, dans des temps pas encore très vieux, de Rome, où l'on achetait par quantités le blé russe. Il était venu de Paris où des capitalistes et des industriels bien pensants étaient rongés de chagrin à la pensée qu'ils ne faisaient pas d'affaires avec la Russie. Il viendra, dans très peu de temps,

de Londres où la Cité n'a pas résisté, au désir de passer un traité commercial avec Moscou.

« L'or qu'on lui envoie, le gouvernement russe en fait ce qu'il veut, puisqu'il est le seul commerçant, le seul industriel et le seul banquier du pays. Il l'emploie sans contrôle. Il ne l'emploie pas seulement à l'amélioration de son outillage mécanique, mais aussi au perfectionnement de son outillage révolutionnaire. Il l'emploie à semer la discorde en Europe et à y déchaîner la guerre civile, en attendant d'y déchaîner la guerre étrangère.

« Ainsi, par un paradoxe inouï, l'or allemand a servi à faire la propagande anti-allemande, l'or italien à déchaîner le communisme international contre l'Italie, l'or français à fomenter de l'agitation dans les arsenaux de la marine française, et l'or anglais servira prochainement à faire tuer quelques part, en Egypte ou aux Indes, de loyux Anglais. En attendant l'or des capitalistes européens sert à faire tuer des Espagnols et à mettre l'Europe à deux doigts d'une guerre européenne, qui fait trembler pour leurs capitaux tous les capitalistes. »

Et M. Lauzanne ajoute : « C'est prodigieusement bien joué du côté russe. C'est stupidement opéré du côté de l'Europe. Qu'elle le veuille ou non, l'Europe commande les plus formidables commanditaires de guerre civile et étrangère qu'ait encore connus le monde, des commanditaires qui jouent, avec une audace croissante, de la vie des autres sans risquer la vie d'un seul de leurs hommes. »

Reste à savoir si les gens à qui il reste une once de bon sens — ils sont encore assez nombreux, Dieu merci ! — vont laisser faire... Mussolini et Hitler diront peut-être que chaque Etat peut avoir son credo, sans exclure l'alliance des intérêts... mais la sauvage et bestiale furie de meurtre, organisée par les gens de Moscou à Espagne, transformera, j'en suis certain, la mentalité des « business men » et des hommes d'Etats et une terrible croisade contre Moscou naîtra plus vite que nous ne croyons

— Il existe un code de l'honneur et esprit chevaleresque, même chez les sauvages du désert ; comment la vieille Europe resterait-elle divisée sur ce sujet ? Le fascisme ne suivra pas, je l'espère, une politique de purs juristes, avec tout l'esprit de géomètre, privée d'esprit de sacrifice et de justice. Ses rivaux, le bolchevisme et le marxisme subordonnent l'esprit à la matière et la politique à l'économique. Le culte et empirisme national fasciste, si opposé au doctrinarisme international et universel de l'école marxisme, cette dernière si fortement détestée et poursuivie à Rome et Berlin, nous donne la certitude que le règlement des comptes entre le communisme et le fascisme s'approche à pas de géants. Franco est déjà engagé dans la lutte. On entend le tocsin en Espagne. La lutte entre l'ordre et l'anarchie, entre la civilisation et la barbarie bat son plein avec toutes les horreurs de la guerre civile au pays de Colomb et de Sainte Thérèse... Après l'accusation de Lauzanne, veuillez écouter mon récit de la trahison de Lenine et lire attentivement mes citations.

LA TRAHISON DE LENINE.

Un grand quotidien belge, parlant de la révolution bolcheviste, il y a déjà un certain temps, s'exprimait ainsi : « Il est curieux de noter que, si les partis communistes constitués, montrent toujours une étrange méfiance à l'égard des intellectuels, ce sont pourtant ceu-ci qui, au temps héroïque des luttes et du danger, n'hésitent pas à se lancer les premiers dans l'aventure »... et plus loin écrivant sur la situation intenable des intellectuels russes, le journal en question continuait : « Après avoir assisté avec le plus grand plaisir à l'admirable spectacle de la révolution, les intellectuels voulurent reprendre au vestiaire, leurs beaux pardessus et réintégrer leurs si confortables demeures, mais les pelisses étaient volées et les maisons en flammes... Lenine a

eu raison des bourgeois par la terreur, de l'armée blanche par les baionnettes et du Tsar par l'assassinat »... mais ce que ce journal belge ne savait pas c'est que Leinne a eu raison de Kerensky par la ruse. Son attitude envers la classe, dite intellectuelle, l'Attila russe l'emprunta à ses ancêtres de la grande tuerie française et particulièrement à Robespierre : « Méfiez-vous de cet homme » disait souvent le héros de M. Paul Boncour, « il écrit un livre, il est ennemi du peuple ».

« L'Intelligentsia » russe voulut faire le second pas avant le premier, tout le mal vient de cette impardonnable et inexplicable hâte.

La Providence me réserva une part décisive dans l'étouffement de la première insurrection bolcheviste, organisée à Petrograd par ordre du G.Q.G. ennemi, le 17 juillet 1917... et voilà mes souvenirs.

LA REVOLTE.

Ancien Chef de la Sûreté militaire de la capitale et quartier, Maître du Gouvernement de Petrograd, le Colonel Nikitine, parlant de cette révolte dans un quotidien russe « Les Dernières Nouvelles » (édité à Paris, le mardi 30 août 1932) écrivait : Je reçois une communication téléphonique, me disant que par ordre du général Polovtseff deux escadrons de Cosaques et deux canons me sont envoyés. Le chef de détachement reçoit l'ordre formel d'agir énergiquement, et d'ouvrir le feu si après la troisième sommation la foule ne se disperse pas.

L'histoire de ce petit détachement fut assez tragique. Il était commandé par le colonel comte Rehbinder. Au trot, le détachement quitte la place du Palais d'Hiver et, en arrivant au coin de la perspective Liteiny et de la rue Ch. Paleirnay, le détachement fut traîtreusement attaqué et arrosé par les balles des

mitrailleuses des soldats du régiment Finlande de la Gare. Pris par la surprise, les Cosaques se dispersèrent. C'était la seule tactique raisonnable, car, en pareil cas, l'attaque à cheval contre des mitrailleuses masquées près du pont, était une entreprise condamnée d'avance. Les Artilleurs, abandonnés et sans couverture, s'arrêtèrent pour se mettre en action. — Par malheur, le premier canon tomba immédiatement aux mains des insurgés ; le deuxième eut la chance de faire feu, dirigé par le capitaine Souramelli, parti avec le détachement comme volontaire.

Capitaine de l'Artillerie à cheval de l'Armée de Caucase, Souramelli était à Petrograd par hasard. Il n'hésita à s'engager comme volontaire et à combattre les bolcheviks, quand il apprit la révolte des traîtres. Si mes renseignements pris sont exacts, il se trouve actuellement en Belgique.

Le premier engin, tiré par lui, tomba près de la clinique Villie, le second près du Palais Wchechinska, dans lequel se trouvait l'Etat-Major des révoltés de Lenine lui-même, en tête. Lenine avec le matelot Rochal formaient déjà le gouvernement révolutionnaire, quand l'engin envoyé par Souramelli éclata devant eux, causant terreur et désarroi. Dans le repaire bolcheviste la panique était grande : l'engin éclaté montrait que le gouvernement de Kerensky existait et agissait. Enfin Souramelli s'orienta et, en envoyant des engins parmi les soldats ennemis, sème parmi eux la terreur et la dévastation. La garde du régiment Finlande s'enfuit. Le détachement a 6 tués et 26 blessés.

Souramelli reprend son canon, enlève les mitrailleuses aux ennemis, ramasse ses soldats et Cosaques et prend le commandement.

Vers 9 heures du soir Souramelli arrive au Palais de Tauride et, dans un rapport détaillé, me donne le résultat de la bataille.

Son sabre est coupé en deux par les balles de mitrailleuses et en plusieurs endroits son vêtement est percé : malgré tout cela il a le moral excellent et maintient son énergie.

Le colonel Nikitine me cite devant l'histoire comme ayant, l'arme à la main et à la tête de quelques hommes seulement, fait échouer la première tentative bolcheviste de s'emparer du pouvoir; il voit en moi et le proclame devant la génération à venir la cause réelle de l'échec de Lenine et de sa bande !

« Dans la journée du 17 juillet 1917, Souramelli rentre dans l'histoire comme sauveur de la situation et de la Russie » écrit le colonel Nikitine.

Il est donc faux, quand un écrivain bien connu, Jean Jacoby, dans son livre « Lenine » à la page 94, n'hésite pas à donner libre cours à son imagination et écrit : « Cette fois encore, c'est un officier d'Artillerie, qui sauve les derniers vestiges de l'ordre, contre la rébellion... Lt Rebinder, dont l'histoire doit retenir le nom, fait riter le canon sur le pont Liteiny. »

Je ne cherche pas de publicité : deux considérations purement humaines me poussent à prendre la défense de la vérité et justifient mon intervention.

P r i m o : Si un jour, dans le temple de la Gloire et de la Reconnaissance, les noms des vainqueurs de la grande Tempête seraient gravés dans la pierre : il me serait pénible à moi, qui donna le meilleur de mon existence et de mon être à ma chère Patrie, de voir mon nom retomber dans l'oubli !

S e c o n d o : Il est d'une portée inestimable et d'une valeur historique incontestée pour mon pays, la Géorgie, que l'histoire souligne que la Russie fut sauvée de la trahison bolcheviste du 17-7-17 par un officier d'origine Géorgienne.

Guidé par le désir sacré de défendre la Vérité et en même temps de faire honneur à mon pays, que je garde à mon ambition sa forme correcte et légitime.

Vers la fin du mois de juin, j'étais arrivé à Petrograd. L'ancienne capitale de l'Empire Russe était entre les mains d'une féroce et ignoble foule révolutionnaire.

Le soldat russe comprenait d'une façon singulière ce qu'il

appelait « sa liberté ». Sans discipline et dignité, il est devenu, sous la protection de cette « liberté », l'ennemi public No 1 ; — Pour insulter et massacrer ses supérieurs, il était à la page, mais pour la défense de sa patrie menacée, ce féroce esclave montrait la crainte d'un animal.

J'ai passé une heureuse jeunesse dans cette Capitale des Tsars. Comme élève de l'école d'Artillerie du grand Duc Michel, je fus maintes fois le témoin de sa grandeur nordique et sa puissance incomparable... La voilà, vieillie et enlaidie, la Capitale des Cadavres, aux mains d'une soldatesque déchaînée.

L'Empire roulait vers une catastrophe certaine : la peste rouge menaçait son existence ; sans foi ni loi, sans expérience historique et politique, le moujik russe devenait la proie facile du féroce espion Lenine.

Au matin du 17 juillet, ayant appris la révolte des bolcheviks, j'ai décidé de me mettre à la disposition du général Polovtseff, gouverneur militaire de la Capitale. Le général Polovtseff me reçut avec son amabilité habituelle : j'étais le seul volontaire parmi les milliers d'officiers de la garnison.

Fort jeune, homme du monde, d'un courage et d'un sang-froid à toute épreuve, le général Polovtseff n'était de taille d'un immortel Cavagnac.

A ce moment, les généraux russes souffraient d'une étrange maladie : le général Korniloff, pour se rendre populaire, évoquait devant la foule son origine campagnarde et l'aristocrate Polovtseff dans son excès ridicule, imitait son « illustre » prédécesseur le général Korniloff et poussait son démocratisme suspect jusqu'à la folle démagogie.

La Russie était bien malade : il manquaient au chef du gouvernement l'expérience et aux généraux la poigne, le doigté.

La foule déchaînée eut besoin d'un dompteur, d'un homme à la poigne de fer : et le sinistre Lenine en profita.

Psychologue, sorti des ténèbres, Lenine connaissait son peu-

ple ; son intelligence fut supérieure à celle de ce petit avocat Kerensky et son « alter ego » Tseretelli. Lenine, chasseur d'hommes, sentait la faiblesse de ces gibiers, et il savait « la loi éternelle » que l'avantage du peuple dans une révolution, c'est de n'avoir aucune morale. Avec ses mensonges infâmes, j'emploie l'expression de M. Daudet, transformés ensuite en vérité éternelle, il gagna une révolution sanglante, organisant une boucherie sans nom et ne réculant pas devant l'horreur du flot de sang qui ne cesse de couler.

Je le répète, le général Polovtseff me réserva l'accueil d'un véritable counack (ami). Ancien chef d'un régiment des Montagnards du Caucase, il appréciait la valeur combative des fils du Caucase ainsi que la science et la tactique d'un officier d'artillerie à cheval de l'Empire. Le corps des officiers de l'artillerie à cheval de l'Armée du Tsar était considéré comme un corps d'élite dans l'Armée Impériale.

Le général Polovtseff me présenta au B.E.M. le Prince Toumonoff, bras droit du ministre de la guerre, M. Kerensky. Celui-ci me parut découragé. Le Prince Toumanoff fut tué en octobre par les Bolchevicks, et son corps fut jeté dans la Néva.

Les ministres radicaux du gouvernement Kerensky s'étaient installés au fond de la Salle du Palais d'Hiver où se trouvait le quartier général du gouverneur militaire de la capitale : ils ne purent dissimuler leur angoisse ni leur crainte, ils furent vraiment pitoyables. Seul le général Polovtseff garda son courage et son sang-froid en face du danger : on distinguait en lui le vaillant chasseur de lions... quel dommage que dans le but de se rendre populaire, il se rendit simplement ridicule avec sa maladie de serrer la main aux forçats.

Vers midi, le colonel comte Rehbinder, commandant de la Batterie à cheval de la Garde se fit annoncer. Le général Polovtseff pût alors compter sur deux régiments de cavalerie et une batterie de quatre canons.

Des Cosaques, des Dragons, des Artilleurs fondirent vers trois heures de l'après-midi sur le Palais de Tauride, où siégeait le conseil composé de soldats, de matelats et d'ouvriers, présidé par N. Tchkeidzé, qui demanda par téléphone un secours urgent. Un des ministres socialiste, nommé Tchernoff, fut durement malmené par les Bolchevicks. Les soldats, excités par les partisans de Lenine, menaçèrent les socialistes, dont l'esprit de confiance en les chefs de la Révolution de Février faiblissait fortement et la masse populaire ne crût plus en la bonne étoile de ses meneurs.

Toutefois les socialistes russes, comme leurs collègues occidentaux actuels, furent aveugles : ils ne purent comprendre que la sécurité d'un Etat en temps de guerre, doit rester en dehors de toute doctrine politique ; cette vérité essentielle les socialistes russes, maîtres de la situation, ne purent la saisir.

Deux escadrons de Cosaques avec deux canons, partirent immédiatement au secours du Palais de Tauride où siégeaient les Soviets de Petrograd, menacés par les Bolchevicks. Le colonel Rehbinder commandait le détachement, je dirigeai les canons. Au trot, nous nous dirigeâmes vers le Pont de Liteiny. Une erreur de tactique nous fit négliger de faire une reconnaissance : le long de la Néva des révolutionnaires cachés sur les petits bateaux, nous attaquèrent, mais furent désarmés par notre arrière-garde.

Nous marchâmes dans l'ordre suivant : en tête, le colonel Rehbinder avec 1/2 escadron de Cosaques, ensuite venaient mes deux canons... L'avant garde, avec le colonel passa le Pont de Liteiny, aussi qu'un canon... le second fut accueilli par une salve qui l'immobilisa... Nous étions attaqués traîtreusement par un régiment révolté.

Hélas ! beaucoup de mes hommes furent tués ; nous étions seuls, abandonnés avec mon unique canon. Ma situation devint pénible : nous étions visés et une proie facile pour la soldatesque déchaînée. Entretemps les Cosaques avec le colonel Rehbinder se

sauvèrent : ma situation devenait désespérée... les révolutionnaires étaient installés avec leurs mitrailleuses sur les toits des maisons, heureusement leur tir fut sans danger, en outre de l'autre côté de la Néva un auto-canon me bombardait...

Grand Dieu ! Qui m'eût dit, lors de ma jeunesse heureuse à l'école d'Artillerie, qu'un jour devant ses portes, j'aurais l'extrême honneur de défendre la gloire de notre armée ?

J'arrête mon canon : je vise les soldats près du Pont et j'envoie une grenade... ce fut un coup terrible, car les cailloux et la chair humaine sautent en l'air... les mitrailleuses se taisent, la fusillade cesse.

J'envoie de projectiles de l'autre côté de la Néva, les révoltés sont en déroute. Connaissant le repaire du quartier général des insurgés, je vise le Palais de la fameuse ballérine Kchechinska : la panique s'empara du bourreau sans pitié, qu'on nomme Lenine.

Si j'ai en ce jour le pénible devoir de dénoncer publiquement la lâcheté de notre chef, le colonel Rehbinder, je souligne avec une satisfaction réelle la conduite héroïque de son officier, le capitaine Philimonoff et du maréchal de logis de sa batterie.

Je rassemble mes hommes, et encouragés par le succès de nos armes le capitaine Philimonoff, son maréchal de logis et moi-même, assistés des frères Cosaques Daniel et Pierre Pestretsoff, nous eûmes un court conseil de guerre. — Nous décidâmes d'arriver coûte que coûte au Palais de Tauride, afin de faire connaître au colonel Nikitine, le résultat de notre victoire : ce qui fut fait.

Le gouvernement socialiste Kerensky n'aurait pas osé fusiller Lenine et sa bande. Pour leur inadmissible tolérance, le vorace Trotsky qualifia ce gouvernement, son chef, ses ministres par un mot peu galant : « Vaches ».

Exilés dans la misère et le mépris ces « Vaches » finissent aujourd'hui une vie à jamais brisée.

Le lendemain de la révolte avortée, par décision du gouver-

nement, le général Polovtseff recevait la troisième étoile et le grade de Commandant général — quant à moi, couché sur un lit de souffrances, je reçus la visite de mon ancien commandant, devenu Chef de l'Ecole Militaire : Il m'apportait... les félicitations de l'Ecole du Grand Duc Michel ! Cet hommage spontané me toucha profondément et son souvenir me console bien des fois dans les jours sombres d'un exilé méconnu.

JORDANIA CONTRE STALINE.

Mon cher camarade et frère d'armes,

A l'occasion de l'anniversaire de notre fête nationale, je vous prie de croire à ma fidélité et à mon respect, et d'avoir la bonté de transmettre mes amitiés à la Garde Populaire et à ses chefs, exilés en France. Ecoutez-moi, bien cher ami. Sans le sacrifice de la garde et de son immortel chef Didi Volico, tombé en héros et martyr pour la cause sacrée; sans notre vénéré vieillard Noé, la Géorgie n'aurait jamais réalisé son rêve séculaire d'être libre et de vivre indépendante. Le Père de l'unité nationale, c'est Noé Jordania : Sa sentinelle c'est la garde.

Les Russes, en 1917, obéissant au mot d'ordre du sinistre Lenine, tombèrent jusqu'au cannibalisme... Sous l'influence de la personnalité noble et puissante de Noé Jordania, les paysans géorgiens, malgré la situation internationale pénible (la patrie était menacée par la marche triomphale de l'armée turque à l'ouest et par les bandes bolchevistes au nord) restèrent les fidèles et héroïques défenseurs de la loi et de l'ordre. La culture byzantine, la religion du Christ, le sentiment de la propriété, lui ont inculqué l'estime de la culture et de la civilisation — notre paysan vomit Lenine et les traîtres à son service. Arthur Byhan, savant allemand, auteur d'un livre « La civilisation caucasienne » et Georges Montodon, ont écrit que « Les peuples

du Caucase sont les représentants actuels des plus anciennes populations, des plus anciennes cultures et des plus anciennes langues de l'Europe...

Ceux que, parmi les peuples du Caucase, il faut appeler les Caucasiens, disons plutôt : Poleo-Caucasiens, dont l'ensemble se concrétise autour des trois noms de : Leig, Tcherness, Géorgiens, « inspirent à l'éthnologie un respect profond »... Si notre paysan n'a pas accepté la devise barbare de Lenine « pille à ton tour le fruit d'autres pillages » et si la masse des campagnards, pour le salut de la patrie et de la civilisation forma un front fraternel avec celle des travailleurs des villes ; si le Père de la patrie, Noé Jordania, a facilement obtenu l'appui de la paysannerie, la source de sa vaillante conduite, je le répète, il faut la rechercher dans son existence et dans son histoire plusieurs fois millénaires.

Même nos ennemis les bolcheviks russes, sous la plume d'un Petrov, parlant de notre grand poète, qui vivait et qui écrivait il y a 750 ans, semblent s'incliner devant la noblesse des enfants du pays, où la Tcheka a installé la justice russe.

« Par la richesse de son vocabulaire et la variété des formes dramatiques, Roustavéli se place au même rang que Shakespeare et Dante. Le vocabulaire du poème comprend 45.000 mots, dont 15.000 sont des mots fondamentaux, au point de vue morphologique.

Mais ce n'est point là le principal. L'essentiel, c'est que Roustavéli nous donne une image réaliste d'hommes courageux, nobles et honnêtes ; c'est que, sous des vêtements, arabes ou indiens, nous reconnaissons des fils véritables du peuple géorgien, qui connaissent le prix de la liberté et savent lutter pour la conquérir. Voilà pourquoi le poème de Roustavéli nous touche et nous émeut encore, nous qui vivons dans une époque totalement nouvelle.

Les chevaliers de la Géorgie médiévale sont très différents de ceux du cycle épique de l'Occident. Il n'y a point dans le poème

de Roustavéli, de ces ascètes fanatiques ou de ces brigands qui allaient au pillage avec la bénédiction de l'église.

Les chevaliers du poète géorgien sont de francs et honnêtes combattants qui luttent pour la réalisation de nobles buts et savent jouir de la vie et des biens terrestres.

Il est intéressant de noter que Roustavéli montre aussi des femmes, égales aux hommes en courage et en fermeté.

L'héroïne de son poème, par exemple, ne ressemble en rien à cette ombre pâle et passive qu'est Aude, la fiancée de Roland.

C'est cette vigueur, cette joie de vivre qui font le charme du poème de Roustavéli. »

Le bolcheviste Petrov, avoue que les géorgiens n'ont jamais été ni brigands, ni pilliers d'Eglises, qu'ils sont bien autrement civilisés donc que son propre peuple. — Ici, en Europe on nous prête des défauts, que, malheureusement, nous n'avons pas, je parle de la haine et de la cruauté. C'est uniquement à sa bravoure légendaire que la race géorgienne doit d'exister encore. Mes glorieux encêtres de Souramy infligèrent aux légionnaires du Grand Pompée, une défaite écrasante, quand Rome décida de nous « civiliser ». Les braves paysans de mon pays, aujourd'hui encore, montrent avec un orgueil légitime aux touristes, le pont appelé par eux « Bombei » et le précipice dans lequel les Romains furent jetés après un combat acharné. Les Arabes, les Spars, les Ottomans nous craignaient... « Les Ibériens passaient pour courageux et formaient souvent la garde des princes étrangers... les géorgiens ont des capacités intellectuelles, ils sont chevaleresques et braves, fiers, francs, gais et vifs » écrit A. Byhan déjà cité (p. 40 et 33).

Après les Croisades et pendant tout le moyen-âge, seuls, parmi les chrétiens, les Géorgiens étaient autorisés à entrer à Jérusalem, bannière déployée en égard aux grands services rendus, par eux, à l'église du Sauveur (La Géorgie martyre, par L. Duguet, p. 46) : Nous sommes le seul peuple sur la terre qui, pendant

plus de trois mille ans, garda la même langue, le même territoire et le même sang. Mussolini peut exalter les vertus romaines et se déclarer l'héritier direct de la gloire de la ville éternelle... mais son énergie et sa volonté surhumaine resteront impuissantes à ressusciter la langue de Jules César, de Caton et de Cicéron et à l'imposer telle quelle à ses compatriotes... L'Eglise romaine fait usage du latin, mais le peuple italien l'ignore — les juifs ont gardé leur sang sémite et hébreu, mais la terre des prophètes d'Israël a perdu pour toujours — les liens immortels d'un idéal : la terre ancestrale, la pureté raciale du sang et de la langue, nous, enfants de l'Ibérie antique, nous les avons, conservés pour les transmettre avec jalousie et orgueil à la postérité. C'est un miracle unique dans l'histoire des peuples de notre planète, que la Géorgie a réalisé. Il est indigne d'un patriote géorgien qui possède une histoire si riche et un passé glorieux unique au monde, d'écouter des conseils étrangers à sa vieille gloire et à sa vie immortelle. Je reviendrai tout particulièrement sur ce point. Il y a encore, à Paris, des vieux souïards qui ne comprennent pas que la Russie reste notre ennemie, qu'il fallait abattre. Rouge ou blanche, communiste ou tsariste, la présence de Moscou aux abords de la Mer Noire constitue un danger mortel pour le Caucase, l'Ukraine, la Turquie : j'ai étudié la possibilité d'une alliance des puissances riveraines de la Mer Noire et à ce sujet, j'écriverais : Les montagnards et l'Azerbeïdjan sans lesquels notre sécurité n'est pas possible sont nos alliés les plus proches. L'Arménie et la Turquie, sont au nombre de nos alliés naturels. Parmi nos alliés naturels, il faut compter également l'Angleterre et l'Italie.

Si la Russie engloutit le Caucase, il est clair que, dans l'espace d'un quart de siècle, elle sera la maîtresse des Dardanelles. La Russie, au bord du Bospore et des Dardanelles, est une menace directe pour l'Europe et le Canal de Suez. A cause du Canal de Suez, l'Angleterre, amie traditionnelle de la Turquie, en

devint l'ennemi le plus acharné. Tout homme instruit se rend compte de l'importance pour la Grande Bretagne, de Gibraltar - Suez - Singapore. L'Angleterre s'accomodera-t-elle de ce voisinage russe ? Refoulant les Italiens des Balkans, la Russie aux Dardanelles transformera la Méditerranée en mer russe et les Balkans également en terre russe. L'existence même de l'Italie comme Grande Puissance deviendrait précaire. Ainsi le champ d'action pour notre diplomatie est vaste ; nous ne sommes pas aussi seuls que le pensent quelques-uns de nos compatriotes chagrins. En ce qui concerne la France, l'apparition, aux bords de la Méditerranée d'une nouvelle puissance mondiale, — la Russie — ne constitue pas un danger pour elle ; au contraire, se trouvant sous la menace de la revanche allemande et de la convoitise italienne au sujet de la Corse, de Nice et de ses colonies africaines, la France trouverait une alliée naturelle dans une Russie établie sur le Bosphore. « La politique des Etats est dans leur géographie » disait Napoléon. La géographie domine dans la politique : le percement du canal de Suez et celui du Panama créa une immense révolution dans ce domaine. La politique extérieure de France est liée à celle de la Russie : la politique anti-russe des deux Napoléons, la conduisirent à Waterloo et à Sedan — la France ne peut plus retomber dans les erreurs de ses deux empereurs. Cette alliance avec Moscou en constitue pour Paris la pierre angulaire. Je ne comprends pas la francophilie de nos dirigeants. Comment expliquer la confiance que « Brzolis Khma » accorde au juif Blum ? J'ai déjà cité le discours de ce dernier, prononcé le 16 septembre 1934 à Châtenay. La France est aujourd'hui au service du juif international. Les collaborateurs de l'organe socialiste géorgien lisent-ils les journaux, oui, ou non ? Le marxisme internationale ramasse sa clientèle parmi rats de ghettos et de voyous vendu au Israël. Le principal souci de M. Blum est de ne point mécontenter la Russie et ses communistes, qui soutiennent son cabinet un peu comme la

corde soutient le pendu. Par la force des choses, par la force de la géographie, notre alliée naturelle reste Italie. Hier encore la presse écrivait : « l'Italie n'est pourtant pas disposé à rompre avec les Soviets, auxquels elle est liée par un accord commercial fort avantageux et elle n'étend pas se laisser entraîner dans un conflit avec l'Union Soviétique », mais après les entretiens de Milan, entre Rusta Aras et Ciano, la presse belge lança : « En déclarant, au nom de l'humanité et de la justice, que le sort de la Crimée, de l'Ukraine, de la Géorgie et de l'Azerbeïdjan est intolérable, l'Italie incite la Turquie à s'intéresser à ces territoires « pour des raisons de race et de sécurité ». Notre salut viendra de Rome et de Berlin.

N'avez-vous pas remarqué que là où le pouvoir passe aux forces, dites démocratiques et où les juifs, avec les socialistes, représentent l'autorité du pays, les Soviets trouvent des amis et un soutien. Voyez l'Allemagne de Weimar : il fallait que le juif W. Rathenau, représentant Berlin, rencontre le juif Litvinnoff, représentant Moscou, à Rapallo et que leur fraternité fut scellée par une alliance. « Brzolis Khma » oublie que les juifs ne représentent pas une collectivité religieuse, mais une race — et quelle race ? Le Dr Weizmann écrivait, dans la *Jüdische Rundschau*, à l'époque où des journaux juifs se publiaient encore en Allemagne : « Vous autres, Anglais, feriez mieux de nous aider, car autrement toute notre force constructive sera transformée en une force destructrice qui mettra en fermentation le monde entier » ?

Aujourd'hui une trentaine de juifs et de socialistes gouvernent la France. Sous le titre « Quand Israël est roi » « Charivari » a publié le 20 juin 1936 une première liste des juifs en fonctions dans chaque cabinet ministériel. Voici la liste mise à jour :

Présidence du Conseil : André Blumel, chef du cabinet ; Hug, chef adjoint ; Mireille Osmin, attachée.

Sous-secrétariat de la présidence : Humber, chef adjoint au cabinet.

Ministère d'Etat de M. Chautemps : Jean Schuhler, attaché.

Sous-secrétariat aux Affaires Etrangères : Olivier Wormser et René Hoffherr, attaché et chargé de mission.

Ministère de l'Agriculture : R. Lyon, chef du cabinet.

Sous-secrétariat à l'Agriculture : Weil, attaché parlementaire.

Ministère du Commerce : Hervé Alphand, directeur du cabinet.

Ministère de l'Economie Nationale : Jean Caen-Salvador, chargé de mission.

Ministère de l'Education Nationale : Marcel Abraham, directeur du cabinet ; Huisman, directeur des Beaux-Arts.

Sous-secrétariat de la Recherche Scientifique : Edmond Welhoff, chargé des services administratifs.

Sous-secrétariat à l'Enseignement technique : Marcel Leser, chef du secrétaire particulier ; Louis Gros, attaché.

Sous-secrétariat à l'Education nationale : Adrienne Weill, chef du secrétariat particulier.

Ministère des Finances : Weill-Raynal, chargé de mission.

Ministère de l'Intérieur : Roland Béchoff, attaché.

Ministère de la Justice : Weil, chargé de mission et Rodriguez, attaché.

Ministère de la Marine : Veil, attaché parlementaire.

Ministère des P.T.T. : R. Diakowski, chef adjoint du cabinet.

H. Grimm, chef du secrétariat particulier.

Ministère de la Santé publique : Docteur Hazemann, chef adjoint au cabinet ; A. Rosier, chef du secrétariat particulier ; Marguerite Wusler, attachée.

Sous-secrétariat à l'Education physique : Louis Eudlitz, chef adjoint au cabinet.

Sous-secrétariat à l'organisation des loisirs : Robert Fuzier, attaché.

Ministère du travail : J. F. Dreyfus, directeur du cabinet.

Ministère des travaux publics : R. Weill-Rabaud, chargé des études administratives.

Sous-secrétariat aux travaux publics : M. Blum-Picard, directeur du cabinet.

« Ce n'est plus l'infiltration, c'est l'invasion. »

Ai-je le droit à écrire que le juif L. Blum a groupé autour de lui l'équipe de juifs de tout poil.

J'attire votre attention sur l'état de service de certains ministres très influents du cabinet de M. Blum ; la presse française, libre et indépendante, dénonça à l'opinion publique leur passé très peu enviable : les imbéciles diront que ce sont des calomnies, des racontars, mais laissons parler les documents, la parole est M. Daudet :

« Le cabinet du Talmud a confié le portefeuille de l'Instruction publique, dénommé aujourd'hui de l'Education nationale, à un juif inconnu, du nom de Jean Zay. Quels sont les titres ou mieux, quel est l'UNIQUE TITRE de ce réséqué à une fonction de cette importance ? Pour le savoir, lisez le récent numéro de « l'Etudiant français », — celui de juin — qui renferme en outre nombre d'articles intéressants, notamment un, remarquable de critique picturale, l'exposition Cézanne. Je reproduis ici la fin de l'ordure de Jean Zay, où apparaît un « Jeteiais » qui vaut le « Jehouvais-Jéhovah » du circonpatron Léon Blum. Mais lisez, à titre de vomitif, le texte entier dans « l'Etudiant français ».

Terrible morceau de drap cloué à la hampe, je te hais férocement ; oui je te hais dans l'âme ; je te hais pour toute la misère que tu représente, pour le sang frais, le sang humain aux odeurs âpres qui gicla sous tes plis ; je te hais au nom des squelettes...

Ils étaient quinze cent mille...

Je te hais pour tous ceux qui te saluent ; je te hais à cause des peigne-culs, des coyons et des putains, qui traînent dans la boue leur chapeau devant ton ombre ; je hais en toi toute la

vieille oppression séculaire, le dieu bestial, le défi aux hommes que nous ne savons pas être ; je hais tes sâles couleurs, le rouge de leur sang, le bleu que tu volas au ciel, le blanc livide de tes remords...

Laisse-moi, ignoble symbole, pleurer tout seul, pleurer à grands coups, les quinze cent mille jeunes hommes qui sont morts, et n'oublie pas, malgré les généraux, ton fer doré et tes victoires, que tu es pour moi de la race vile des torcheculs.» (6 mars 1924. Jean Zay).

Dans son numéro du 21 août « Gringoire », que nous connaissons tous très bien, publiait un document écrasant sur un des pontifes du socialisme français — la lettre du colonel Arnould, qui commandait le 6e bataillon du 233e régiment d'infanterie, auquel appartenait le cycliste Roger Salengro.

« Le 6 octobre 1915, en Champagne, dès le matin, le commandant Badel, du 6e bataillon du 233e R. I. (lieutenant-colonel Hepp) 101e brigade (général des Vallières), ayant été blessé et évacué, j'ai été désigné pour prendre le commandement du bataillon.

Ce bataillon devait se porter à la hauteur de la Ferme Navarin, pour reprendre l'attaque du 208e R. I. en direction de Sommepy. Vers 16 heures, ayant établi mes compagnies sur la base de départ ; à l'est de la ferme Navarin, je prenais la tête de la 24e compagnie (lieutenant Deron) et, d'un seul élan, les trois compagnies de première ligne franchirent la crête à deux cents mètres de la base de départ. La 4e compagnie et la C. M. devaient suivre.

Arrivés sur la contre-pente, mes unités de première ligne furent prises sous les barrages ennemis de l'artillerie et de mitrailleuses et arrêtées par des réseaux de fils de fer intacts. Elles luttèrent jusqu'à la nuit. Dès le début de l'attaque, je fus blessé d'une balle dans le bras. Les trois quarts de mes officiers

et la moitié de mon bataillon furent mis hors de combat durant cette lutte inégale.

Quand vint l'obscurité, je reçus l'ordre de ramener les restes de mon bataillon sur la base de départ pour permettre la reprise de la préparation d'artillerie, le lendemain, dès l'aube.

A la liaison du bataillon, outre l'adjudant, les cinq fourriers, les téléphonistes, les signaleurs et les coureurs, j'avais un cycliste du nom de Roger Salengro. Ce cycliste avait, dans la journée du 6 octobre, porté plusieurs comptes rendus aux P. C. du régiment.

Dans la nuit quand l'ardeur des combattants fut apaisée et qu'un silence de mort planait sur le champ de bataille, Salengro se rendit seul sur la première ligne. Arrêté par un sous-officier de la 24e compagnie, il prétexta qu'il avait mon autorisation — ce qui était inexact — d'aller chercher un camarade parmi les morts demeurés sur le terrain. Le sous-officier s'offrit à l'accompagner. Il refusa et disparut dans l'obscurité. Peu après, sur la ligne ennemie, retentit un coup de feu suivi du cri « Camarade », puis de nouveau ce fut le silence. Roger Salengro ne reparut plus. Le lendemain matin, 7 octobre, tous nos P. C. sont martelés par les 210 ennemis : Salengro en aurait-il révélé les emplacements à nos adversaires ?

J'établis un rapport en conseil de guerre qui concluait à la « désertion à l'ennemi » du cycliste Salengro. Le conseil de guerre de la 51e D. I. le condamna par contumace à la peine de mort. Voilà dans quelles conditions a déserté ce misérable à un âge (vingt cinq ans) où généralement les jeunes français ne connaissent que bravoure et abnégation !

J'ai tenu à préciser les événements tragiques qui firent naître dans l'esprit de ce soldat — inscrit durant son service actif sur le carnet B comme révolutionnaire dangereux — l'idée de la désertion et de la trahison.

A la fin de la guerre, un pourvoi en révision fut introduit et l'affaire portée devant le 2e conseil de guerre de Paris. A ce

moment, la plupart des témoins étaient tombés au champ d'honneur. Mais, grâce à Dieu, j'étais sorti sans trop de mal de la grande guerre et j'aurais pu apporter mon témoignage si j'avais connu la demande en révision.

Veillez agréer, etc... Colonel Arnould (Le Perreux, 30, rue de la Paix).

Monsieur Roger Salengro, à « Gringoire » vous avez répondu par un pirouette.

Mais l'acte d'accusation de votre ancien chef, il vous faudra le réfuter point par point.

Nous publierons la réponse que vous ne pouvez manquer de nous adresser.

Votre silence serait un aveu.

L'aveu que vous avez déserté à l'âge de vingt-cinq ans.

L'aveu que, pour cet acte criminel, vous avez été condamné à mort par contumace.

L'aveu enfin que vous avez menti !

Nous attendons aussi cette réponse. Comment le Topaze factieux va-t-il sortir du mauvais pas où le met le terrible réquisitoire dressé par son ancien chef » ?

«Gringoire» se distingue particulièrement par la lutte acharnée que sa direction mène contre Moscou. Cet hebdomadaire, prit maintes fois la défense de la Géorgie martyre et pour un patriote géorgien, son jugement ne peut pas passé inaperçu.

Je continue : le marxisme vise à remettre ce monde dans la main des Juifs.

Deux des plus grands cerveaux du XVIIIe siècle, un français Voltaire et l'Allemand Goethe dénoncèrent le péril juif avec une franchise brutale, mais qui n'en est pas moins juste. Écoutez Voltaire : « Les hébreux ont toujours été ou errants, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux : ils sont en horreur aux autres hommes, assurant que le ciel et la terre et tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

Les juifs joignent la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les « peuples », qui les tolèrent et qui les enrichissent (Voltaire. Dictionnaire philosophique. V. juifs). Écoutons Johann Wolfgang von Goethe : « The Reverend should rather quit his position than to worry a Jew in the name of the holy Trinity.

The Israelites never were worth very much, as this people have been reproached a thousand times by its own leaders, judges, counsels and prophets. They have but small virtues and most of the faults of all other peoples. They have no point of honor ».

Longtemps donc avant Hitler, deux des personnalités les plus puissantes du XVIII^e siècle traitèrent les juifs aussi rudement que leurs ennemis aujourd'hui — Quand A. Hitler s'écrie : « que le juif a l'habitude de mentir jusqu'à l'extrême », il dit vrai, il connaît l'histoire, et surtout la vie.

La puissance de Juda est énorme. Pour sa défense d'Israël mobilise facilement la plume, le marteau, la faucille et même l'épée. Le chancelier autrichien Metternich et le Premier Français Perrier du siècle passé furent à la solde de Rotschild : leur influence sur la politique européenne fut décisive.

François Coty publia dans « l'Ami du Peuple » des documents prouvant que la révolution russe a été financée par la banque Kahn, Zoete et Cie et par ses fameux agents Jacob Schiff et Henauer. Les Britanniques disent : « Acts speak louder than words ». Écoutons Charles Maurras et lisons son article sur la mentalité juive :

Les beaux métiers

« Dans un numéro de l'AIOLI de 1893, qui reprenait une chronique de l'Almanach provençal de 1880, Mistral tirait de l'histoire de Provence deux documents.

C'est d'abord une lettre du rabbin d'Arles, du 13 janvier 1489, demandant conseil aux Juifs de Constantinople sur les persécutions dont ils se prétendaient l'objet de la part du roi de

France, nouveau suzerain de Provence.

Le 21 décembre de la même année 1489, les rabbins de Constantinople répondirent :

« Bien aimés frères en Moïse...

« Vous dites que le Roi de France veut que vous vous fassiez chrétiens ? Faites-vous chrétiens, du moment que vous ne pouvez faire autrement, mais gardez toujours dans le cœur la loi de Moïse.

« Vous dites que les gens veulent prendre notre bien ? Faites vos fils marchands et, par le biais du négoce, vous accaparez peu à peu tout le leur.

« Vous vous plaignez que l'on attente à votre vie ? Faites vos enfants médecins et apothicaires : ils pourront tuer tout le monde sans peur d'être punis.

« Vous dites qu'on démolit vos synagogues ? Faites vos enfants clercs et chanoines : vous ruinerez l'Eglise à plaisir.

« Et, quant aux ennuis et vexations que vous subissez, faites vos enfants avocats ou notaires, ou tout autre métier qui s'occupent des affaires du public : par ce biais, vous dominerez les chrétiens, leur ravirez leur terre et vous vengerez d'eux.

Il ne manque à ce curieux morceau, où l'invasion des professions libérales par Israël est si bien prévue et annoncée, qu'un trait : le conseil de devenir député, sénateur, ministre de la démocratie — suprême idole de pauvres peuples arriérés. »

J'ai particulièrement étudié la question juive — il est indigne d'un homme loyal employer deux poids et deux mesures dans les jugements : sur l'autel de l'objectivité, je donne mon accolade à la vérité en dénonçant le péril juif... pour me justifier, je citerai les auteurs juifs, eux-mêmes. Pierre Paraf, dans son livre « Israël » écrit : « Le juif veut tout conquérir, sans jamais rien renier... les juifs sans rien renier de l'idéal de leur race travaillent au bonheur de la patrie que les adopta... le juif a trop d'internationalisme : il est vrai qu'entre la doctrine

communiste intégrale et les rêves du prophétisme juif, il existe certaines affinités : l'idée d'un redressement complet des voleurs sociales ait toujours bouillonné au plus profond de l'âme juive, que la notion de la propriété collective l'ait emporté chez les Hébreux sur le concept de la propriété individuelle, fille du droit romain » et pour finir le juif Paraf insulte le Sauveur : « Un peuple aux solides traditions de travail, comme tel le juif, n'avait pas voulu accepter le « nihilisme » du Seigneur... Dans la nouvelle religion (socialisme) Israël apporta non seulement le mysticisme, mais aussi le sens précis des réalités, économiques (p. 198) » textuellement écrit P. Paraf. Jugez vous-même.

M. Déat, l'ami de M. Renaudel, épouvanta le juif Léon Blum quand Ariën Déat révolta contre le marxisme étouffant, inhumain et antinational et contre l'esprit talmudique des grands prêtres socialistes (R. Millet. Le Communisme ou quoi, p. 54).

MM. Spaak et de Man serévoltent en Belgique contre le dépotisme talmudique de M. Vandervelde.

Le socialisme belge avec sa forte organisation, son unité doctrinale, est menacé de scission. Notre grand Khomeriki triomphe ; immortel martyr aimait à répéter « Le parti ouvrier géorgien doit être internationaliste par idéalisme, mais national par nécessité et par tactique ».

Je continue...

Bernard Lazare, juif lui-même, écrivait : « Le juif est agent révolutionnaire, mais l'hébreu est conservateur de lui-même. Ce fut le juif K. Marx qui lança l'appel aux prolétaires et travailleurs : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous » que notre « Brzolis Khma » pieusement conserve sur la manchette de son journal même ici en exil.

Je vous demande encore une fois, lisons ensemble le document publié par la presse française, sous le titre :

« Le juif à la faveur de la victoire du Prolétariat. »

« Ouvriers français, nous n'avons pas envie de vous mettre dedans comme vous y met Blum.

Et, quand nous vous disons une chose, nous vous en donnons la preuve et la raison.

Nous vous conseillons de lire Bernard Lazare, James Darmesteter : tout le monde n'en a pas le loisir.

Alors, faites-nous le plaisir de réfléchir au sens du simple document que voici.

La REVUE DE PARIS publiait en 1928 une curieuse lettre d'un juif marxiste, nommé Baruch Lévy. Elle date du second Empire. Elle paraît adressée à Karl Marx lui-même, au maître de Blum :

« Le peuple juif, pris collectivement sera lui-même son Messie.

Son règne sur l'univers s'obtiendra par l'unification des autres races humaines ; la suppression des frontières et des monarchies qui sont le rempart du particularisme et par l'établissement d'une République Universelle, qui reconnaîtra partout les droits de citoyens juifs.

Dans cette organisation nouvelle de l'humanité, les fils d'Israël répandus dès maintenant sur toute la surface du globe, TOUS DE MEME RACE ET DE MEME FORMATION TRADITIONNELLE (c'est la thèse de Bernard Lazare) sans former cependant une nationalité distincte, deviendront, sans opposition, L'ELEMENT PARTOUT DIRIGEANT, SURTOUT S'ILS PARVIENNENT A IMPOSER AUX MASSES OUVRIERES LA DIRECTION STABLE DE QUELQUES-UNS D'ENTRE-EUX. »

Est-ce limpide ? Et les masses ouvrières comme on les voit marcher.

« Les gouvernements des nations formant la République universelle passeront tous sans effort DANS LES MAINS ISRAELI-

TES A LA FAVEUR DE LA VICTOIRE DU PROLETARIAT. La propriété individuelle pourra alors être supprimée par les gouvernants de race judaïque qui administreront partout la fortune publique.

Ainsi se réalisera la promesse du Talmud que lorsque les temps du Messie seront venus, les juifs tiendront sous leurs clefs, les biens de tous les peuples dumonde. »

L'ami qui me rappelle ce beau texte souvent cité dans les conférences du docteur Roubion, à Marseille, ajoute :

« Quel beau rêve de parasite ! Mais quand nous voyons passer dans les rues de pauvres malheureux qui chantent l'Internationale, nous pouvons dire : pauvres gens ! on les fait travailler sans qu'ils le sachent, à réaliser les rêves du juif Baruch Lévy.

A quoi le docteur Roubion ne manque pas d'ajouter cette réflexion de bons sens : « l'antisétisme est une réaction de défense des peuples qui ne veulent pas dégénérer. »

Voilà des clartés directrices, faisant comprendre à quoi la France a été réduite par la démocratie » écrit Ch. Maurras : c'est net et clair, sans équivoque et commentaire.

En Espagne, aujourd'hui, deux juifs sanglants, Neimann et Bela Khun, sont les véritables maîtres de la situation ; ils dictent leur volonté aux gouvernements de Madrid et de Barcelone. L'ambassadeur de Staline à Madrid, le juif Rosenberg, représente non seulement le pays des Soviets, mais la puissance de la juiverie révolutionnaire et financière. Juda veut la guerre, il organise la tuerie dans ce malheureux pays pour arriver à son but et réaliser son rêve : par le cataclysme mondial imposer sa terrible domination.

La Révolution mondiale et le communisme camouflent la vraie politique inhumaine de Juda : la conquête du monde, par Israël reste son suprême but. Le Dr Weizmann menaçait de mettre en mouvement la force destructive d'Israël déchaînée. En Espagne

cette force diabolique déjà rentre en action... la presse honnête s'alarme :

« A Siguenza les rouges ont promené l'évêque du lieu tout nu dans la rue au milieu d'un chœur de prostituées. On a violé des femmes dans les églises sur l'autel. Toutes ces victoires du marxisme sur l'obscurantisme se sont accomplies sous le signe de la faucille et du marteau. L'argent de Moscou a été bien employé au pays de Sainte-Thérèse et de Saint-Jean de la Croix. »

« Cependant ce qui frappe le plus dans comptes rendus, c'est l'unanimité avec laquelle ils ont dénoncé la présence dans les rangs des milices du Front Populaire, de Juifs communistes et marxistes immigrés d'Allemagne ou venus tout droit de Russie et de Pologne. Il paraîtrait même que ces juifs compteraient parmi les plus exaltés et les plus cruels et que ce serait à leurs excitations que l'on devrait une bonne partie des abominables crimes qui ensanglantent le sol espagnol. »

L'amour de la paix poussé jusqu'à la folie chez les amis des Soviets nous conduira directement à la guerre. L'Internationale socialiste, ce repaire des Juifs et des traîtres, avoue, par la plume de son président L. de Brouckère, que la lutte finale, prédite par son maître K. Marx, s'approche à pas de géants... Je laisse comme d'habitude parler mes documents : la parole est à Saint-Aulaire (Genève contre la paix, p. 85).

« Au point de vue politique, le bolchevisme est le poulain des banquiers de New-York ». Ce paradoxe n'est pas un mystère pour Saint Aulaire... il nous explique pourquoi les banquiers juifs sont les auteurs responsables de la révolution russe.

« J'en ai rencontré un, en 1919, à Budapest, quelques jours après la chute de Bela-Kuhn, chassé par l'armée roumaine... les libérateurs de la Hongrie ne les avaient pas expulsés afin de ne pas provoquer les protestations du Conseil suprême à Paris, et dont toutes les foudres, dans cette affaire, étaient réservées non aux bolchevistes, mais au gendarme roumain... Le général Smuts,

délégué du Cap au Conseil suprême, fût même chargé d'une mission spéciale auprès de Bela-Kuhn, de sorte que cet ennemi des nations alliées faisait figure d'allié de leurs gouvernements contre une autre nation alliée.

Nombre de révolutionnaires israélites, expulsés de Hongrie, y étaient revenus après l'armistice, sous l'uniforme américain, et ce sont leurs rapports à Wilson qui inspiraient la politique du Conseil suprême dans l'Europe centrale. J'ai retenu les propos d'un de ces augures dont je fus le voisin de table à un de ces dîners internationaux qui sont la meilleure école et le plus dangereux écueil de la diplomatie. Il était devenu un des directeurs d'une grande banque de New-York, une de celles qui finançaient la révolte bolcheviste. Un convive lui ayant demandé comment la haute finance pouvait protéger le bolchevisme, ennemi de la propriété mobilière, condition de l'industrie bancaire... notre homme vida un grand verre de Tokay... et dit :

« Ceux, qui s'étonnent de notre alliance avec les Soviets oublient que le peuple d'Israël est le plus nationaliste de tous les peuples, car il est le plus ancien, le plus uni, le plus exclusif. Ils oublient que son nationalisme est le plus héroïque, car il a résisté aux plus terribles persécutions. Ils oublient que c'est aussi le nationalisme le plus pure, le plus immatériel... il est spirituel comme la papauté. Mais il est tourné vers l'avenir au lieu de l'être vers le passé, et son royaume est ici-bas. C'est pourquoi il est le sel de la terre... le plus dessalé des nationalismes, c'est-à-dire le plus déconté, le plus dépouillé...

Quand je dis le plus dépouillé, j'entends que notre nationalisme est le plus buvable de tous... Pour en revenir au sel, connaissez-vous le précepte des sauteurs de morue?... trop de sel brûle la chair, pas assez la corrompt. De même pour l'esprit et pour les peuples. Nous appliquons ce précepte sagement, ainsi qu'il convient, le sel étant l'emblème de la sagesse... nous ne l'administrons à dose corrosive que dans les cas exceptionnels,

quand il s'agit de brûler les débris d'un impur passé comme, par exemple, dans la Russie des tzars. Cela vous explique déjà un peu pourquoi le bolchevisme nous agrée : c'est un admirable saloir, pour brûler, non pour conserver. Mais, en dehors et au-dessus de ce cas particulier, nous communions avec le marxisme intégral dans l'internationale, notre religion, parce qu'il est l'arme de notre nationalisme, arme tour à tour défensive et offensive, le bouclier et le glaive.

Le marxisme, direz-vous, est aux antipodes du capitalisme qui nous est également sacré... les deux contraires trouvant comme le bolchevisme et nous, leur identité dans l'Internationale. Et ces deux contraires qui sont aux antipodes de la Société comme de la doctrine se rejoignent dans l'identité de la même fin : la rénovation du monde par en haut, c'est-à-dire par le contrôle de la richesse, et par en bas, c'est-à-dire par la révolution. Pendant des siècles, Israël a été séparé de la chrétienté... Nous avons ainsi conservé notre génie et notre mission divine. C'est nous aujourd'hui les vrais fidèles. Notre mission consiste à promulguer la loi nouvelle et à créer un Dieu... c'est notre nouveau Testament. Nous y réconcilions les rois et les prophètes, comme David le prophète-roi ou le roi-prophète, les réunissait dans sa personne...

Nous ne sommes le plus commun diviseur des peuples que pour en devenir le plus grand commun fédérateur. Israël est le microcosme et le germe de la Cité future »

Bien entendu, d'après les journaux judéo-socialistes tout ceci est blagues et archiblagues.

M. St-Aulaire, ex-ministre de France en Hongrie, n'exagère, ni n'insinue : il libère sa conscience.

Passons maintenant aux événements en Espagne et écoutons L. Degrelle :

« Le gouvernement du Juif Blum, ému par ces massacres, a fait

Le gouvernement du Juif Blum, ému par ces massacres, a fait un geste « bien français ». Il a demandé aux états européens d'observer une neutralité absolue. Les Etats européens n'ont pas été pressés de répondre. Ils savent en effet, que la France ne cesse de fournir des avions DE L'ARMÉE FRANÇAISE aux communistes espagnols, qu'elle leur envoie des hommes, qu'elle permet aux miliciens espagnols de passer sur son territoire pour se ravitailler en œufs durs et en pastilles pour la toux.

Le journal du mouchard Wauters enrage de ce qu'on n'admire pas comme il le faudrait, le noble geste bien français du juif Blum.

Cette vieille barbe de Louis de Brouckère nous prédit la guerre civile en Belgique pour très bientôt. Evidemment c'est lui qui commencera, et s'il commence, il doit être le premier à supporter les risques de ce genre de sport. Je suis certain que ce noble vieillard n'hésitera pas à offrir sa poitrine velue et son noble flanc pour en faire le rempart de la démocratie. Si cette vieille et belle, il faut tout dire, mon Oncle-barbe d'ex-senateur marxiste, veut qu'on casse la noble figure qu'elle encadre, M. de Brouckère peut fort bien se la faire casser ailleurs, en Espagne par exemple, qu'il aille, mais qu'il nous laisse en paix.

Il est vrai qu'il est allé à Madrid l'autre jour mais ce fut pour prendre d'héroïques photographies de guerre dans les musées d'armes de la ville. »

Je me demande maintenant comment le triomphe du Front Populaire en France et la constitution d'un gouvernement à Paris, sous la présidence d'un sémite, peuvent faire le bonheur des socialistes géorgiens. Ne se rappellent-ils pas, nos amis, que Juda a juré d'avoir la peau de Hitler. Israël publiquement se déclara l'ami de Moscou et L. Blum délégua son propre fils, en

qualité d'ingénieur, à Moscou. Écoutons encore une fois la presse française :

« La puissance de l'aviation soviétique est un bluff gigantesque. Le fils de Léon Blum ne peut l'ignorer, lui qui a passé plusieurs mois à Moscou aux fins d'assurer la mise en train de la fabrication des moteurs Hispano 12-Y, construits sous licence par les soviets.

Il sait que la première série de moteurs à peine sortie des usines rouges, a dû être jetée au cimetière. Les ingénieurs russes n'avaient même pas été capables de copier exactement.

Le fils de M. Léon Blum sait que si l'industrie prolétarienne sort des masses d'appareils, ce sont des rossignols sans intérêt actuel.

Il sait que la pagaïe qui règne là-bas dans les idées et dans les méthodes aboutit à ce résultat qu'il n'existe pas en U.R.S.S. de pièces de rechange. »

Un grand quotidien belge, « Le Soir », journal connu pour sa tolérance et son libéralisme, qui, parmi ses collaborateurs compte le fameux journaliste soviétique Karl Kradeck, et est donc plutôt de gauche que de droite, jugeait ainsi l'arrivée au pouvoir de M. Blum :

« Pour assurer sa politique de sécurité de la Russie, condition essentielle de la consolidation du régime bolchévique, Staline a besoin de la France, qui, dans sa pensée doit contenir l'Allemagne et l'empêcher d'attaquer la Russie, en vue de réaliser le rêve hitlérien d'occuper les terres noires de l'Ukraine.

Staline est parvenu à conclure un accord franco-russe ; c'est un premier succès, mais incomplet. Que fait Staline ? Il ordonne au parti communiste français, section de la IIIe Internationale, de mener la campagne électorale du Front Populaire de façon à s'assurer au parlement français une majorité de gauche destinée à soutenir et à développer l'entente franco-russe. La vic-

toire est acquise. Un gouvernement du Front Populaire est constitué. Par les communistes français qu'il dirige et subventionne, Staline tient le gouvernement Blum de deux manières : sans l'appui des 80 voix communistes de la Chambre, M. Blum n'a pas de majorité ; de plus, l'expérience de la mobilisation ouvrière de juin, sous la poussée des communistes, prouve que Staline dispose en France d'une armée redoutable contre n'importe quel gouvernement. La question est simplement de savoir à quel moment et dans quel but précis Staline usera de l'un ou de l'autre de ces moyens de pression. »

Voilà une façon d'opérer de Staline en pays étranger.

« Passons à l'Espagne. Celle-ci n'intéresse pas directement la sécurité russe, mais elle a son importance en tant que voisine de la France. Si l'Espagne confiat ses destins à un gouvernement fasciste, la position de la France serait affaiblie ; car la France devrait garder dans les Pyrénées une partie de ses forces armées si nécessaires du côté de l'Allemagne.

Staline a donc ordonné aux communistes espagnols, section de la IIIe Internationale, de se joindre au Front Populaire et de lutter de toutes leurs forces contre les insurgés, qui, à ses yeux, représentent un mouvement fasciste. En vertu de l'article premier des statuts de la IIIe Internationale, Staline a, en outre, donné aux communistes des autres pays l'ordre de prêter leur aide aux communistes espagnols.

Chacun peut constater que cet ordre est exécuté de manière exemplaire. »

Je me demande souvent avec angoisse si notre vénéré vieillard partage les hallucinations de ses collaborateurs les plus proches. Le Socialisme Géorgien ne peut marcher bras dessus, bras dessous avec le socialisme jude-maçonnique. Si la main dure du destin de nouveau nous touche et si le malheur veut, que N. Jordania, notre chef devienne la victime d'une pareille aberration, notre obéissance envers lui serait criminelle. A sa popularité et à son

prestige, nous ne sacrifierons pas celui de notre Chère Patrie. Souvent il arrive que les chefs les plus estimés et aimés ne sont pas entourés des cervaux les plus clairs et des cœurs les plus droits : notre devoir dans ce cas est de donner l'alarme.

Mieux vaut, au besoin, courir le risque de se brouiller avec ses meilleurs amis qu'avec sa conscience et son devoir. Je n'obéis qu'à ma conscience en écrivant, qu'aujourd'hui Genève et Amsterdam font le jeu de l'impérialisme judéo-russe.

Les escrocs de l'insanité ne peuvent avoir la confiance de notre Chef vénéré : il représente le suprême espoir et la richesse la plus précieuse, qu'un peuple, engagé dans une lutte terrible possède. Il y a des circonstances dans la vie, où la bravoure consiste à avoir le courage de dire la vérité... et le génie d'apprécier et de comprendre cette vérité, sortie de la bouche d'un ami dévoué et sincère.

L'homme est grand quand il sait choisir entre l'amitié et la vérité... se débarrasser d'une fausse doctrine et de l'amitié et rester toujours fidèle à sa Patrie. Le Bourrage de crâne par la presse juive empoisonne la société et rend une opinion juste impossible. Écoutons à ce sujet le cri d'alarme poussé par la presse non juive :

« ISRAËL ROI. »

Nous recommandons à nos amis la lecture du numéro du samedi 13 juin de « Savez-vous ? », dont la plus grande partie est consacrée à « Israël Roi ».

L'enquête que nous publions aujourd'hui, écrit notre confrère dans son avant-propos, révélera au grand jour l'emprise extraordinaire exercée par les Juifs sur les forces vives de la nation. Qu'il s'agisse de finances, d'administration publique, des affaires,

du barreau, de l'Université, des lettres et des arts, partout l'influence sémite se fait directement sentir, souvent à l'abri de pseudonymes trompeurs.

Quant à la politique — après avoir été longtemps inspirée par les fils de Sion, organisateurs de la corruption des consciences, maîtres dans la pratique des influences occultes, et devenus peu à peu les véritables chefs de grands partis, — elle leur est maintenant livrée...

Les Juifs prennent possession du pouvoir au moment où une crise intérieure sans précédent oriente la France vers un ordre nouveau qui n'a pas encore trouvé son point d'équilibre, et au moment où pèsent sur nos frontières des menaces d'invasion. Une telle coïncidence n'est pas rassurante lorsqu'on sait que les lois mêmes de l'esprit juif sont exclusives de toute idée nationale.

Nous ne pouvons, faute de place, que signaler les têtes de chapitre de ce beau numéro de « Savez-vous ? », admirablement illustré : « Quand Israël est roi », par Louis Daney, « Les Juifs partout... »

Nous appelons tout particulièrement l'attention sur la partie de ce dernier chapitre, consacrée à l'infiltration juive dans la presse.

A l'Intransigeant de L. L. Dreyfus et aux journaux spéciaux, notre confrère fait remarquer qu'il faut ajouter :

« L'Echo de Paris », directeur Simond; rédacteur Hirsch, dit Marcel Hutin; « Le Figaro », directeur Weinberg (Cotnareanu), rédacteurs René Lara, Henri Vonoven; « Marianne », directeur Berl, rédact. Bloch, Blaumanis, Kaider, Zweig, Salomon, Lazareff, etc.; « Vendredi », dont on connaît les attachés juives et où écrivent tous les « intellectuels » juifs, réd. Nizan, Soria, Lévy, Abraham, Benda, Viollis, Blochetc; « Agence Economique et Financière », direct. Bollack; « Journée Industrielle », direct. Cohen; « Les Echos », directeurs E. et R. Schreiber; « Le Capital », direct. Perquel; « La Lumière », direct. Boris, rédact. Gom-

bault, Kahn, Altman, Grumbach; « Regards », rédact. Nizan, Mossé; « Russie d'aujourd'hui », rédact. Nizan, Bloch, Friedman; « Vu », direct. Vogel, rédact. Jacob, Kayser, Lecache; « Sept », hebdomadaire catholique, Brunschwig, spécialiste des « questions hitlériennes »; « Petit Parisien » et « Excelsior » (dont la directrice est Mme Dupuy, née Braun), rédact. See, Jacob, Loewel, Morice, G. Meyer, Paraf; « l'Ordre » et « Vendémiaire », dirict. adm. Ebstein; « L'Œuvre », rédact. Israël, Jacob, Kayser, See, etc.; « Paris-Soir », rédact. Abraham, Lévy, Sauerwein, Wolf, R. Kempf, etc., enfin « Le Populaire », direct. Léon Blum, rédact. Meyer, Zyromski, Rosenfeld (politique extérieure), Bernard, Lévy, etc., et « l'Humanité », fondée par douze juifs, rédact. Nizan, Cohen, Benda, Bloch, Kalmanovitch, dit Coran; « Femina », direct. Ochs, coll. Dreyfus. Les juives se sont mises à la tête des mouvements et des journaux féminins : Louise Weiss, directr. de « La Femme Nouvelle »; L. Brunsschvicg, directr. de « La Française »; Kraemer-Bach, directr. en chef de l'Information féminine, etc...

Même envahissement à la Radio...

C'est effrayant. »

Contre l'hypocrisie et le mensonge du Front Populaire s'élève un évadé du bange soviétique l'ex-communiste Victor Serge : « Vous voulez faire un front commun contre le fascisme » écrit V. Serge à l'esclave de Moscou André Gide : « Comment lui barrerez vous la route avec tous des camps de concentration derrière vous ». Mais les presses socialiste et maçonnique se taisent. Au service des Soviets et de son Maître Israël Herriot, Got, Boncour, De Brouckère... lancent des injures contre « les torbans fascistes » et font appel aux frères communistes pour combattre les dragons noir et brun. Quelle canaillerie... Cette Société des Nations qui a reçu la protestation de notre vénéré Chef en décembre 1927, sur les atrocités commises par Moscou, par ordre de la judéo-maçonnerie, ouvre ses portes aux assassins

d'un peuple paisible, coupable d'avoir instauré chez lui le régime démocratique.

Voici le texte de cette protestation :

« Monsieur le Président,

Je me permet de m'adresser à vous, comme au chef de l'organisation la plus humanitaire, et d'attirer votre attention sur l'état atroce et inhumain dans lequel se trouvent les détenus politiques géorgiens en Russie et en Géorgie. Vous verrez, par les faits exposés ci-dessous, que les tortures auxquelles sont soumis ces prisonniers dans les caves de la Tchéka et dans les cellules spécialement aménagées dépassent en cruauté tous les supplices existant au Moyen Age.

Le régime de la famine absolue, la claustration des détenus absolument nus dans des cellules glaciales, la détention dans des trous « tonneau » faits dans des murs, la détention dans des cellules sans toiture où la pluie et la neige tombent sur eux, la bastonnade impitoyable, le plongement, en hiver, dans des rivières, des détenus attachés à la taille par des cordes, le clouage sur des planchers, le simulacre de fusillade, la projection de neige et d'eau dans des cellules, etc. Tous les moyens les plus horribles et les plus cruels sont appliqués aux prisonniers politiques pour les forcer à parler.

Cet état de choses a lieu au XXe siècle, à une époque de civilisation et de liberté.

Je m'adresse à vous, qui êtes le meilleur représentant de cette civilisation et de cette époque, et vous prie, dans un but humanitaire, d'élever votre voix autorisée pour la suppression de ces supplices.

Notre désir est que les caves des Tchékas, les cellules et les moyens de tortures soient supprimés pour toujours en Géorgie, que toutes les personnes arrêtés soient envoyées dans les prisons

d'Etat, sous la surveillance du procureur, avec garantie de l'instruction en règle.

Le désir de toute la nation géorgienne est la cessation immédiate de l'envoi des détenus politiques en Russie. Avant tout, qu'il ne soit éloignés du Nord et que ceux s'y trouvant déjà soient ramenés dans leur pays.

J'espère que le peuple géorgien, qui endure des souffrances inouïes trouvera en vous un protecteur et que vous et vos institutions prendrez toutes les mesures à votre disposition pour soulager sont sort.

Si le gouvernement soviétique nie ces faits, je suis prêts à en prouver mille autres, à condition, bien entendu, qu'il laisse à votre Commission la possibilité de vérifier sur place la situation des détenus politiques.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma très haute considération.

Signé : N. JORDANIA.

9 Décembre 1927.

Cette lettre, avec tous les documents à l'appui, fut envoyée à Moscou, au gouvernement soviétique.

Le Comité attend jusqu'à présent la réponse de Moscou. On oublia que le bolchevisme est le poulain des banquiers Juifs. Moscou peut dormir tranquillement : les forces nombreuses et puissantes dont l'Israël dispose restent au service des Soviets et sont déchaînées contre Berlin et Rome.

Ceux qui, après cela, croient à la justice de Genève sont des nigauds impardonnables.

A l'Internationale socialiste et maçonnique, dans la presse et la finance, tous les leviers de commande passèrent aux mains des juifs — les Rotschilts et les Dreyfus tiennent l'économie de la France et le Juif Blum tient le sort de la France en mains.

Le Général Ludendorff, dans son livre « La guerre totale » écrivait textuellement : On a souvent prétendu que Napoléon I

avait agi de manière à maintenir un commandement unique... C'est une erreur.

Napoléon n'était qu'un jouet entre les mains des francs maçons qui favorisèrent son ascension, puis provoquèrent sa chute... en lui faisant entreprendre la désastreuse campagne de Russie, campagne qui n'était d'aucune utilité ! »

Voilà déjà deux siècles que les francs maçons dirigent la politique intérieure et extérieure de la France et sont maîtres absolus de sa destinée pour quelle raison alors nos nigauds chantent-ils « Hosanna » à cette puissance injuste et maçonnique.

Même la fidèle Belgique, alliée et amie traditionnelle de la France, s'éloigne d'elle. J'ai déjà cité des articles de la « Gazette » et de « L'Echo de la Bourse ». « La Nation Belge » le journal le plus francophile du pays, sous la signature de Ch. d'Ydewalle, à l'occasion de la mort d'un général allemand : Von Klück, écrivait : sur l'infidèle amie de la Belgique, sur la France, un article très peu flatteur pour son amour propre et sa fierté nationale, surtout en ce qui concerne l'intelligence de son haut commandement, que l'exalté L. Daudet vante tant. Le 16 à Louvain, le G. Q. G. belge apprenait que les allemands franchissaient la Meuse à Huy, sur quatre ponts, à un rythme torrentiel...

« Si grande était l'erreur du G. Q. G. français, que le Colonel Aldebert, chef de la mission française à Louvain, s'écrie devant nos officiers : « Mais vous êtes devant un rideau de cavalerie », ce rideau de cavalerie c'était un demi-million d'hommes. Ce fut l'un des grands mérites du Roi Albert d'apprécier exactement la valeur de cette formidable arrivée ».

Malgré cela le Maréchal Joffre reste, pour M. Daudet, un génial stratège.

Les hommes d'Etat belges, connaissent très bien la mentalité de leur voisine du Sud, prennent des précautions, et le jeune ministre socialiste M. Spaak ne craint pas d'être impopulaire et prononce un discours, digne d'un petit fils du grand Jambon :

« J'ai décidé d'oublier complètement mes préférences pour tel ou tel système politique, économique ou social.

Certes, je compte rester attentif aux grandes questions de politique intérieure qui se poseront chez nous. Mais, ministre des Affaires étrangères, gardien et défenseur d'intérêts considérables je ne veux me souvenir que d'une chose : la collectivité à laquelle j'appartiens.

Je ne veux qu'une chose : une politique étrangère exclusivement et intégralement belge.

Je tremble devant cet étrange pacifisme qui n'hésite pas à employer la guerre pour mieux montrer son amour de la paix.

L'illogisme de certaines attitudes est par trop déconcertant et pour ce qui concerne, je ne comprend guère ces discours dont la première partie décrit les horreurs si réelles de la guerre moderne et dont la seconde contient presque un appel aux armes.

Un peuple ne peut raisonnablement, et ce mot à lui seul me semble déjà un blasphème, consentir à la guerre que lorsque ses intérêts vitaux sont en jeu, notamment son indépendance, l'intégrité de son territoire, la défense de ses libertés. »

On ne peut mieux dire : « C'est la condamnation brutale et définitive de notre accord militaire avec la France, l'alliée de l'U.R.S.S., pays qui, selon toutes probabilités, entreront en guerre avec l'Allemagne, d'ici très peu de temps », écrit la presse belge.

« Le Ministre des Affaires Etrangères de Belgique ne doit jamais oublier : la position géographique de son pays, l'existence de populations flamandes et wallonnes, la relativité de ses forces. C'est sur ces trois réalités indiscutables qu'il faut essayer de construire.

Il ne nous suffit pas de vouloir la paix pour être sûr de la conserver. Il faut que nos grands voisins la veuillent aussi. »

Enfin, avant de passer à l'attaque et de lancer mes accusations personnelles contre la France, je vous ferai entendre la

voix et le jugement de la jeunesse belge, exprimé par son organe « l'Avant-Garde ».

« Notes sur la psychologie française. »

« On juge souvent la France d'après sa littérature, d'après ses écrivains et ses penseurs les plus représentatifs. Or, il serait difficile de trouver un pays dans lequel il existe un plus grand décalage entre la littérature et le monde réel, et la première y paraît vraiment une image compensatrice du second.

L'écrivain français décrit avant tout des personnages qu'il est impossible de trouver en France : plus exactement, il écrit l'image idéale de ce que voudrait être le Français moyen, c'est-à-dire de ce qu'il n'est pas.

Ainsi, il n'est pas une littérature au monde où l'on parle davantage d'amour que dans la littérature française ; il est impossible d'écouter en France un poste de T.S.F., sans que l'on soit aussitôt submergé de paroles de tendresse, de nostalgies amoureuses et un Français ne pourra rencontrer trois fois une femme, sans l'appeler : « Mon petit ».

Et cependant nulle part l'amour véritable n'est aussi inconnu que chez nos voisins du sud. Le contact avec un Français est immédiatement plus cordial, plus amical qu'avec quiconque : mais l'amitié ne progresse jamais, après dix ans on n'est pas plus avancé qu'au premier jour. On finit par croire que le Français est un être fermé, distant, cachant son intimité, mais l'on peut se demander s'il a quelque chose à cacher et tout simplement si la vie intérieure ne lui est pas totalement étrangère.

Les Wallons s'imaginent volontiers posséder un tempérament semblable à celui des Français ; mais il s'agit de ceux qui n'ont jamais été en France.

Dernièrement encore, je rencontrais des ouvriers borains rentrant chez eux après avoir été travailler à Paris : Oh ! ce qu'ils sont vaches ! disaient-ils dans leur langage savoureux.

Eux aussi, ce qui les décontenançait là-bas, après la chaleur

du premier accueil, c'était cette sorte d'indifférence plus douloureuse que la haine, l'impossibilité d'un contact personnel de la communion d'âme et la solitude essentielle.

Bien entendu, il n'y a rien de plus agréable que dix Français ensemble. Lorsque des Germains se réunissent, si l'on ne chante pas, ça finit par devenir irrémédiablement triste. Mais les Français ont l'art de la Conversation, de l'ironie et du rire; ils ont des idées claires et ils s'en vantent. On peut donc passer des journées délicieuses avec eux, mais à condition d'oublier qu'on a une âme, qu'il serait bon d'aimer et d'être aimé, car sinon l'on se retrouvera démesurément seul et pauvre de trop de richesses attendues.

Jusque dans sa religion le Français ignore totalement ce qu'est l'amour. Les saints de France sont des hommes de foi ou des moralistes, mais il est impossible de trouver parmi eux des mystiques.

Un François d'Assise, un Ruusbroeck, un Tauler, un Jean de la Croix sont inconcevables là-bas. Le catholicisme français est une religion de foi, parfois d'espérance, mais rarement d'amour.

Avant tout, il est moraliste et prêcheur; même des non catholiques le sont restés: depuis Montaigne en passant par La Bruyère et Voltaire jusqu'à Gide, nous ne trouvons que des moralistes.

Et comme les moralistes ont besoin de gens à approuver ou à condamner, le Français ne peut se passer d'un public; lorsqu'il ne possède pas des amis à sa dévotion et des ennemis héréditaires, il est malheureux.

Si l'Allemagne n'existait pas, il faudrait l'inventer. Le besoin d'un public, c'est ce qu'on appelle en France le sens de l'animal. Tout le monde sait que la civilisation française est à la fois par nature et par grâce divine, essentiellement universelle. Tout ce qui est Français est universel. Bien entendu, n'est universel dans le monde que ce qui est français. Car là est le paradoxe

de pareil universalisme : le Belge ou le Yougo-Slave ou encore le Tchéco-Slovaque sont dignes de la civilisation, non point parce qu'ils sont eux-mêmes, mais parce qu'ils admirent la France ; le jour où ils ne l'admireront plus, ils deviendront barbares, car le critère de la civilisation, c'est la France.

Quand le Français ne comprend pas, il condamne.

Evidemment, il ne peut pénétrer la mentalité slave ou germanique ; celle-ci est donc anormale. Il n'y a pas un pays au monde où l'on comprend moins un étranger qu'en France. Quand un Français rencontre un étranger, il ne lui demandera pas des nouvelles du pays d'où il vient, il se contentera de savoir comment se traduit l'amitié de ce pays pour la France, il est convaincu que dans ce qu'il a de bon, l'étranger ressemble à la France, mais que là où il en diffère, il est foncièrement mauvais et donc inintéressant.

Mais parlons ici du Français moyen, car il y a des exceptions. Les littératures étrangères, russes et allemandes, ont influencé une partie de la jeunesse française.

Mais il s'agit d'une infime minorité, plus cosmopolite que française. Cette minorité est, il faut l'avouer, souvent très séduisante. L'âme approfondie sous l'influence étrangère ; elle jette dans le chaos humain la clarté et la pénétration de la mentalité latine, et produit ainsi des types humains d'une incontestable harmonie. Un homme comme Maritain représente excellemment pareille minorité.

Mais d'une manière générale, la France est un pays raisonnable où triomphent les vertus bourgeoises ; c'est éminemment le terre de la raison raisonnante, du bon sens et des idées claires, c'est à dire de l'homme moyen.

Tout ce qui ne peut se démontrer par un syllogisme devient dangereux et il est bon de s'en méfier. On tolérera la tragédie, mais à condition de l'enfermer dans des règles bien fixes.

L'épopée sera admise, mais à la manière de Corneille, qui

est le triomphe du grandiloquent et du ridicule. L'art sera chargé avant tout de traduire des belles formes et beaucoup moins la profondeur de l'âme et sa tragédie. Le Charme de la France réside avant tout dans cet amour de la forme, des lignes harmonieuses et équilibrées.

La plupart des Français ont ce sens de la forme, d'un certain raffinement extérieur, de l'élégance. Les Germains sont plus profonds que les latins ; ils sont plus cultivés, mais moins civilisés. Le contact avec des Germains finit toujours par blesser une certaine sensibilité, un certain besoin de politesse, de charme extérieur, de délicatesse et d'élégance dans la manière de parler, de s'habiller, de se conduire. En France, au contraire, cette sensibilité est satisfaite, mais c'est l'âme qui reste altérée.

Nécessairement cet amour de la forme est hostile à celui de la personnalité. Elle suppose que personne ne se fasse trop remarquer.

Les Français n'aiment pas les originaux, ni les génies. Au siècle dernier, ils en ont eu cependant : Bloy, Baudelaire, Rimbaud, Loutréamont les ont trop scandalisés. Aussi, leur voix fut-elle étouffée, déclarée hors la loi ? Mais les Français ont encore une manière beaucoup plus astucieuse de se venger de leurs grands hommes : pendant leur vie, ils font autour d'eux la conspiration du silence, mais après leur mort, ils leur élèvent des statues ; ils tâchent de voiler leurs côtés dangereux et explosifs et s'efforcent d'en faire les modèles des vertus bourgeoises.

Il n'y a rien de plus semblable à un Français qu'un Français. Bien entendu, nous parlons des vrais Français, c'est-à-dire de ceux de Paris, de l'Isle de France, de ceux qui firent la France dans le sang, car à part cette unité du sang, la France n'existe pas ; la Bretagne, la Provence, la Savoie, ou l'Alsace ne sont pas la vraie France. Le symbole le plus authentique de la mentalité française ce sont les villes françaises, les rues françaises : impossible d'y trouver une maison originale, une couleur écla-

tante ; toutes les rues sont pareilles, interminables, grises, et sales ; tout le monde habite en appartement et se soumet à la dictature de la concierge.

En France, ce ne sont pas les propriétaires qui sont les ennemis des locataires, mais les concierges. La concierge française joue un rôle plus important dans le maintien du régime que le soldat ou le policier. Elle est éminemment la gardienne de l'ordre, de l'autorité et de la discipline. Armée de son balai et de sa langue, elle dispose à son gré des habitants de la maison, loue ou blâme, dénonce ou soutient. Agence de renseignements et terreur de ses sujets, elle est le symbole de la vie sociale française.

Si les Français n'aiment pas la personnalité, ils n'aiment cependant pas non plus l'Etat, ni la vie sociale en tant qu'expression d'une âme collective. Tous les habitants de ces grandes maisons à appartements ne se connaissent pas ; pourvu que les convenances extérieures soient sauvegardées, on s'enferme dans sa coquille. Et le coquille c'est la famille.

Il faudrait écrire un livre sur la famille française qui, il est vrai, a disparu de bien des régions. Mais c'est elle qui reste la cellule de résistance à l'égard de l'Etat et du progrès social. Imperméable à l'extérieur, elle tend à se suffire à elle-même et à devenir le bastion de tous les égoïsmes. Gide a écrit et critiqué vilement la famille protestante française, mais une même mentalité existe dans les milieux non-protestants. Lyon est la citadelle de la grande famille bourgeoise, dans laquelle les jeunes gens de dix-huit ans font déjà leurs comptes pour savoir quelle dot ils peuvent attendre de telle ou telle jeune fille. Il y a de belles familles chrétiennes apparemment larges et rieuses, mais elles dissimulent presque toujours une tyrannie familiale et une hostilité foncière à l'étranger.

Aussi la famille française n'aime-t-elle dans l'Etat que l'armée et la police, parce que celles-ci sont nécessaires à sa sécurité ; tout ce qui dans l'Etat, au contraire tend à la faire sortir de

son égoïsme lui répugne violemment. L'amour de la sécurité est le seul sentiment liant le Français à l'Etat.

Les Français imaginent volontiers que la Belgique est une province française. La première raison en est qu'ils estiment en avoir besoin pour leur sécurité. Pour eux la Belgique est l'Etat-tampon entre la France et l'Allemagne. Aussi, l'indépendance de notre pays ne se justifie-t-elle à leurs yeux qu'en tant qu'assurant le rôle de barrière à l'égard de la « barbarie germanique ». Bien entendu, le Français sait à peine qu'il y a en Belgique près de quatre millions de personnes de langue et de culture germaniques. Il s'étonne chaque jour davantage du recul des sympathies françaises en Belgique et dénonce énergiquement ce qu'il appellera la propagande allemande.

Les milieux flamands ont trop souvent eu le tort de se désintéresser du sort des Belges d'expression française et de considérer comme une chose normale que ceux-ci lient leur destinée à celle de la France. Cependant la mentalité française et la mentalité des Belges d'expression française sont fort différentes; cette dernière possède, comme la mentalité flamande, un fond germanique, mais sur lequel est venue se greffer une culture latine. L'âme des Belges d'expression française est ainsi plus proche de l'âme flamande que de l'âme française et s'il est vain peut-être de vouloir créer une « âme » belge, il ne faudrait cependant pas oublier que nos deux « peuples » possèdent une tradition commune, ont à collaborer étroitement dans une respective autonomie et possèdent une mission historique particulière dans l'Europe contemporaine. » Raymond De Becker.

Le vide est fait autour de la France : sa politique frénétiquement anti-fasciste et soviétophile lui a fait perdre des amitiés précieuses... le pacte franco-soviétique, voulu par Israël, a porté un coup très dur au prestige de la France.

A mon avis, la France est et fut toujours une alliée infidèle et un peuple jaloux. Je me souviens de mon enfance et de

ma jeunesse : après ma langue maternelle c'est le français que j'apprenais. Après l'histoire de mon pays, c'était celle de la France que j'apprenais. Avec quelle rage, aujourd'hui, je me rappelle que je me battais avec mes jeunes camarades de l'école des cadets, quand l'un d'eux affirmait que la Grande Armée du génial dieu de guerre Napoléon fut battue par un général russe, Kutusov. Avec quelle violence je défendais l'honneur et la supériorité de la cavalerie du légendaire Murat sur la cavalerie russe. Je chérissais l'image de cette France inconnue comme celle de ma patrie. Je les ai gardées toutes les deux jalousement près de mon cœur. Mais, mon Dieu, quel réveil terrible ce fut pour moi quand je l'ai vue de près. Sa laideur m'effraya. Sa conduite inhumaine et égoïste me révolta. Son histoire me dégoûta. La France toute nue m'a paru affreusement mutilée par la maladie incurable, dont elle souffre depuis sa naissance. Elle, la France, est la victime des éternels complexes de sécurité. Ce n'est pas Albion, c'est elle qui fut toujours perfide. « La France n'imagine pas son existence comme nation et puissance, sans l'existence d'un ennemi héréditaire », dit L. Georges dans ses mémoires.

La presse juive et maçonnique nous représentait la France comme la Providence des peuples opprimés. Quel mensonge ! Paris « condamne » la guerre ; « la guerre est la honte du passé, un malheur du présent et la terreur de l'avenir » disent ses journaux. Dans le conflit espagnol, la France n'a pas joué le rôle de puissance neutre, mais de pays plus que suspect de manquements à la neutralité... Le général Mola l'accuse publiquement : « Dites bien que Madrid aussi serait déjà espagnole si la France ne se faisait pas complice des ennemis de l'Espagne. La France fait tout pour les aider. A Irun, les rouges avaient dressé un réseau de barbelés devant leurs positions et ces barbelés avaient été amenés de France par camions. On y faisait passer un courant électrique venu directement par « câble spé-

cial » de la centrale française d'Hendaye. »

Le gouvernement de Burgos et les légionnaires du Maroc, après la prise d'Irun déclarèrent aux envoyés de la presse étrangère : « Un officier de réserve français commandait les miliciens. C'est lui qui dirigea les travaux et fit édifier tout un réseau de fils de fer barbelés et de fils électriques à haute tension dont le courant était amené de France. La France a causé la mort de milliers d'Espagnols; nous ne l'oublierons pas. Mais dites-moi, Monsieur, que lui avons-nous fait pour qu'elle agisse ainsi avec l'Espagne, que lui avons-nous fait pour quelle soutienne nos pires ennemis? »

Mais Paris nie sans scrupule son intervention dans les affaires espagnoles. L'antéchrist russe et Blum menacent la paix. Heureusement pour nous, la France reste isolée. Coincée qu'elle est entre le bloc germanique et le bloc italien, la brutalité de son égoïsme est moins dangereuse qu'en 1914. En cas de triomphe des rebelles en Espagne, elle risque d'être obligée aussi de faire face aux Pyrénées.

Plus l'alliée des Soviets sera faible, plus nous, les patriotes géorgiens nous devront nous en réjouir : nos sympathies seront du côté des adversaires des Soviets. Toute la Géorgie martyre doit souhaiter la victoire de Franco et la considérer comme le premier pas vers sa propre victoire. Seule, abandonnée, la France sera exécutée sans peine par ses ennemis. La guerre mondiale montra la supériorité du haut commandement allemand, ainsi que la meilleure instruction et le meilleur dressage de son armée supérieure à ceux des armées de l'Entente... Foch, Gallieni, Joffre, ne sont pas de la taille du génial général allemand Ludendorff : « Par l'appréciation erronée de Joffre que le principal danger menaçait la France du Nord et son plan de guerre basé sur l'attaque sur tout son front, en donnant son effort principal au centre du Luxembourg belge, il (Joffre) a perdu la bataille

des frontières » écrit le général polonais francophile Sikorski, dans son livre « La guerre moderne ».

L. Georges va encore plus loin : « Si la diplomatie allemande avait été à la hauteur de sa valeur militaire, l'Amérique n'aurait pas en guerre, l'Angleterre et la France étaient seules à faire face à la plus formidable machinerie de la guerre, car 4 Etats belligérants sur 7 étaient vaincus par les Allemands. L'Allemagne a trouvé des militaires de premier ordre pour diriger ses opérations. Elle n'a pas eu de grands civils pour la gouverner. » Ainsi parle l'ex-dictateur gollois qui gagna la guerre. Foch peut bien reposer auprès de Napoléon, mais la postérité lui refusera le titre, que l'empereur gagna sur les champs de bataille d'Europe et d'Afrique.

« L'aide française était nulle » déclare la presse belge... Le Roi Albert, ordonnant la retraite sur Anvers, gagne la Bataille de la Marne. L'incapacité du généralisme français est frappante.

« Examinons le rôle de Joffre. Le généralissime français ne croyait pas à la loyauté belge : il ne croyait pas plus à la capacité de guerre des Allemands, dont il estimait les forces à la moitié de la réalité. Il entre en guerre avec des idées préconçues : attaque à outrance en Alsace et en Ardenn, ordre de tout, disposer pour une « offensive foudroyante ». L'armée française était beaucoup meilleure marcheuse que la nôtre, son équipement supérieur, ses uniformes pires, mais son artillerie moyenne et lourde n'existait guère, et le 75 ne pouvait combattre les pièces allemandes au-dessus du 77. Les mitrailleuses manquaient, le matériel était inférieur en quantité toujours, en qualité souvent. Il aurait fallu reconnaître cette situation de fait, et avoir une stratégie défensive. Or, les troupes françaises, en août 1914, furent battues, à nombre d'hommes égal, par les Allemands, parce que la mode était, chez nos voisins du Sud, à l'assaut à la baïonnette, que les Allemands laissaient venir, et fauchaient à la mitrailleuse.

Les Allemands envahissent la Belgique, le 6 août, Joffre promet quatre corps français pour Namur, et des troupes suffisantes de Givet à la forteresse. Le 8 août l' « instruction générale n° 1 » limite à Mézières l'expansion Nord du front français, mais on demande aux Belges de prendre l'offensive et de rejeter en Allmagne l'armée Emmich !!

Le 16 août, nous n'avons pas encore le moindre secours, mais on nous en promet à foison. Les Belges sont isolés et exposés à être coupés d'Anvers; ils ont devant eux, sur la rive gauche de la Meuse, 200.000 hommes. L'Etat-Major français leur fait savoir que ce sont-là vaines alarmes, que notre armée n'est menacée que par 2 ou 3 divisions de cavalerie ayant comme réserve 3 régiments d'infanterie !!

Le 18, enfin, à Orbais-lez-Gembloux, un contact s'établit entre la cavalerie française et nos patrouilles. C'est parce que l'armée est à la veille de se replier sur Anvers et que les Français la soutiennent au Sud. L'ordre de marche aux cavaliers français était formulé comme suit : « Bruxelles s'affole et le gouvernement se retire à Anvers, il faut éviter à tout prix que l'Armée Belge suive le mouvement par suite, il est indispensable que le corps de cavalerie prenne liaison avec elle. »

Le but de Joffre était, tout simplement, d'attirer l'armée belge au Sud, sur la Sambre, et d'en faire une aile de l'armée française, en abandonnant la Belgique pour couvrir la France.

Le 19 août, le Roi ordonnait la retraite sur Anvers, le chef de Mission française à notre G. Q. G., colonel Aldebert, menaçait la Belgique de difficultés diplomatiques « pour avoir abandonné la collaboration à laquelle l'Armée Française avait droit ».

LES DEUX PLANS.

Cette tendance à ramener au Sud de notre armée, se fit encore sentir lors de la retraite sur l'Yser, quand Joffre insistait pour

que nos troupes se cantonnent au sud de la ligne prévue par le Roi dont on demandait d'ailleurs la démission de généralissime belge.

La défense d'Anvers par nos troupes permit au Roi trois sorties, auxquels les Allemands attribuent leur défaite de la Marne. Le plan Joffre du 16 août eût conduit notre armée, en retraite à l'aile gauche française, aux environs de Château-Thierry le 3 septembre, et l'armée allemande aurait occupé Dunkerke et Callais en octobre 1914. Le Roi, refusant de se séparer de la côte, sauva les alliés par ses coups de butoir d'Anvers, en septembre, et les côtes françaises, en septembre-octobre. Sans les ordres d'Albert, généralissime, la Belgique aurait été entièrement occupée en septembre, et les Allemands étaient dans les ports de la Manche en octobre 1914. L'aide anglaise était supprimée pour longtemps.

Telle est la véridique historique de l'armée belge et de ses « alliés » en août 1914. »

Max de UPPEY.

On parle ainsi à Bruxelles (M. de Uppéy), à Varsovie (le général Sikorski), et à Londres (L. Georges).

Le stratégie d'épuisement que le généralissime des armées de l'Entente employait fut sévèrement condamnée par le général Schliffen. « Une stratégie d'épuisement est inadmissible lorsque l'entretien de millions d'hommes exige une dépense folle » enseignait l'auteur du plan de campagne allemand de la grande guerre.

Au commencement, la France fut sauvée par les sacrifices russes et belges et vers la fin par l'Amérique. « C'est le pétrole qui a fait gagner la guerre aux alliés » écrit le général Ludendorff dans son livre « Conduite de la guerre et politique », et le général allemand a raison. — De la stratégie française, n'en parlons pas.

J'ai déjà cité à ce sujet l'avis même des amis fidèles de la

France, mais je souligne la valeur de ses hommes d'Etats : Briand s'opposa à l'évacuation de Verdun en 1916 et Clémenceau resta calme le 23 mars à Compiègne. C'est à Clémenceau que Foch doit son prestige, mais nullement à son génie personnel. Je parle ainsi en connaissance de cause. Croyez-moi, j'ignore la haine, quand je parle de la puissance juive, dénonce la mentalité française et la traite si durement : quand je souligne les rapports entre le marxisme et la juiverie, je me base sur ma documentation rassemblée avec soin, dans le seul but d'obtenir la compétence nécessaire dans ce domaine et garder l'entière objectivité de mon jugement : en vous transmettant mon opinion, mon ami, je me borne à faire marcher les disques enregistrés par l'histoire elle-même. Ma plume fait revivre la voix éternelle et juste d'une vie vaincue...

Passons à l'histoire de France. — Elle nous montre que la France n'a jamais été la sentinelle de l'humanité et de la civilisation. — Le cardinal Richelieu poursuivait impitoyablement les huguenots français et soutenait les protestants allemands dans l'intention d'affaiblir l'Empire des Habsbourgs. Ce ecclésiastique catholique mettait les intérêts de la France avant sa propre Foi et, les intérêts de son Eglise et le châtement, dont L. Daudet parle si souvent dans ses articles, frappa la France deux siècles plus tard : les huguenots se vengèrent terriblement. Chassés, ils bâtirent la puissance prussienne et réglèrent leurs comptes avec la France de Richelieu plus tard, à Versailles 1871. Les vrais bâtisseurs de l'Empire Allemand, qui fait le cauchemar de la France, furent donc les huguenots français si sauvagement traités par le cardinal de Richelieu.

Solimán II, le plus célèbre des Sultans Ottomans, fut allié au roi de France, François I. Ce Valois catholique, rival de Charles-Quint, aida le sultan à envahir et à dévaster la Hongrie et à menacer Vienne... Enfin, en 1683, Vienne fut assiégée par Kora-Mustafa Pacha. L'Islam menaçait de faire disparaître, sur

ce continent, la Croix du Sauveur et la civilisation chrétienne. — Que fait la fille aimée de l'Eglise romaine, la France catholique? Les cris de douleur ne touchèrent pas le cœur des Bourbons. La France refusa son aide. — Fidèle comme toujours à sa mission historique, la Pologne vola au secours de Vienne et de son immortel souverain Jean Sobieski : comme 250 années plus tard son génial compatriote feu, le maréchal Pilsudski, délivra l'Europe d'un danger mortel : la Barbarie.

Je me demande pourquoi la France fait aujourd'hui la figure de sainte et revendique l'honneur de s'appeler ainsi. « Tu m'as si souvent trahie » lui jette l'Histoire ; ces paroles ne paraissent pas vouées à une destinée passagère, mais à l'éternité. Un siècle plus tard la dynastie bourbonnienne, dont le ciel à sévèrement jugé la trahison, terminait son règne dans le sang et la boue. D'accord avec M. Daudet, j'écrivais avant lui, dans « La Revue Belge » qu'étant profondément croyant, je ne peux admettre que ceux qui ont attenté au droit sacré d'un peuple ne soient punis un jour pour le crime qu'ils ont commis envers l'Humanité et la civilisation. Le crime, tôt ou tard, s'expie. La justice divine reste impitoyable envers les traîtres et les malfaiteurs de l'Humanité. Le sort des Bourbons et des Romanoff nous rappelle qu'il faut croire et trembler devant cette force divine, qui voit, qui châtie.

Les puissances qui se sont partagé la Pologne, c'est-à-dire : l'impérialisme russe, autrichien et allemand, ont été châtiés par la Providence, nous enseigne l'Histoire.

Le Grand Frédéric, roi de Prusse, craignait la justice de Dieu : quand il disait à Voltaire :

« L'Impératrice Catherine et moi sommes des brigands. »

Comment a-t-elle pu arranger cela avec son confesseur !

Les hommes politiques de France sont-ils moins brigands que Catherine et le roi Frédéric, un Herriot, un Blum, un Boncour par exemple, qui mettent leur intelligence, leur influence et

leur passion au service du crime, c'est-à-dire au service de Staline ?

Pour en finir avec la perfidie française, passons la parole à Essadbey, l'auteur du livre « l'Épopée du Pétrole ». « La Turquie » dit-il, « fut trahie par la France, quand l'Angleterre, par son silence, laissa Poincaré occuper la Ruhr. » Si vous vous rappelez l'affirmation de Kerinsky : « que la France offrit à la Russie toute la Pologne en échange de la création, sur la rive gauche du Rhin, d'un Etat sous le protectorat de la France », vous comprendrez la raison de ma farouche francophobie. Marianne n'a jamais été la Providence des peuples opprimés ; drapée dans son manteau tricolore, la République continue la politique de son illustre cardinal, déjà cité. L'histoire me fournit d'innombrables preuves que la France royale, impériale ou républicaine, ne voyait rien de sacré et de juste en dehors de sa propre sécurité. Quand elle a pu voler chez ses sœurs « latines » Nice, Biarritz, ou la Savoie, elle l'a fait sans scrupules ni hésitation. La parenté du sang et la communauté des grandes émotions raciales du monde latin : une accolade de latinité, prennent, dans sa bouche une signification bien spéciales : assurer, dans toute la mesure du possible l'intégrité des frontières françaises.

Je continue : On parle souvent de nos jours de la Révolution Française, la presse à la solde du judéo-maçon, nous montre « cette méchante et cruelle fille » comme disait le grand Pasteur, comme un bienfait pour toute l'humanité. En réalité, la révolution fut un grand malheur pour la France : avant la Révolution, la France était la nation la plus fortement peuplée, aujourd'hui sa dénatalité menace la France des pires dangers.

En Belgique, sur un kilomètre carré habitent 264 Belges, en France seulement 70 habitants. Depuis la guerre de 1870 jusqu'à nos jours, la population de la France n'a pas changé.

L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, dans la même période dou-

blèrent leurs habitants. L'Amérique du Nord augmenta sa population depuis son indépendance, de 17 fois.

Dans un siècle, la France sera raillée du rang de la grande puissance et sa rivale latine, l'Italie s'emparera de ses colonies africaines. La France meurt lentement, mais sûrement. « Les statistiques sont effrayantes » dit à ce sujet M. Fernard Laurent. « Dans cinquante ans, si les choses continuent ainsi, notre pays sera réduit à 29 millions d'habitants. Ou la France, par un effort énergique relèvera sa natalité, ou elle ne pourra prétendre qu'au destin d'une situation secondaire. »

C'est à la grande tuerie de la fin du XVIIIe siècle et au triomphe de cette révolution, que la France laïque doit ce malheur.

En vérité, la vraie image de cette révolution est aussi affreuse que celle des bolchevicks; écoutons Talleyrand et lisons sa lettre adressée à Mme de Stall :

« Les clubs et les piquet tuent l'énergie, habituent à la dissimulation, à la bassesse, les Français ont pris (comme les Russes aujourd'hui dans le royaume de Staline) l'habitude des esclaves, et si on laisse contracter au peuple cette infâme habitude, il ne verra plus d'autre bonheur que de changer de tyran. »

La révolution russe ressemble comme deux gouttes d'eau à celle des jacobins : il y a une règle d'arithmétique qui dit que deux et deux font quatre. Conclusion: si votre conscience répugne à la Révolution d'octobre, alors elle doit condamner aussi les pirates de la grande tuerie en France. Kérinsky, dans son livre écrit : « l'armée bolchevick, sur tous les fronts de la guerre civile, comptait sur les prisonniers de guerre Allemands et Hongrois capables de combattre sans distinction d'origine sociale. »

Voilà la preuve éclatante que le règne de Lenine est issu de la trahison. « Démocrate » Herriot ! Le démocrate Kérinsky accuse votre « héros » d'avoir trahi sa Patrie et la démocratie, si chère à votre gros ventre...

Mais j'ai un témoignage encore plus fort et plus précieux sur la bestialité et la cruauté des grands ancêtres, des radicaux français, dénoncées à la prostérité par le grand et noble Pasteur :

« Ils ont tué le grand Lavoisier, suprême espoir de l'humanité; par cet acte barbare, la Révolution française sera considérée comme une accusée éternelle devant la postérité.

En signant la mort et en exécutant le grand savant, la France révolutionnaire condamna à la mort, à la misère et à la souffrance tous ces innocents, avant même leur naissance.

La siphylis, la tuberculose, le cancer, la lèpre... et tant d'autres fléaux qui rendent la vie humaine intenable, auraient été vaincus, si cette méchante fille (la révolution) avait épargné la vie du grand savant et laissé son cerveau travailler tranquillement au service et bienfait de l'Humanité toute entière. »

Le grand Ampère, l'inventeur de l'électricité, faillit être tué aussi, mais, par miracle, il fut sauvé; son père tomba sous les balles de cette bête féroce : Carrier, qui déshonora la Révolution, en noyant dans la Loire les paisibles paysans fidèles à leur Patrie et à leur foi chrétienne.

Et si les vendus continuent à chanter « Hosanna » aux bourreaux, l'or sémite en est la cause. Soyez calme et patient, je vous expliquerai pourquoi, et je reviendrai tout particulièrement sur cette accusation...

« L'Ultime science est toujours la connaissance des causes profondes et naturelles », ainsi parle Hitler dans son livre « Mon combat ».

Sage conseil et c'est l'honneur d'Hitler de nous l'avoir donné — d'Hitler, que Juda et ses esclaves tâchent de couvrir de toutes les ingnomnies.

« Il ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales quand il est question soit des juifs, soit des bolchévicks », déclarent les canailles, mais en ce qui me concerne, j'avoue : que j'ai rarement lu un livre (Mon Combat) écrit avec autant de

talent et surtout avec autant de sincérité. — Mussolini, pour moi, est moins sympathique que A. Hitler. Le génie latin est toujours purement national et égoïste : le Germain, au contraire, populaire et universel : jamais il ne peut oublier que le fascisme italien aida le communisme russe à entrer dans la famille, dite civilisée, et le traita longtemps d'égal à égal. Je suis italophile, mais je reste avant tout partisan du monde german. J'attends notre salut de Berlin et pour cette raison, j'ai la franchise de vous écrire que toute notre conduite doit se résumer par ces quatre mots :

« Avec Hitler contre Staline. » Je combattrai s'il le faut le vertige de l'exaltation et le fanatisme de nos derviches... Je parlerai sur ce sujet dans mon prochain chapitre.

Laissez-moi maintenant vous parler encore de la Révolution française et de ses vipères. Albert Clément, dans son livre « Charlotte Corday » dénonce l'assassin Marat et son origine maçonique « Il aurait été affilié à une loge maçonique : puis, en 1776, le héros d'une très facheuse aventure, accusé d'avoir volé au musée d'Oxford, des médailles et des monnaies anciennes de grande valeur, il aurait été condamné à cinq ans de prison. Venu ensuite en France, il parvint à recevoir un brevet de médecin des gardes du comte d'Artois, le futur roi Charles X, il s'institue Chevalier de Marat et sollicite des « Armoiries ». Voilà l'image exacte d'un des assassins, que les amis de la révolution française acclament à toute occasion. Marat est un vulgaire voleur, un bourreau sanglant et, malgré la presse vendue, restera toujours comme tel.

L'autre héros de la lâcheté, le sinistre Robespierre, immortalisé par ces mots, son « amour » de la liberté et de la justice :

« Méfiez-vous de cet homme, il écrit un livre, il est l'ennemi du peuple. » C'est connu... archi connu, mon cher ami, et si la vérité a dormi aussi longtemps, c'est qu'Israël veillait et opposait son puissant veto; le seul et unique à bénéficiaire de cette

tuerie sanglante fut le peuple juif : les fils de la race vagabonde ont reçu la nationalité française; la puissance diabolique de la maison Rotschild est née à cette époque. Juda n'oublia pas les 5 conseils du rabbin d'Arles et, par la révolution et la corruption, le venin sémite brisa la résistance de la France patriote et chrétienne. Aujourd'hui, la France du Front Populaire exécute docilement l'ordre de Juda et l'Alliance soviétique est imposée par lui.

La Dynastie bonapartienne devint populaire en disant ne vouloir que la gloire et la grandeur de la France et Juda, connaissant la faiblesse de sa victime, exalte la France avec les assisins moscovites, et veut régler les comptes avec la Germanie qu'il hait fanatiquement : par les fleuves de sang, par la mer de blessés et de mutilés, par l'océan de jeunes cadavres de la jeunesse chrétienne, le fils de Juda veut imposer son règne et sa domination. L'impossible d'hier sera le possible de demain, dit l'antéchrist Staline, exécuter de la volonté d'Israël en furie. Vous allez rire... la puissance juive est énorme. Juif Crémieux force le roi Louis-Philippe à quitter Paris : Crémieux accorda la naturalisation massive aux juifs de l'Algérie. Avec le cri « ni juifs, ni chrétiens » la France l'acclama...

Mais les Arabes, les fidèles Arabes, privés de la nationalité française, sentirent l'humiliation et gardèrent la rancune. Juda, il est connu, de la vengeance, il fait la justice. Les Arabes ont été vengés...

Blum, Herriot sont au service de Satan. Satan veut par l'ouragan de mensonge et par la sanglante terreur, faire trembler les patriotes et les défenseurs de la vérité.

Quelle route choisira la Géorgie du 26 mai ?

Notre bourreau terrible Staline, ce fils de chien, ce loup sanglant qui, pour des motifs que nous savons très bien, a cru bon de se transformer en chien de berger, il faut l'abattre à tout prix. Le marxisme a fait faillite dès qu'on a voulu mettre

son programme théorique en action; politiquement, en Allemagne, économiquement, au pays de Lenine et moralement, sur notre planète, l'abolition de l'intérêt de l'argent que K. Marx souhaitait est une folie de démagogues. — Jamais un roi n'aurait pu rêver le luxe et la richesse que les pontifes de la classe ouvrière se permettent, ici en Belgique, et en France.

« Le camarade Léon Blum achetait, en 1927, à Cannes, la villa de Lord Randell et, la payait comptant un million huit cent mille francs » a révélé la presse en France. Et lisez maintenant l'article de Léon Degrelle sur la cohésion des politico-financiers socialistes belges :

« C'est un vrai plaisir de voir la fureur avec laquelle le journal « Le Peuple » essaie tous les jours de contrecarrer l'irrésistible campagne d'épuration de Rex.

Tous les noms d'oiseaux, de bipèdes et de quadrupèdes, de crustacés et de gallinacés, déferlent dans un tohu-bohu de carnaval.

Nous autres, cela nous amuse follement. Quand « Le Peuple » cessera sa campagne, nous sommes même prêts à envoyer un petit subside pour que l'on continue. Comme publicité on ne peut pas mieux. Le peuple (le vrai) voyant ainsi que le « Peuple » (le faux) a tant de platitudes à l'égard des hypercapitalistes de la Société Générale et tant de kargne à l'égard des justiciers de Rex, voyant qu'il encense Francqui en même temps qu'il nous injurie, comprend très bien ce que ça veut dire.

Ça veut dire pour tout socialiste honnête : primo, que les pachas du P.O.B. (parti ouvrier Bourgeois) se sentent traqués comme tous les pourris; secundo, qu'ils ont une peur verte du triomphe que Rex est en train de s'assurer dans les masses ouvrières.

Pour que le peuple (le vrai) sache à jamais à quoi s'en tenir sur la cupidité de ces profiteurs, dressons ici la liste terrible des mandats que collectionnaient les banksters du P.O.B. au moment

du grand pillage, c'est-à-dire à la veille du krach de la Banque Belge du Travail où allaient sombrer des centaines de millions de francs de l'épargne ouvrière.

Nous ne nous attarderons pas à parler du menu fretin, les Van Wallegem, Sainte-Hubin, Henon, Hallet, Van Belle, Hennejonck, Van Berckelaer, etc., petits rats qui se contentaient de petits fromages. Nous nous tenons simplement au plus gros, aux vingt pachas bien en lard qui s'étaient fait royalement leur beurre, avec autant de culot que de sens du confort :

ANSEELE, Edouard, Ministre d'Etat,

Président : Banque Belge du Travail — Compagnie de la Ruzizi — Cotonnière de Braine-le-Château — Armement Ostendais — Tissage et Teinturerie d'Alost — Société Textile des Flandres à Gand — Filatures et Tissages Réunis à Gand — Fabrique de Bonneterie, Veuve Ameye, à Wetteren — Aéro-Hydromoteurs, Gand — Société Métallurgique du Canal « Someca », Gand — Gentsche Bouwwerken.

Administrateur : Sidac — Cie Cotonnière de l'Afrique Orientale « Cotafor » — Tissage de Gentbrugge — Société Textile pour l'Exportation « Tex-export » Gand — Société Belge d'Immeubles « Belgestim » Gand.

Commissaire : Crédit Communal de Belgique.

BERTRAND, Louis, Ministre d'Etat :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Hujilever, Société Anonyme — Compagnie Réunies des huileries du Congo Belge et Savonneries Lever Frères — Caisse Générale d'Epargne et de Retraite — Crédit Communal de Belgique — Le Foyer Schaerbeekois.

BALTHAZAR, Auguste, député, directeur du journal « Le Vooruit » :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Compagnie de la Ruzizi — Soie Artificielle « Sarga » Gand — Filsoietis Gand.

Commissaire : Filatures et Tissages Réunis, Gand.

JAUNIAUX, DE BRUYNE et VAN ROOSBROECK, sénateurs :

Administrateurs à la Banque Belge du Travail.

CNUUDE, Désiré, député :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Compagnie de la Ruzizi — Soie Artificielle « Sarga » Gand — Filsoietis Gand — Société Métallurgique du Canal Someco Gand — Gentsche Bouwwerken.

BARNICH, Georges, sénateur :

Président : Immobilière « Urbania » Oostduinkerke.

Administrateur : l'Aliment essentiel (Exploitation des procédés Charles Heudebert) Bruxelles.

FRANÇOIS, Albert, sénateur :

Président : Aciéries de Haine St-Pierre et Lesquin — Auto-avion Bruxelles.

Administrateur : Banque pour l'Etranger — Banque Générale du Centre, La Louvière — Société Nationale de Crédit à l'Industrie — Caisse Générale d'Epargne et de Retraite — Charbonnages de La Louvière et Sart-Longchamps — Tubes Lumineux Laurin Bruxelles — Union des Imprimeries, Mons — Ateliers Alexis Ixelles.

Commissaire : Charbonnages du Levant et des Produits du Flénu.

VAN VLAEDEREN, Ed., sénateur :

Administrateur : Armement Ostendais — Cinéma Noordstar.

VERCAMMEN, Rodolphe, sénateur :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Compagnie de la Ruzizi — Ateliers Métallurgiques Réunis « Arsa » Gand — Soie Artificielle « Sarga » Gand — Société Métallurgique du Canal « Someca » Gand — Gentsche Bouwwerken.

RENARD, Marius, sénateur :

Administrateur : Société Anonyme du Canal et des Installations Maritimes de Bruxelles.

MERLOT, Jos., député et Bourgmestre :

Administrateur : Crédit Populaire, Société Anonyme de Crédit Immobilier Seraing.

Commissaire : Crédit Communal de Belgique.

LOGEN, François, sénateur :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Grande Brasserie « Ardea » Wyneghem — Crédit Populaire — Société Anonyme de Crédit Immobilier Seraing — Union Coopérative Liège.

DE BUNNE, Auguste, député :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Het Vooruitzicht, Menin.

VAN DE MEULENBROECKE, député :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Ons Eigen Huis, Gand.

Commissaire : Société Métallurgique du Canal «Someca» Gand.

VAN DE VELDE, Joseph, député :

Administrateur : Crédit à l'Épargne Immobilière, Mouscron.

Commissaire : Crédit Communal de Belgique.

LOMABRD, Alfred, député :

Administrateur : Banque Belge du Travail — Soie Artificielle « Sarga » Gand.

Comm. : Maison Ouvrière de l'Arrondissement de Charleroi.

MATHIEU, Jules, député :

Président : Symétain.

Administrateur-délégué : Compagnie de la Ruzizi — Compagnie de l'Afrique Orientale — Syndicat des Tabacs du Ruanda-Urundi et du Congo Belge.

Administrateur : Cotonnière de Braine-le-Château — Société des Bois et Produits du Mayumbé — Syndicat Minier Africain « Symaf » — Société Immobilière du Kivu — Compagnie Belge pour la Radiodistribution la Symor — la Maison F. Eeloi et Compagnie, Charleroi.

Commissaire : Usines Thomas Philippe, à Cul-des-Sarts.

.....ouf !

Alors, vous êtes édifiés ?

Voilà une fournée de politiciens élus pour s'occuper du matin au soir, du pays et plus spécialement de la classe ouvrière et qui, pendant des années, ont barboté, comme des canards dans la vase, parmi les conseils d'administration des entreprises les plus hétéroclites: bateaux, tissages, moteurs, cotons, huiles, bonnets, savon, pêche, construction, métallurgie, tubes-lumineux, soie artificielle, charbonnages, radio, moteurs, cinémas, aciéries, aliments, caisses d'épargne, imprimerie, tabacs, mines, avions, palais des fêtes, installations maritimes, et fabrique d'obus !

Ah maintenant que ça se gâte, tout ce beau monde prend des airs de vierge repentante.

Mais ça ne prend plus.

De même que le pays ne croit pas à l'épuration des pachas catholiques, il ne croit plus davantage aux beaux cris de vertu des pourris du parti socialiste.

On a vu ce que valaient leurs sanctions à eux aussi !

Les cumuls continuent, aussi insolents, sous le haut patronage de M. Vandervelde, nanti de ses 262.000 francs par an pour un ménage sans charge familiales !

Les dirigeants ont mis sur la voie de garage le richissime sénateur François, mais, dans les coulisses ils ont déjà renoué avec lui d'excellentes relations, en vue de nouveaux exploits ! Ils ont blâmé Anseele, responsable de la plus formidable débacle de l'épargne ouvrière qui soit dans l'histoire de la Belgique. Mais six mois après, au congrès du 17 août, ils le faisaient rentrer triomphalement en scène et le couvraient de fleurs comme un champion du Tour de France.

Aujourd'hui il n'y a plus de bornes au cynisme, puisque le bankster Balthazar vient d'être placé en tête de liste du P.O.B. à Gand, histoire de montrer qu'on se fout... éperdument des travailleurs ruinés.

Il est évident que tous les pourris de tous les partis se croient indéboulonnables et crânent ouvertement, au nez de tout le pays.

Ils ont sauvé ENSEMBLE leurs banques, Boerenbond et Banque du Travail.

Ils ont empoché ENSEMBLE l'argent de la Caisse d'Épargne et de la S.N.C.I. et de l'Anic.

Ils ont fait ENSEMBLE la dévaluation pour repiper leurs trusts politico-financiers.

Mais ils voleront aussi, les quatre fers en l'air, ENSEMBLE parce que pour nous ils se valent tous, ils nous ont trompés également, ils sont tous les mêmes, C.A.D. des voleurs hier encore impunis et qui demain vont rendre gorge.

Honnêtes gens, de tous les partis, tous aux balais, pour envoyer à la porte et en prison tous les politiciens-banksters. »

Vous voyez ! Les pères de l'Église marxiste ont la vie royale. C'est beau d'avoir 300.000 francs par an ?

Pour la première fois, j'ai senti la haine contre Juda, en voyant l'immense douleur d'une mère et épouse géorgienne, — traqué pendant trois ans, comme une bête sauvage, par la Tchéka ; j'habitais illégalement chez une patriote : « J'ai perdu mon mari à Odessa » m'a dit cette noble victime de la férocité judéo-russe : « indigné par la conduite de la police tsariste, qui massacrait la population juive, complètement désarmé, mon mari prit la défense des persécutés et périt dans une lutte désespérée.

En reconnaissance, le cruel juif Maghilevski, le chef tout puissant de Zak-Tchéka, tua mon unique enfant « sanglotait la malheureuse.

Maghilewski faucha la fleur de notre jeunesse, par la suite il expia ses crimes — mais en ce qui me concerne — je ne pourrai jamais oublier le sang de tant d'innocents versé.

Pourquoi, mon Dieu, cette cruauté judéo-russe s'abattit-elle sur notre peuple ?

Mais dites-moi, cher ami, que lui avons-nous fait pour qu'elle traite ainsi la Géorgie ?

L'Ibérie n'avait pas attendu la révolution française et la naissance d'un abbé Grégoire pour traiter humainement sa petite population israélite ; notre génial poète Chota Rousstavelli, plusieurs siècles avant que Dante et Shakespeare vinrent au monde, exalte les vertus de son peuple bien aimé, et le cœur ibérien garda intact jusqu'à nos jours la pureté de sa noblesse ; on peut m'en croire, des savants étrangers en témoignent. Noé Jordania, notre vénéré chef n'hésita pas à déclarer publiquement en face de l'Entente victorieuse, que la Géorgie n'évita le sort cruel de l'Arménée, que grâce à l'intervention énergique des généraux Allemands von Lossov et von Krëss.

Clémenceau nous garda rancune, mais la Patrie garda sa dignité et sa noblesse traditionnelle. « Si la Géorgie connaît les routes de l'exil, elle ne connaît pas celles du déshonneur. »

Nous sommes un peuple fier et chevaleresque ; il ne serait pas digne de nous de crier : « A mort ! les Juifs. »

Non... jamais...

Nous défendrons avec la dernière énergie les juifs géorgiens, si un étranger se permettait de les menacer ou de les insulter.

— Mais, nous les défendrons aussi contre l'influence néfaste de leurs corélégionnaires dangereux d'Europe et d'Amérique. Que Dieu nous garde du malheur de nous séparer de nos Juifs, car ils ont du sang ibérique, et non sémite...

Je lutte contre le mensonge israélite et l'influence française, qu'il faudra combattre de notre arrivée au pouvoir : le monde german, romain et anglo-saxon doit être autrement intéressant pour un vrai patriote caucasien — je sais bien qu'on me jugera sévèrement mais n'importe... je ne suis ni hitlérien, ni fasciste... je suis un patriote Géorgien ...un ibérien... et comme tel je n'ai pas besoin d'aller à Berlin ou à Rome pour y chercher des leçons de patriotisme...

« Heil Hitler » ou « Viva Mussolini » sonnent comme le serment sorti d'une bouche d'un engagé volontaire des troupes d'assaut de la milice fasciste ou hitlérienne.

Mais le même cri, sorti de la bouche d'un Ibère signifierait tout autre chose. Le Général français Cambronne a prononcé un mot immortel à Waterloo... mais le même mot sorti de la bouche d'une jeune fille innocente serait laid et gênant...

Dans la guerre qui vient, je marcherai avec Hitler contre Staline — allié — mais non soumis à Hitler.

Jamais la Géorgie n'écouterà les conseils d'un misérable ex-ministre russe comme Tseretelli, d'un vendu comme Arsenidzé, d'un traître comme Kazoumitzé, qui nous a fait tant de mal — il a corrompu même les partisans de Tholoka... « Razmis Saïdoumlo » fera sombrer le prestige et la réputation de ce mouvement... Mais la Géorgie vomira aussi « le patriotisme Vanderveldien » de nommé Gvardjaladzé. J'indiquerai avec plus de détails dans mon chapitre prochain.

Mais il y a une jeunesse à Paris, groupée autour du journal « Momavali ». Les aînés de cette admirable jeunesse escortèrent notre Chef Didi Valiko jusqu'à sa tombe et tombèrent avec notre chef immortel sous les balles des tchékistes russes. Vivants, ils étaient divisés, mais la mort les a réunis.

Il faut tout faire pour ne pas perdre le contact avec cette vaillance jeunesse, si chèrement acquise. Le souci de l'honneur national et de la dignité personnelle sera la base de notre amitié pour ces braves.

GARDE FIDELE !

Rappelez-vous dans quelles circonstances tragiques, j'ai fait votre connaissance, — pâle, affaibli par la perte de sang, à Sadakhlo et à Bolnis-Katchin, j'ai gagné ton estime et ton respect : après Didi-Lilo tu commenças à m'aimer, dans les heures les plus sombres de notre existence nationale, pendant le cal-

vaire, je répondis à ton appel.

Un simple, mais légendaire ouvrier, Napoléon, fut mon parrain quand j'ai commencé ma vie dure de révolutionnaire et de conspirateur. L'autre, mais non moins légendaire, l'ouvrier Starika fut mon conseiller politique, quand j'ai été nommé le chef des insurgés de la Géorgie Orientale. C'est par pur miracle que je suis resté parmi les vivants. J'ai perdu tout, excepté mon honneur. Pour rien du monde je ne voudrais perdre ta confiance. Je reste le serviteur fidèle de ma Patrie martyre. Courbé de malheur, dans ma solitude forcée, je pense plus souvent au cimetière qu'au trône d'un dictateur. Mon désir secret est de finir ma vie dans un couvent, comme un simple, humble serviteur du Sauveur...

Je suis franc, croyez en moi...

Garde fidèle, tu restes une force active et puissante. Moscou te hait fanatiquement, mais la Patrie met en toi son suprême espoir.

Nous nous sommes engagés sur la route amère, qui conduit à la mort ou vers la gloire. Tous les Géorgiens, sauf les Caïns bolchevicks, ont toujours eu le culte de la terre natale. Gardes, ta force et ton énergie et les dépenses uniquement au service de la Patrie. Mon patriotisme sacré ne doit être suspect, pour toi, de donner naissance au chauvinisme et au militarisme maléfique. J'indique, avec netteté, l'idéal pour demain et je somme des objectifs de l'action d'aujourd'hui...

Garde !

N'oublie jamais le testament de ton chef Didi Valiko.

« Quand le chef d'Etat Noé Jordania arrivera à Tiflis, sa première visite sera pour le Chef de notre Sainte Eglise, il se mettra à genoux devant notre Patriarche héroïque et baisera ses mains. »

L'ordre du jour reste le même que pendant notre révolution, en 1924 :

« Vive le social-patriotisme de l'immortel Khomeri, tombé

en héros et martyr pour le socialisme et la Nation Géorgienne!...»

AVEC BERLIN, CONTRE MOSCOU.

J'écrivais il y a trois ans : « L'attachement pour la paix que les Soviets proclament aujourd'hui n'est pas sincère, c'est une simple tactique dictée par la peur. Le partage et la colonisation de la Russie entrent dans les vues de trois puissances de premier ordre : l'Allemagne, la Pologne et le Japon. La dislocation de la Russie soviétique en plusieurs Etats nationaux n'est pas seulement avantageuse, c'est une nécessité pour le Monde. Mais ce qu'on pouvait obtenir facilement en 18, exigera plus d'efforts et de victimes aujourd'hui. Quant à nous, peuple subjugué par la terreur bolcheviste, il nous faut une plus grande maîtrise de nous-mêmes et de la circonspection. »

Ma prophétie se réalise d'une façon extraordinaire; nous sommes à la veille d'événements capitaux. L'ombre de la nouvelle guerre mondiale plane sur le continent, l'humanité se trouve devant de nouvelles épreuves; les alliances sont faites; la France, la Tchécoslovaquie et les Soviets marchent ensemble. Selon l'expression de Gobells « la Tchécoslovaquie apparait comme un bateau porte-avions de Moscou. » Un formidable bloc anti-russe est en train de se former en Europe et en Asie : les coups de tonnerre et les éclairs germaniques sont prêts à éclater sur la Russie soviétique : le légendaire Siegfried nettoiera bientôt les nids de vipères rouges et le colosse allemand abattra le communisme russe.

Tout le Front Populaire est aiguillé vers la conflagration générale que souhaite Moscou.

Le fauve moscovite sent le danger et de son lointain repaire se met à hurler, l'orage s'approche; la guerre revient à pas de géants...

« Il faut en finir avec le fantôme de communisme... ouvrir

les terres fertiles des Soviets à l'Europe surpeuplée, qui ne sait que faire de ses produits industriels », disent à Berlin.

« L'Allemagne voit son salut économique dans la possession des terres fertiles de l'Ukraine » déclare Hitler, dans son discours enflammée de Nuremberg. La Russie reste notre ennemi N° 1. — C'est elle qui, maintes foi, nous a trahis. — Aujourd'hui elle passe pour un pays du mensonge, mais nos aïeux la connurent comme un pays de la trahison; c'est Moscou qui s'empara traîtreusement d'abord de notre liberté et ensuite de nos richesses et du pétrole caucasien. Dans le conflit qui semble inévitable, si l'on considère les choses du point de vue exclusivement caucasien, la situation impose notre alliance avec Berlin.

La roue tourne fréquemment en politique — toute la politique consiste à prévoir et il faut savoir, en politique, de sacrifier les principes et ses sympathies à l'intérêt général du pays : ce que M. Gvardjalodzé ne comprend pas.

Né de la trahison, l'allié de la France, l'Etat tchèque court le risque de voir les minorités qu'il renferme le trahir à leur tour.

Dans un article paru dans « L'Intransigeant » sous la signature de Strategos : « Une marche sur Prague », nous lisons :

« La préparation allemande repose sur un pacte avec la Hongrie et une entente diplomatique avec la Pologne, l'autre grande voisine de la Tchécoslovaquie. Il a cependant subi, dernièrement, une modification.

C'est à Dresde que réside le siège central pour l'élaboration de ce plan de campagne. Les places secondaires de Nuremberg et de Breslau, d'où les troupes partiraient pour envahir la Tchécoslovaquie par l'est et l'ouest, sont bien sous la direction de ce centre; mais le plan a été changé. On ne compte plus sur une résistance de la part de l'ancienne Bohême, où la population allemande est très nombreuse (sur les frontières avoisinant ce pays, cela représente environ 3 millions de nationaux allemands). Les autostrades construites par l'Allemagne atteignent

les frontières de Bohême. C'est la tâche des Allemands du Sud de faciliter à l'armée allemande le passage d'une frontière à l'autre.

En même temps se produirait le second mouvement, l'entrée en Autriche, en Silésie et en Moravie d'une armée allemande. Le but principal de ce mouvement, qui doit partir de la Haute-Silésie, est le massif des monts de Moravie, la colonne de droite dirigée sur Schonberg et Trubau, celle de gauche sur Olmutz et Brunn. On suppose que la Moravie n'opposera pas plus de résistance, les principales villes comptant une nombreuse population allemande. Il reste donc la Bohême proprement dite, habitée par des Tchèques purs. Son armée serait comme en 1866, retenue par l'attaque simultanée des troupes de la Basse-Silésie, et coupée de la Slovaquie par le gros des forces allemandes. Ce noyau, une étendue de 200 kilomètres carrés autour de Prague, serait donc entouré par les troupes allemandes. Si, malgré toutes les prévisions, une résistance se développait, elle serait, d'après les calculs allemands, rapidement endiguée.

En même temps que cette attaque de l'armée allemande sur la Bohême et la Moravie, doit s'effectuer celle de l'armée hongroise sur la Slovaquie. Elle se produirait sur toute l'étendue de la frontière fluviale, soit 600 kilomètres sans fortifications.

Vaincue, la Tchécoslovaquie serait supprimée par un partage :

Le but politique de cette guerre est la suppression totale de la Tchécoslovaquie. L'Allemagne s'attribuerait la Bohême, la Moravie et l'ancienne Silésie autrichienne, excepté le territoire de Teschen. Celui-ci — et c'est la grande surprise de cette affaire — reviendrait à la Pologne. Celle-ci s'engagerait, durant ce conflit, à observer « une neutralité bienveillante ». Elle ne devrait pas intervenir d'une façon effective, car l'Allemagne compte que l'Europe acceptera cette guerre, ainsi que le partage de la Tchécoslovaquie. La guerre, croit-on à Berlin, resterait locale et ne s'étendrait pas à l'Europe.

Strategos ajoute que, d'après « des personnalités en vue de la Reichswehr, cette guerre à la Tchécoslovaquie ne serait qu'une préparation... à la conquête de la Roumanie » :

Par ailleurs, le général Gœring aurait déclaré « confidentiellement » que l'Allemagne avait besoin de posséder une route directe passant par Prague et Budapest pour mettre la main sur la Roumanie :

— Et nous avons besoin de la Roumanie à cause du pétrole et peut-être aussi à cause du blé... durant la prochaine guerre... Sans la Roumanie, nous ne pouvons entreprendre aucune campagne.

L'étranger auquel Gœring dit ces paroles questionna immédiatement un officier de l'état-major qu'il savait très au courant de la question de préparation de la guerre du Sud-Est et ne reçut pas de réponse strictement négative :

— Nous avons besoin de la Roumanie évidemment... Mais ce sont des choses lointaines...

— Lointaines ?

— Oui... Deux ans peut-être...

A considérer les événements, selon de grandes perspectives historiques, en fonction des rapports internationaux, l'amitié franco-polonaise, entre le marteau allemand et l'enclume russe, se fléchira... Varsovie sait admirablement bien que si, en temps de paix, la politique est l'art des possibilités, en temps de guerre, elle devient l'art de l'accomplissement des nécessités. Entre la trahison et la nécessité, la Pologne choisira la seconde. Prague fut toujours russophile... A ce sujet, nous lisons dans « Ambassades et légations » un article sur « le secret de Prague et le rencontre de Bucarest » :

« A la veille de la bataille de Varsovie, M. Bénès, ivre de certitude, disait à lord d'Abernon : « N'allez pas en Pologne, ce n'est pas la peine, avant que vous n'y arriviez, la Pologne n'existera plus. » « Ce sera mieux ainsi, ajoutait-il, car un con-

tact direct est préférable entre le monde qui se forme en Russie et l'Occident; leurs possibilités de co-existence se trouveront plus vite et plus facilement. »

Prouvant la profondeur de sa conviction, la Tchécoslovaquie avait interdit, du reste, tout passage à travers son territoire aux munitions et aux armements expédiés par la France à son alliée la Pologne. Simple condamnation à mort de l'héroïque république slavo-latine ressuscitée qui livrait à ce moment, dans de cruelles conditions d'inégalité technique et numérique, le combat du monde civilisé.

Après un retard de dix jours, armes et approvisionnements, réacheminés par l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie, arrivaient encore à temps pour que, grâce à la victoire polonaise, une barrière, qui aurait pu rester infranchissable, s'établît en frange de notre continent, en face du continent soviétique, de la Baltique à la mer Noire.

Prague ne l'avait pas voulu.

C'est le secret de Prague que, depuis lors jusqu'aujourd'hui, elle n'a, à aucun moment, cessé de poursuivre son rêve, rêve de race et de doctrine, rêve slave et révolutionnaire : le contact géographique direct entre le monde soviétique et le vieux monde européen, où la Tchécoslovaquie toute neuve ne veut se sentir ni à l'aise ni en sûreté.»

A Varsovie la Russie est considérée comme le danger primordial pour la Pologne... La France est devenue dangereuse aux yeux des Polonais, en raison de son traité avec les Soviets.

La France est riche et la Pologne, au contraire, est trop pauvre; les gens de Paris sont des intrigants nés, mais l'unité de la collaboration et de vues de deux hommes l'Etat polonais; le général Rydz-Smigly et le colonel Beck gardera, dans l'exécution du testament de leur immortel Maître, l'unité d'action. Ils aiment, tous deux, avec la même passion, la mère Patrie; ils ont combattu avec une ardeur et une bravoure égale pour

son honneur... et, avec la même fidélité, ils continueront à servir la Patrie ressuscitée...

La Russie reste son ennemi héréditaire et l'alliance franco-soviétique inspira toujours, au gouvernement polonais, un profond dégoût et de la méfiance.

La situation de la Tchécoslovaquie, aux ordres de Moscou attirera davantage encore cette méfiance polonaise. La presse mondiale appelle le pays de Mazarie : « le point sensible de l'Europe ».

L'Angleterre refuse de prendre des engagements à l'est de l'Europe et ne cache pas ses inquiétudes.

La situation de Prague est bien faite pour inquiéter les chancelleries des capitales européennes... L'illustre historien français Gaxotte y voit un danger mortel...

« Cet état est né de la conférence de 1919. Il y a eu jadis une Bohême. Il n'y a jamais eu de Tchécoslovaquie. On l'a fabriquée de pièces et morceaux, en grappillant à droite et à gauche sur les nationalités voisines. Sur la carte, le résultat n'est pas beau. C'est une sorte de tœnia à grosse tête qui est large dans sa partie médiane comme de Montpellier à Avignon et comme de Montpellier à Lyon dans sa plus grande épaisseur. Sur ce territoire étiré en ruban, impossible à défendre et encerclé de toutes parts par des voisins hostiles, vivent quatorze millions d'habitants divisés en six ou sept groupes qui ne parlent pas la même langue et ne pratiquent pas la même religion. Un tiers de la population est thèque; un tiers slovaque; un autre tiers se partage entre les Allemands, les Hongrois, les Polonais, les Juifs et les Ruthènes. Toutes les nations qui se querellaient à l'intérieur de la monarchie habsbourgeoise se retrouvent échantillonnées sur le territoire de la République tchécoslovaque, sans être cette fois contenues par la fidélité dynastique. Aussi, les Tchèques ne maintiennent-ils leur prépondérance que par une loi de protection qui prive de toutes garanties civiles et politi-

ques les minorités fixées le long des frontières, un quart au moins de la population.

La minorité allemande est la plus puissante. Pression du Reich sur Prague.

Mais...

La Tchécoslovaquie est très pénétrée par les Soviets, continue Gaxotte. En dépit de tous les démentis, il semble prouvé que ceux-ci maintiennent d'une façon quasi permanente une force aérienne sur le territoire bohémien et ce peut être là pour l'Allemagne un prétexte de guerre d'une admirable opportunité. Il n'en reste pas moins que la Tchécoslovaquie serait la première victime d'un conflit européen. Encerclée par des Eats qui ont tous à revendiquer sur elle un morceau de terre peuplé par les leurs, abandonnée par la moitié ou les deux tiers de son armée, elle ne résisterait pas deux heures à une attaque allemande. « Je serai pris dans mon lit », disait un jour le généralissime tchèque.

Selon toute probabilité, la France, qui a subordonné toute sa politique danubienne aux volontés et aux lubies des Tchèques, est condamnée à être un jour abandonnée par eux. Ainsi finira une politique de parti qui n'était fondée ni sur la géographie, ni sur l'histoire, ni sur la réflexion, ni sur le bon sens, mais seulement sur la solidarité déologique de démocrates sectaires. »

Je repèterai sans me lasser que l'exécution de l'Etat tchèque est imminente. Bénès reste fidèle à l'entente avec Moscou... et si la France, par malheur, volait au secours de son allié slave, elle subirait le même sort : Paris sait bien que les aspirations régionales des Flamands, des Bretons, des Provençaux, des Italiens, Corses, Catalans et Basques en France menacent l'unité de la République.

Il ne faut jamais oublier, que l'épée française, depuis la défaite de l'empereur à Waterloo, en 1815, n'a jamais brillé d'une gloire véritable. La guerre mondiale, nous montra la faillite complète de la stratégie française. La France a été sauvé au com-

mencement de la guerre par les Russes et les Belges et vers la fin par le pétrole américaine. « Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang » pleurniche Clémenceau dans son télégramme adressé à Washington. L'Allemagne Impériale fit trembler l'univers pendant la grande guerre. Berlin a perdu la guerre à la Marne mais la France manqua d'un génie militaire pour achever l'ennemi et finir la guerre. La victoire de l'Entente fut l'œuvre de Delcassé; ni Herriot, ni Blum, ni Laval n'inspirent aujourd'hui la confiance que ce grand français jadis par sa forte personnalité, faisait peser sur la décision du gouvernement anglais et celle des ses alliés. L'étroite coopération franco-britannique n'existe pas. « On fait le vide comme autour d'une pestiférée » écrit P. Gaxotte... en plein cœur de l'Europe centrale, se dressent quatre vingts millions d'Allemands, disciplinés, organisés, animés d'une volonté fer : celle de verser leur sang pour la grandeur de leur Patrie...

Deux immenses blocs : italo-germanique des Etats, dits autoritaires, se forment en face de la puissance des Etats maçonniques, que la France protège. La Géorgie ne peut compter sur aucune aide, ni de la part de la France, alliée du Soviets, ni de l'Internationale socialiste au service de Moscou. Je répète encore une fois qu'on ne fait pas une politique réaliste avec des sentiments : c'est la géographie qui commande impérieusement toute la politique et toute coopération internationale. La politique de notre gouvernement, qui refusa l'aide du général Vrangel en 1921, nous coûta très cher : la Géorgie a payé de son sang jeune et pure les erreurs de son gouvernement; toute notre politique et notre conduite doivent se résumer par ces quatre mots : Avec Hitler contre Staline.

Jamais la Géorgie martyre n'acceptera l'étroitesse de vue et la politique de partisans : la Géorgie n'est pas une grande foule moutonnaire. Le sang de ses enfants révoltés, depuis quinze ans

déjà contre les barbares du Nord, se soulèvera violemment et imposera sa volonté nationale et historique.

Malgré son autorité et son prestige, notre Chef, Noé Jordania, doit tenir compte de cet avertissement. Si M. Jordania n'éprouve aucune tendresse pour les fascistes, il ne doit pas oublier que la Croisade contre le bolchevisme partira de Berlin. Berlin et Rome marcheront ensemble pour anéantir le communisme et l'impérialisme russe. Dans le journal juif 100 % qu'est « Le Populaire », le charlatan juif Rosenfeld pousse le cri de guerre contre le fascisme... Juda enseigne que le plus grand ennemi de la liberté humaine sont Hitler et Mussolini. Mais N. Jordania ne doit pas oublier que notre grand ennemi se trouve à Moscou et il s'appelle Stalin.

MM. Vandervelde, Blum, de Brouckère, sont au service des pires cannibales de la révolution russe. Notre malheur ne touche pas ces charlatans-là. Notre destin doit se décider. Il n'y a les miracles dans le domaine politique : il nous faut de l'amitié romaine pour tenir en laisse « le berger turque » et l'appui germanique pour briser l'esclavage russe : les sympathies et les antipathies politiques jouent un grand rôle dans une affaire qui ne devrait être envisagée que dans le cadre de l'intérêt national : il faut savoir d'agir en homme d'Etat et pas en homme de parti.

« Un diplomate doit posséder la grâce dans la forme, la mobilité dans les idées et l'aptitude à trouver toujours de nouvelles issues à des situations compliquées » aimait à répéter Bismarck.

« La politique intérieure est une chose... la politique extérieure en est une autre, et celle-ci ne peut jamais être commandée par celle-là... Bâtir la politique sur du sable friable et se mettre la tête dans ce sable, n'est pas une politique », ainsi parla le grand Cavour.

Trois fois Tiflis laisse passer l'occasion de régler ses comptes avec son terrible rival, le bolchevisme russe. Deux mots auraient suffi à M. Tseretelli, en 1917, après l'insurrection bolcheviste,

pour réduire à l'état de cadavre le sinistre Lenine et son parti. Quand sa trahison fut prouvée, la justice exigeait sa peau... au surplus Tseretelli prit la défense de ce misérable. M. Tseretelli doit me comprendre et avouer que c'est nous qui payâmes sa tolérance pitoyable : eux, Kerenski, Tseretelli, restèrent dans leurs familles.

Si les socialistes et les communistes ont toujours le même idéal social, comme l'a déclaré Vandervelde et avant lui Tseretelli, c'est cependant l'intérêt des socialistes de ne pas s'unir aux communistes, s'ils ne veulent pas subir le même sort que les « camarades russes ».

Ce fut Jordania et son parti qui firent renaître la Géorgie de ses cendres. Son nom et son image admirable resteront immortels dans l'histoire de la Géorgie : c'est lui qui cimentait l'unité nationale, c'est encore lui qui jeta par terre la puissance infernale des Romanoff et libéra la Patrie de la domination russe... mais la volonté et la conscience purement géorgienne de notre grand Chef ne résistèrent pas devant le cerveau malade d'un érudit marxiste... farouchement attaché au marxisme, l'homme d'Etat Géorgien devint la victime de sa doctrine périmée...

Ayant l'esprit largement cultivé, une rare intuition psychologique et l'intuition tout court lui firent défaut. L'exemple de Mussolini et de Pilsudski prouve qu'il faut se débarrasser du marxisme pour que le génie qu'on possède se révèle. Le marxisme tua dans l'œuf le génie politique de notre chef... « la nation et l'Etat doivent leur persistance aux causes économiques et non pas aux biens immortels d'un idéal » enseignait N. Jordania à ses fidèles. Les sentences prononcées par l'histoire et la vie des peuples vaincus ou disparus condamnent impitoyablement la dangereuse aberration des marxistes. Le sort cruel de Carthage disparue ne me donne-t-il pas raison d'exiger de la prudence de la part des disciples de K. Marx...

« Les marxistes n'aiment pas l'histoire » a dit le grand Sorel

— de cette maladie et de la haine souffrit jadis, le chef d'Etat Géorgien, N. Jordania.

Deux de nos ennemis héréditaires, la Russie et la Turquie, furent, en 1918, la proie du chaos sanglant — les Blancs et les Rouges s'entretuèrent en Russie — les Ottomans battus et humiliés furent refoulés dans leurs terres d'Asie — la Géorgie sortait de son tombeau et, le 26 mai 1918, proclama sa souveraineté. — Malheureusement, l'unité caucasien laissait beaucoup à désirer.

Placée entre l'impérialisme de la barbarie russo-turque, la Géorgie n'aurait jamais pu sauvegarder toute seule sa neutralité. La Géorgie, avec une énergie et une tenacité surprenantes, mit de l'ordre dans sa maison, et réalisa, sans effusion de sang et sans hécatombes la justice sociale dans le domaine agricole ; la postérité avec une profonde reconnaissance reconnaîtra, que le mérite en revient à N. Jordania et à son gouvernement...

C'est la vérité pure... mais cette vérité a aussi son côté sombre. Tiflis socialiste faisait la détestable politique de sentiment. N. Jordania n'a jugé que la Géorgie devait s'écarter d'un système qui s'est révélé dangereux et inefficace. Les illusions mortelles du gouvernement qui pensait et agissait en marxiste, qui croyait naïvement qu'en définitive l'évolution politique future de la Géorgie dépendra bien moins de facteurs individuels que de facteurs généraux, et, spécialement, de facteurs économiques (le fil conducteur des marxistes) brisèrent la volonté et la foi de la nation géorgienne.

Le problème débordait le cadre idéologique. Mais entouré de petits nains et de grands derviches de l'Eglise marxiste, Jordania succomba, entraînant dans dans sa chute l'existence de l'Etat Géorgien.

Albion était en 1920 l'arbitre du monde et de Caucase. Il fallait saisir l'occasion.

Londres a combattu Berlin pour la possession de la ville maritime belge : Anvers. Albion considère Anvers comme un pistolet chargé sur le cœur de l'Angleterre et combattra n'importe qui mettra la main sur la Belgique... Le sort de Napoléon et celui du Kaiser montre clairement ce que vaut l'amitié du Lion britannique. Bakou avec son immense richesse pétrolifère, attirait l'attention de Londres : elle eut dû s'y intéresser davantage et faire de notre ville caucasien (Bakou) une seconde d'Anvers, en Orient.

En 1918, la Grande-Bretagne recherchait le pétrole ; en échange, la Géorgie avait besoin de paix et de tranquillité ; un quart de siècle de trêve, et la Géorgie aurait cimenté son indépendance et sa vie nationale ; la maison paternelle aurait résisté à toutes les tempêtes et aux ouragans, si sa garde avait été confiée au Lion britannique. Malheureusement, Tiflis socialiste traita d'une manière naïve la question de la défense nationale et de la politique étrangère... le professeur polonais Gourko a mille fois raison. Le colonel Stokes, l'homme de confiance de l'Intelligence Service et son délégué à Tiflis, parla ainsi de cette politique.

« Dans ses rapports avec Moscou, le gouvernement géorgien semble avoir été quelque peu influencé par l'espoir, vraiment enfantin, que les bolchevicks auraient une considération spéciale pour les menchevics, leurs frères en socialisme. » Il fallait à tout prix acheter cette trêve nécessaire...

Pour y arriver, il fallait même accepter le protectorat britannique et lier son sort à l'impérialisme d'Albion... mais pour notre malheur, un grand cerveau, un génie politique nous manqua. L'Angleterre, en sentinelle, à Bacou et à Batoum, et les troupes de l'Armée Confédérée en garnison dans les villes libres, à Erzeroum et Trapesounde auraient pu porter un coup mortel aux impérialistes bolchevicks et bachitouzours ; on pouvait très facilement conclure un traité dans ce sens avec l'Angleterre.

« Assurer dans toute la mesure possible la défense du territoire est la première devoir du gouvernement », cette vérité,

notre gouvernement socialiste l'a compris à sa façon marxiste... je reviendrai tout particulièrement sur ce point, quand je parlerai de l'Armée blanche.

La guerre mondiale a démontré l'importance de pétrole « c'est le pétrole qui a fait gagner la guerre aux alliés » a dit Ludendorff... Dès que la flotte anglaise, grâce à son grand amiral Fisher, adopta les moteurs Diesel qui nécessitent l'emploi de mazout, et par ce fait augmenta sa vitesse, l'Amirauté britannique commença à collaborer étroitement avec l'Intelligence Service, et ceux qui commandent actuellement en maîtres absolus les marchés pétroliers. Le Foreign-Office les écoute et exécute leurs ordres.

La rivalité entre le Royal Dutch (Deterling) et le Standard Oil (Rockefeller), après la guerre mondiale, prit une tournure dangereuse et on craignait déjà qu'un conflit ne surgisse entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord.

Quand on sait que, la vitesse de l'unité chauffée au pétrole est supérieure de trois nœuds à celle de l'unité chauffée au charbon (l'argument décisif pour l'Amirauté britannique), on comprend alors les soucis de l'Angleterre.

L'Intelligence Service envoya d'urgent, à Tiflis, son homme de confiance, le colonel Stokes, ex-chef tout puissant de la police secrète anglaise à Téhéran. Le naphte devint le sang de l'Empire... le pétrole caucasien, géographiquement le plus proche de l'Europe, joua et jouera toujours dans la politique, un rôle très important.

« Sans l'aide de Deterding, l'Angleterre n'aurait jamais gagné la guerre mondiale » disait l'amiral Fisher. Par l'intermédiaire du colonel Stokes, Tiflis aurait pû très facilement recevoir l'appui et le secours de l'Empire : il fallait adapter son protectorat.

Avec l'Irak, l'Égypte et le Caucase, la Grande-Bretagne aurait été militairement, politiquement et commercialement à l'abri

de toutes surprises. La Révolution et l'impérialisme russes en profitèrent.

La révolution mondiale, portée en Europe aujourd'hui sur les vagues du pétrole caucasien, privée de cette richesse, aurait succombée dès le débat. Le pétrole caucasien est, pour Moscou, un facteur politique d'importance internationale.

L'Angleterre a eu besoin de notre pétrole : le vieux Caucase avait besoin de sa puissante protection. Le grand Cavour, à la place de Jordania-Guéguèthori, aurait conclu le marché. Mais par malheur, la Géorgie eut des Mazzini au lieu d'un Cavour.

La politique est une science et, comme telle, demande l'inspiration d'un véritable artiste - il y a les grands et les petits artistes : des nains et des géants. La politique étrangère de notre gouvernement fut plutôt médiocre : de petits apprentis dirigèrent les destinés du pays. Ayant l'appui moral d'une organisation mondiale, celle de l'Internationale Socialiste d'Amsterdam, Tiflis aurait dû rechercher et accepter le secours matériel de l'Empire Anglo-Saxon... entre l'esclavage russe et le protectorat britannique, il n'y fallait pas hésiter.

Il fallait suivre l'exemple du grand Cavour, du Père de l'unité italienne et se soucier fort peu de savoir, si les Pontifes socialistes auraient repris l'accusation que jadis le démagogue Mazzini lança contre son rival, Cavour. Je m'explique :

« Nous sommes des mortels » disait Cavour : « derrière nous, se trouvent les ombres immortelles » et pour l'immortelle Italie, il tint tête à Mazzini et Garibaldi ; il engagea une lutte impitoyable contre eux et gagna la partie. Mazzini accusait Cavour d'avoir trahi la démocratie en acceptant l'aide du « tyran » (Napoléon III) qui apporta la liberté de la Lombardie. La conscience révolutionnaire et démocratique de Mazzini s'insurgeait contre une pareille « monstruosité ».

Mazzini pensait en démagogue et en partisan. Le génie de Cavour pensait et voyait plus loin.

Dans la personne de l'empereur Napoléon III, Cavour voyait son allié naturel dans la lutte contre la domination autrichienne. En patriote et en homme d'Etat, il se souciait fort peu et légitimement, de savoir si Bonaparte était un tyran ou un usurpateur dans son propre pays ; l'histoire lui enseignait que la démocratie française avait fait tant de tort aux partisans de l'unité italienne, qu'elle soutenait souvent même ses géôliers de Vienne. L'Empire, au contraire, haïssait les Habsbourgs. En cédant à la France la ville natale de Garibaldi, Nice et une vieille province italienne, Savoie, le génie de Cavour faisait une bonne affaire : avec l'aide du sang français, il réalisait l'aspiration plusieurs fois séculaire des patriotes italiens : l'unité des peuples de la Péninsule.

La postérité lui rendit les hommages et les honneurs posthumes les plus éclatants et l'Italie, sa grande Patrie, décerna à Cavour le titre le plus glorieux ; Père de la Patrie ressuscitée.

Tôt ou tard, Rome regagnera ses provinces provisoirement perdus : la France, comme jadis la Rome antique, souffre d'une maladie terrible... elle perdra son Empire parce qu'elle se dépeuple progressivement, tandis que sa rivale latine : l'Italie, a doublé sa population d'une façon foudroyante.

Je reviens sur notre cas : il fallait, pour échapper au désastre, demander le protectorat de l'Angleterre et accepter le sort d'un Irak ou de l'Egypte... Ainsi aurait agi devant le péril extrême un Cavour Géorgien.

TIFLIS, ROME, BURGOS ET PARIS.

« La politique des Etats » a dit Napoléon « est inscrite dans leur géographie ». En 1918, il fallait à tout prix rechercher l'amitié anglaise... aujourd'hui il nous faut l'amitié italienne. 1) L'Angleterre a perdu son prestige et surtout sa puissance. Les con-

1) La prépondérance militaire de la Grande-Bretagne dans la Méditerranée est fortement ébranlée.

ditions géographiques et stratégiques, qui ont toujours fait de l'Italie l'ennemi de Moscou et de Stambouï, feront de la Rome Impériale l'amie du Caucase. La Russie, au bord du Bosphore et des Dardanelles est une menace directe pour l'Italie. Démembrer la Russie en une macédoine de petits états, sera la noble tâche de la politique romaine. L'Italie n'oublie pas que par le traité de Saint-Jean de Maurienne en 1917 la région de Smyrne des grands alliés lui accordèrent : elle possède les bases navales dans le Dodécanèse, dirigées contre la Turquie... le rôle (le Dodécanèse) de celui-ci est d'une importante capitale pour l'Italie, aussi bien dans Méditerranée que comme base aérienne vers le Caucase. Avec Franco à Madrid, l'Italie devient la maîtresse de la Méditerranée. Il est bien clair donc pourquoi je suis italophile et je souhaite la victoire au Franco.

« Franco a trahi son pays, en faisant appel non seulement aux indigènes du Maroc, mais à l'Allemagne et l'Italie » disent les vieilles canailles du monde pourri et notre Gvardjaladzé. Londres et Paris, pendant la grande guerre, n'ont-ils pas utilisé ces troupes indigènes pour combattre un peuple de race blanche ? Et après l'Armistice, par l'ordre de Clémenceau, les Nègres ne furent-ils pas envoyés pour tenir les garnisons dans les villes allemandes ? Paris n'a-t-il pas approuvé avec une joie cette décision vengeresse ? Pourquoi, alors, les démocrates français font-ils tant de tapage contre le général Franco ?

Parlant de l'Espagne, Trotsky déclara « que le triomphe de Franco signifierait l'écrasement de l'U.R.S.S. ». Voulez-vous, M. Gvardjaladzé, l'écrasement de la Russie ou non ? Largo Caballero défend en Espagne la dictature militaire des Soviets. Vous vous comportez en membre d'une secte internationale et non en homme d'Etat, quand vous défendez les amis de Moscou. Vous confondez le point de vue philosophique avec le point de vue politique — laissons parler le journaliste belge M. Poulet :

« Ne craignons pas de le dire : même si les généraux espagnols

étaient convaincus de révolte illégitime, même si leurs troupes s'étaient certainement rendues coupables des cruautés, par comparaison les plus affreuses, même si les buts de guerre théoriquement visés par les « Gouvernementaux » étaient plus louables à priori que ceux de leurs adversaires — toutes choses inexactes, à notre avis — nous aurions sans conteste le devoir, maintenant qu'il est trop tard pour revenir en arrière, de faire des vœux pour l'armée nationaliste, du moment que le succès de cette armée s'avérerait le plus favorable au bien commun, tel qu'il se conçoit en Belgique 1937.

Comme donc nous ne sommes pas théologien ni moraliste, patenté, et que notre regard ne porte pas au fond des cœurs et des reins, nous nous en tiendrons ici au point de vue politique, laissant le point de vue philosophique à d'autres, plus savants ou moins prudents.

Pour nous donc : ce qui doit faire pencher décisivement la balance dans notre esprit en faveur du camp de Franco, c'est la certitude que le triomphe des Rouges d'Espagne, dans les circonstances actuelles, serait le signal d'une formidable poussée de l'idée communiste en Occident et un danger terrible pour l'ordre national et chrétien dans cette partie du monde. »

La politique et la diplomatie géorgiennes doivent épouser ce point de vue et ce patriotisme de M. Pouillet, en jugeant les événements en Espagne.

La question physophique de la révolution espagnole ne nous intéresse nullement ; quant au drame espagnol, sa question politique seule nous intéresse : car nous sommes en état de guerre avec les Soviets.

Moscou préparait depuis longtemps soviétisation de l'Espagne et comme une preuve, je citerai le passage d'un journal libérale « La Gazette » :

« Le 5 juillet dernier, le Komintern moscovite, en présence de son agent français André Marty, a pris la décision de faire du

Maroc espagnol, un glacis susceptible de favoriser la bolchevisation de l'Espagne et de l'Afrique du Nord. L'intervention énergique du général Franco a fait échouer ce plan et la IIIe Internationale devait choisir le Maroc français pour y établir sa « centrale. » M. Gvardialadzé sacrifie, avec une légèreté terrifiante, l'avenir et la réalité nationale à l'utopie internationaliste. Il nie que l'Espagne rouge à l'heure actuelle, a partie liée avec les Soviets. Le rôle prépondérant des Soviets dans le malheur espagnol n'est plus à démontrer. Les préoccupations d'ordre nationale chez le marxiste Gvardjaladzé passent au second plan quand il dénonce « la trahison » de Franco... Cette politique de mensonge systématisé nous fait vomir. Quant à moi, l'ennemi c'est notre ennemi, est notre ami.

Pour être agréable aux communistes, ses frères en religion, de Brouckère, ex-défenseur de la Géorgie martyre, déclara publiquement : « il n'y a pas de péril de gauche ». Actuellement ici, en Europe, le marxisme fait le lit des communistes russes. Etes-vous, M. Gvardjeladzé, avec les canailles de l'église marxiste ou avec la Géorgie ?

La France est au service du juif international. M. Blum déclare encore : « L'accord franco-soviétique garde pour la France sa pleine valeur. Je rends hommages au soutien sans défaillance du parti communiste sur le plan parlementaire. »

Paris a lié son sort à celui du diable moscovite. La République française finira sa vie honteuse dans l'enfer de la guerre civile. — Marianne, alliée des Soviets, est isolée et suspecte : il y a une profonde désaffection des Belges, des Roumains, des Yougoslaves, des Polonais, à l'égard de la France... reste encore la solidarité franco-britannique...

En cas d'un conflit germano-russe » disait M. Sap (le porte-parole de la Flandre) « le danger pour nous, Belges, est beaucoup plus considérables sur la frontière française que sur la frontière allemande. »

La France, en restant fidèle à l'alliance soviétique, s'isole chaque jour un peu plus et voit l'Europe se détourner d'elle. Suivez

attentivement la presse mondiale : qui sont ces journalistes qui font tant de tapage et sèment la haine contre la Germanie Hitlérienne : un Jexas, ex-secrétaire du bureau Bela-Rhun, écrit à Bruxelles, dans le quotidien socialiste : « Le Peuple » — un Rosenfeld écrit dans « le Populaire » à Paris — un Gheorg Bernard dans la presse judeo-américaine... un Helfering, un Otto Bauer, un Dan et Adamovitch dans l'Internationale Socialiste... tous ces colomniateurs sont des fils de Juda.

J'ai déjà écrit que l'avenir appartient au monde romano-germain. L'enseignement très net qui se dégage des derniers événements, nous démontre que bientôt les baïonnettes allemandes entreront en action. Berlin décidera de notre sort.

Cette immense prison des peuples qu'est aujourd'hui la Russie soviétique subira le sort de l'antique Carthage. Dans une telle situation, la francophilie de certains géorgiens influents est un crime contre la Patrie.

La politique a un but — notre objectif est toujours Moscou. Le suprême but du Caucase consiste une fois pour toutes à se débarrasser du danger russe — et pour y arriver, la Russie doit être chassée au-delà de la Mer Noire. Vu l'écrasante supériorité de son armement, il nous faut, pour être vainqueur, un allié puissant. Les guides clairvoyants et expérimentés me donneront raison : l'ambition mal placée d'un dervich fanatique ou d'un ennuque impuissant ne vouera une haine mortelle... mais n'importe... je continue.

« Dans les affaires étrangères les considérations intellectuelles ou phylosophiques ne peuvent en aucun cas servir comme base de l'action d'un ministre responsable » enseignait Machiavel à ses élèves ; son immortel ouvrage « le Prince » garda sa valeur, même aujourd'hui.

L'un des princes de la grande presse, dite démocratique, le journaliste bien connu, R. de Marès, est plus catégorique encore :

« Trop souvent la politique ne s'accomode pas de ce qui est simplement humain. »

Nous devons choisir entre Paris et Berlin.

La Russie reste toujours notre ennemi le plus sanglant. Depuis la conquête de notre pays par l'armée rouge, 200.000 mille géorgiens passèrent par les prisons et bagnes soviétiques... vingt mille d'entre eux y laissèrent leur vie et versèrent leur sang dans les géoles de la Tchéka russe ; son alliée, la France, nous inspire un dégoût profond et de la haine ; la prostitution est reconnue en France et classée même comme un métier ; dans sa politique aussi la République française admet la prostitution comme un élément viable de sa sécurité ; Herriot, Blum, Boncour et Cie garde pieusement cette tradition inaugurée en France par l'illustre cardinal; déjà cité par moi, Richelieu... Donc, cessez de glorifier cette puissance : Etes-vous fous ou lâches, Messieurs les francophiles Géorgiens !?

« En politique, il n'y a rien de plus absurde que la rancune » disait Cavour. Sans pétrole, la flotte italienne sera immobilisée ; la famine et la Révolution atroce s'abattront sur elle; pour tenir tête aux deux impérialismes : russe et turque, le vieux Caucase doit librement accepter les impérialismes allemand et italien.

VRANGEL, STOKES ET GUEGUETCHORI.

La politique étrangère, très peu intelligente de Tiflis socialiste, a livré la Géorgie à la puissance de la barbarie nordique. Tiflis chassa brutalement le Lion britannique de Batoum, où sa présence gênait l'envahisseur rouge. Londres se fâcha et portit ; en claquant la porte, Albion, mutila notre forteresse maritime et détruit tous ses forts. Au lieu pleurer et de maudire son sort, un délire de joie s'empara du peuple naïf, mais Tiflis savait tout de même que le pays était complètement désarmé et ses arsenaux vides, que seule, la Géorgie était incapable de tenir l'Armée russe

en respect. Notre presse socialiste traita de ce sujet, il y a quelques mois : elle dit que notre armée nationale était dans un pitoyable état ; en chassant l'Angleterre de Batoum, Tiflis accélérait l'invasion rouge. A mon avis, notre gouvernement fut influencé par l'espoir, vraiment enfantin (selon l'expression du colonel Stokes), que Moscou communiste n'oserait pas attaquer Tiflis socialist. Déguisé en ami, l'égorgeur Lenine laissa tomber son masque et, sans aucune déclaration de guerre, mit la Géorgie a feu et à sang. Moscou frappa la Géorgie et, après une courte et héroïque résistance, Tiflis succomba ; le bourreau russe annonça par Radio au monde civilisé, que Moscou avait libéré le prolétariat géorgien de ses oppresseurs socialistes. La comédie russe jouée, la liberté et la richesse volées, la charrue russe passa de nouveau sur la terre du Caucase. Le rossignol russe changea de couleur, mais le répertoire de ses nouvelles chansons rappelait la mélodie et le ton déjà entendu par le vieux Caucase quand les petits pères de la Dynastie disparue, quand les autocrates régnaient encore en Russie.

« L'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire » disait Machiavel. Tiflis socialiste croyait au marxisme et renie M. Machiavel même aujourd'hui.

Disposant d'une Armée puissante, l'alliance turque nous menaçait à Ardagan et près de Batoum et l'Armée Géorgienne courait à une défaite certaine. Quelle fut la conduite en 1921 au mois février, du gouvernement géorgien et surtout de son ministre responsable, l'honorable Guéguétchori. J'ai été mis au courant de la conduite de M. Guéguétchori par l'une des gloires de la classe ouvrière géorgienne. Je ne dévoilerai pas son incognito : car il est prisonnier des Soviets et j'aggraverais sa pénible situation, si je divulguais son nom. Mais en tête-à-tête, dans une conversation amicale, je n'hésiterais pas faire toute la lumière sur ce sujet.

L'Armée blanche, surnommée l'Armée Vrangél, se reposait

alors en Turquie. Son chef, le général Vrangél, traité en parent pauvre par les autorités militaires de l'Entente, brûlait du désir d'une revanche, afin de se laver du déshonneur de Crimée. Un homme supérieur aurait utilisé cette haine non encore étouffée. Au passage de notre ministre par Stamboul, le général Vrangél lui délégua un de ses généraux et proposa, à Tiflis, son aide. « Plutôt périr qu'être sauvé par Vrangél » riposte le socialiste Guéguétchori.

Un Cavour aurait transformé la guerre russo-géorgienne, voulue et imposée par Moscou, en guerre civile entre Moscou et Vrangél : il aurait accepté l'alliance avec Vrangél pour porter de nouveau l'incendie de la guerre civile dans les immenses steppes de la Russie soviétiques. Notre ministre préféra rester un Mazzini, qu'être un Cavour. Pour la troisième fois, Moscou échappa au châtement.

Si une intelligence aussi vive, une nature aussi souple et riche, une volonté aussi ferme et une conscience aussi éveillée, celles que possédait notre ex-ministre des affaires étrangères, ont été endormis par le soporifique d'un idéal faux, si sa raison et son cerveau furent paralysés par une idéologie, une doctrine et une tradition extrêmement fausses et dangereuses, alors, il faut avouer que le poison marxiste est mortel, puisqu'un ministre, responsable de la sécurité de son pays, voit, agit et juge des événements au point de vue marxiste et non pas national ; grâce à cette politique stupide, la Géorgie fut livrée aux féroces bêtes moscovites : Tiflis joua constamment le mauvais cheval.

M. Guéguétchori oubliait qu'il fallait diriger les affaires de l'Etat non selon des principes philosophiques, mais selon les nécessités, très réelles, du dit Etat.

Après la visite du délégué du général Vrangél, notre ministre sans perdre une heure, sans comettre encore une faute, aurait dû rappeler, d'urgent, notre attaché militaire d'Agora, et charger le général Eristavi d'entrer immédiatement en rapport avec l'Etat-

Major de l'Armée Blanche. Le Prince Eristavi jouissait d'un prestige immense après du Haut-Commandement des forces blanches. Le général Vrangél était son cadet : Une petite Armée, même d'une force réduite, mais bien armée et équipée, comme c'était le cas, aurait sauvé la situation tragique et la Géorgie eut été délivrée d'une menace atroce ; le transport de l'Armée blanche fut facile : l'Armée blanche possédait sa flotte militaire et commerciale.

Il fallait débarrasser l'Armée géorgienne de l'incapable Kvinitadzé, nommer à sa place un général plus méritant : confier la haute direction des Armées Géorgienne et Blanche au général Eristari et le nommer au poste de généralissime. Vu la situation de l'Armée rouge, son flanc et ses communications, menacées par les insurgés arméniens, qui prirent Erivan — étant donné qu'à ce moment la révolte de Kronstadt menaçait même l'existence du régime bolcheviste, vu l'incapacité des généraux soviétiques qui n'ont jusqu'ici guère montré leurs talent que sur le champ de bataille de la Tchéka, j'ai la conviction ferme que tout le Caucase aurait été nettoyé de la peste rouge et son calvaire évité. — Un Cavour, un Bismarck, un Talleyrand aurait trouvé une issue à cette situation désespérée et il aurait agi en conséquence, c'est-à-dire tant autrement que le fit notre ex-ministre marxiste Guéguétchori.

Il fallait avoir le courage d'être impopulaire à Amsterdam. Les Pontifes de l'internationale socialiste auraient sévèrement jugé la Géorgie socialiste, si elle s'était alliée aux générant tsariste... certes... mais qu'importe! Vrangél était à ce moment notre unique planche de salut : le brutal réalisme nous poussait vers cette force, si haïe par les gens chez qui le vertige de l'exaltation est plus fort que la raison.

L'Europe n'aime pas les martyrs... elle s'incline devant la force et acclame les forts.

Les pirates russes les assassins de la Géorgie sont fêtés aujourd'hui.

d'hui par les démocrates et Amsterdam reste au service de Moscou... Voilà la reconnaissance...

Un empereur exlavagiste est plus à la mode aujourd'hui que le socialiste Jordania.

On peut me répondre que si on avait su : « qu'une Europe faite à l'image de notre propre idéal politique n'existait pas » j'emprunte les paroles à sinistre Kerensky, le gouvernement géorgien aurait agi autrement; mais le mot « si » n'est pas d'un véritable génie. M. Ran, apprenez cette vérité, que l'homme supérieur, les génies sauvent la situation en épousent les événements et les circonstances pour les conduire.

Il nous manqua un Pilsadski... nous n'avons pas eu de génie.

Cavour, Bismarck, le roi Léopold II et Talleyrand tous bravèrent l'impopularité; quand Bismarck entreprit la guerre contre la France, pour fonder l'Empire Allemand, K. Marx lança contre lui un anathème; le juif fou de Londres s'adressa au peuple allemand en ces termes : « Que le Césarisme des Allemands se batte contre celui des Français, nous les prolétaires, n'avons rien à voir avec cette guerre » quel nigaud ! A qui l'histoire a-t-elle donné raison ?

« L'Allemagne vit » écrit le célèbre écrivain semite E. Zudwig : « les princes l'ont abandonnés dans le péril, mais le peuple, que Bismarck apprécia trop tard a tenu bon et sauva l'œuvre de Bismarck ». Je suppose que c'est clair ?

Le grand Cavour brava les injures du demagogue Mazzini et fonda l'Italie : celle-ci traitée en parente pauvre à Versailles et méprisée par le sinistre Clémenceau, a conquis aujourd'hui une position internationale égale à celle de l'Angleterre... c'est clair aussi.

La lutte menée par le marxiste Vandervelde contre son génial roi, qui dota la Belgique d'une immense colonie, le Congo est considérée par le peuple belge l'erreur la plus grave que ce célèbre homme d'Etat belge, actuellement ministre du Roi, ait jamais

commit... ici aussi les commentaires sont inutiles.

Dans le domaine de la science pure, c.-a.-d. la philosophie, le marxisme fut toujours considéré comme un vrai charlatanisme spirituel... Appliqué dans le domaine de la politique, le marxisme mène les peuples vers la mort certaine : le sort de la Russie, de la Géorgie, de l'Allemagne républicaine, de l'Italie nittienne, de l'Espagne et de la France aujourd'hui en est une preuve.

Je parle de la politique en connaissant la cause.

Jetons de nouveau un coup d'œil sur le passé : le siècle passé nous a donné trois titans et un faux dieu dans ce domaine. Je ne parle que du XIX siècle, parce que les vedettes de notre époque attendent encore le jugement impartial et la sentence de l'histoire.

E. Zudwig écrit qu' « à l'âge de 65 ans, le prussien Bismarck devient allemand — l'homme de parti se transforme en diplomate : on voit, chez lui, certains préjugés réactionnaires disparaître, faisant abstraction des principes — le ministre, prussien se change en homme d'Etat Allemand ». Je suis certain, j'en suis profondément persuadé, que nos chefs responsables ont passé par la même évolution que jadis le Chancelier de fer a connu

Le marxiste Jordania, aujourd'hui, est et reste, avant tout, géorgien et agira comme tel. Lui qui mène depuis plus de trente ans déjà une lutte acharnée contre le bolchevisme russe n'oubliera pas que la Russie communiste a ramené les ténèbres dans notre pays, où régnait déjà le crépuscule de la liberté... Jordania ne restera pas dans le sillage de la France et de l'Internationale socialiste quand de grands émotions patriotiques le forceront à agir; bloc compact et uni autour de lui durera autant que M. Jordania exécutera fidèlement le testament de nos martyrs.

Les enfants de la Géorgie martyre n'auront jamais la bassesse de désarmer leurs haines et d'apaiser leurs cœurs devant la cruauté et l'infâmie de Moscou.

Pour ce monstre moscovite, le vieux Causase aiguisé déjà longtemps son poignard.

Un spectre sanglant haute l'Europe.

Hitler dirige ses regards vers l'Est : vers la Russie.

La tempête qui s'abattra sur la Russie sera fatale pour les malfaiteurs du Kremlin et l'Empire russe.

Le Boschevisme expiera ses crimes... et la Russie payera les frais : l'Ukraine, le Caucase et le Turkistan sortiront de leurs tombeaux.

Couchés, froids et sanglants, les martyrs de l'indépendance caucasienne seront terriblement vengés.

Nous ne méconnaissions certe pas les grosses difficultés qu'il nous reste à surmonter.

La Géorgie patriote et révolutionnaire jouera le cheval germanique ou romain.

Au cri : « Avec Hitler, Mussolini, contre Staline » notre légendaire héros prométhée et la Patrie enchaînée répondront :

« Vous avez raison, mes enfants »

MON APPEL.

Je viens de recevoir la lettre d'un ami — l'héroïque chef des Insurgés de Tchiatoury me demande mon avis sur la situation.

La situation est extrêmement grave, est ma réponse... le marxisme a fait faillite politiquement en Allemagne, économiquement en Russie et moralement en Europe.

Les malfaiteurs du Kremlin sentent que la faillite politique, très bientôt, frappera sur la porte moscovite... et, pour retarder la catastrophe, le Komitern a allumé l'incendie en Espagne dans l'espoir de mettre le feu à tout le continent — mais les pompiers fascistes veillèrent — l'alarme fut donnée et l'intervention de l'armée française dans les affaires espagnoles n'eut pas lieu..., le plan diabolique du Kremlin échoua.

La presse mondiale fit un grand tapage à l'occasion de la visite du général polonais à Paris. « Avec la Pologne, rien à faire : elle vient d'accentuer publiquement son orientation vers la France » cria la presse au service de Juda... le prétexte morale et la raison politique pousseront la Pologne vers Berlin, malgré la sympathie de son Chef pour la France... Ex-sujet de Vienne, le général Rits-Smygla connaît le sort de l'Empire des Habsbourg.

La politique néfaste de Metternich engage le successeur du maréchal Pilsudski à faire taire sa francophilie et à penser à l'avenir de la Pologne.

La destruction de l'Autriche a été prédite par l'américain Sealfield, quand Metternich, fidèle à une tradition déjà vaincue, laissa écrasser, à Saint-Petersbourg, l'insurrection polonaise en 1830.

« La politique des principes de Metternich porta un coup terrible à l'Autriche dans l'Abandonne de l'insurrection polonaise » écrit Victor Bibl : « Metternich défendait la sainteté des traités, mais pas les intérêts immédiats de son pays : l'indépendance polonaise tortifiait celle de l'Autriche. »

Je conseille à l'illustre soldat polonais d'avoir la patience de m'écouter... toute la politique extérieure de l'U. R. S. S. tend à détourner la menace allemande sur la France : La France soldat de Moscou.

Si, par malheur, sous l'influence et sur l'ordre de Paris, le gouvernement polonais prenait une attitude hostile envers les révoltés de l'Ukraine et du Caucase, et si son armée n'épaulait pas le mouvement révolutionnaire des peuples, insurgés contre la domination moscovite... dès aujourd'hui on peut prédire, vu la croissance effroyable de la population de l'Empire soviétique, la destruction de l'Etat polonais.

Saint-Nicolas, le protecteur de la Russie et des enfants, n'aurait pas tardé à combler de cadeaux l'enfant polonais : Varsovie

recevrait la nouvelle visite d'un Mouravïeff et le pays « Retchi Pospolita » la bande féroce des égorgeurs russes.

La postérité condamne sévèrement la conduite du chancelier Metternich et l'histoire lui donna le titre : de faux dieu du XIXe siècle.

Chercherait-il le généralissime polonais à conquérir une célébrité pareille ?

Il faut croire tout de même que le généralissime polonais est assez intelligent pour savoir, qu'en politique, il ne faut être ni une puce puante, ni un singe et ne pas singer par conséquence la diplomatie de Vienne ou de Pétrograd impérial... Varsovie jouera à mon avis, comme en 1914, le cheval germanique.

Isurgés du mois d'août 1924 ! Camarades de la garde !

Des événements capitaux sa'pprochent. A l'appel de notre Patrie, nous répondrons : « Présent ».

« Aux armes, mes enfants ! » crierons très bientôt nos trois Titans : Elborosse, Kazbeck et Arrarat... Ces trois géants caucasiens entonneront l'hymne des braves, annonçant le tocsin si longtemps attendu.

Sans serment, sans bruit, mais avec une discipline de fer, nos bataillons de sacrifiés marcheront vers la gloire et la liberté.

« La mort ou la victoire », fut toujours notre devise.

La Patrie opprimée sera libérée non par les protestations enflammées, mais par le coup victorieux qu'assène le glaive.

L'enterrement du cadavre soviétique aura lieu dans le dégoût général... Les Soviets, sortis des ténèbres judéo-ruses, y finiront leur existence infâme.

La Georgie martyre sera terriblement vengée.

Notre grande et chevaleresque Patrie, le vieux Caucase retrouvera la paix, la liberté et la justice.

La Russie, chassée, une fois pour toutes, et refoulée dans son domaine naturel, en Moscovie moyenâgeuse, disparaîtra comme puissance mondiale.

Notre justice envers les traîtres sera courte, mais impitoyable.
En ma qualité de Sirdar des insurgés de la Georgie, en 1924,
je donne cet ordre du jour aux patriotes :

« Soyez prêts pour marcher avec Berlin et Rome contre
Moscou .»



T 13. 584
3
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY